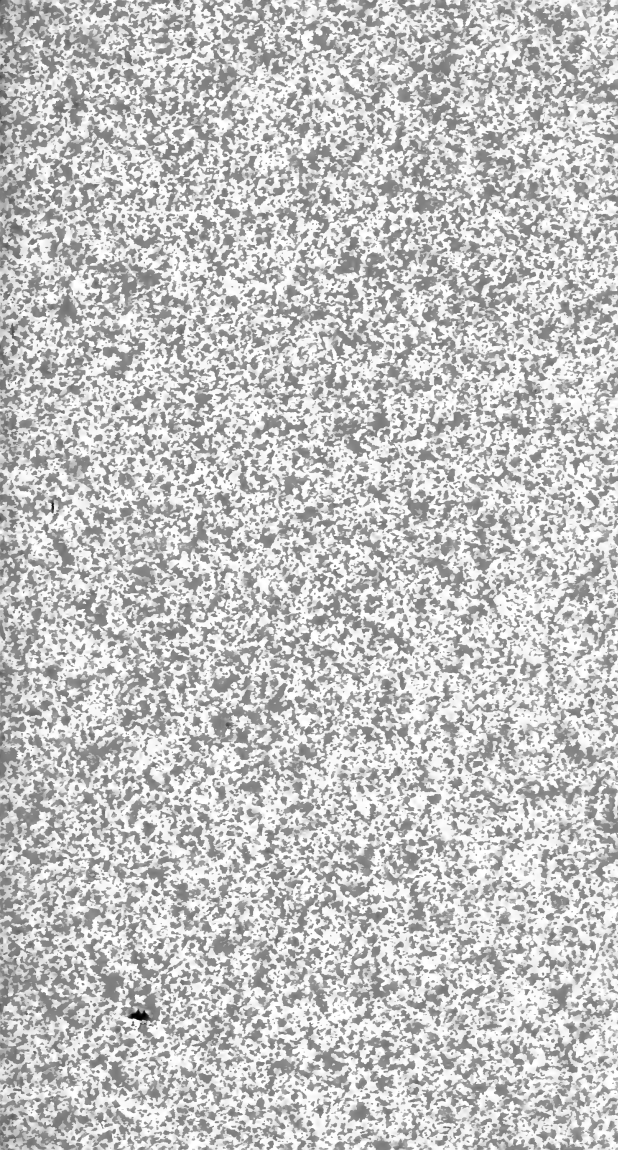






*Presented to the*  
LIBRARY *of the*  
UNIVERSITY OF TORONTO  
*by*

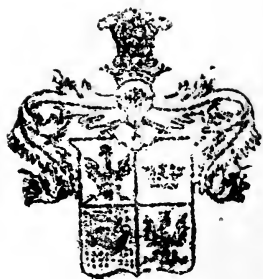
From the Estate  
of the late John  
B.C. Watkins

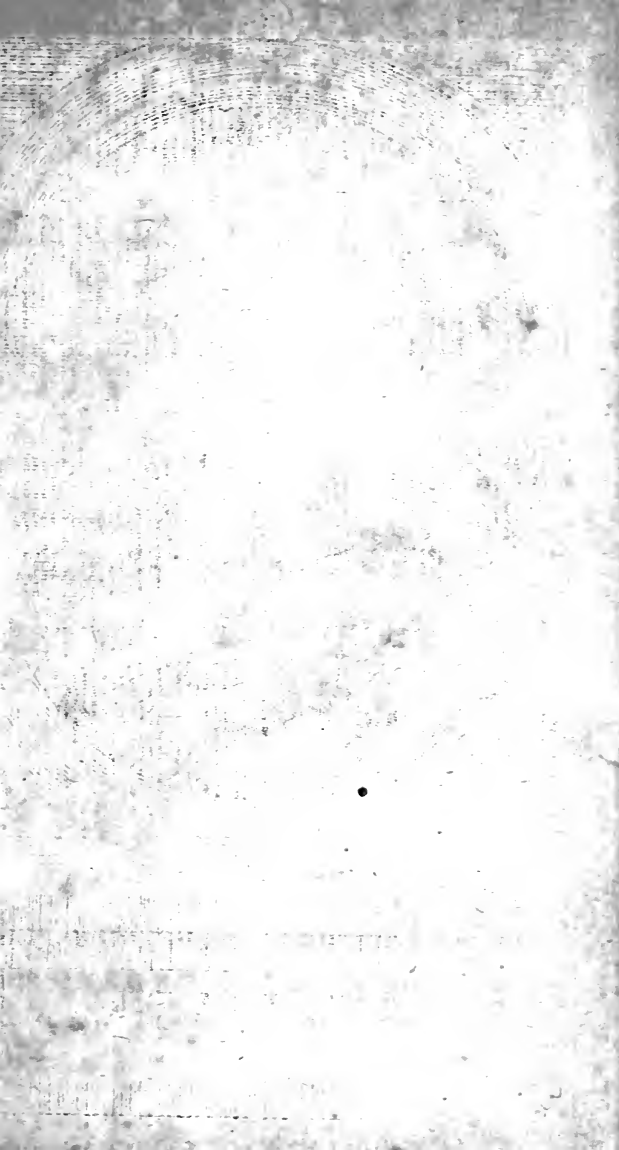




500

Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto







L. GULLIVER .



# VOYAGES

DU CAPITAINE

LEMUEL GULLIVER,

EN

DIVERS PAYS  
ELOIGNEZ.

TOME PREMIER.

Contenant le Voyage de Lilliput.



A LA HAYE,

Chez GERARD VANDER POEL

MDCCXXX.

WOLFE

PRINTED BY

WOLFE

NO.

WOLFE

WOLFE

WOLFE

WOLFE

WOLFE

WOLFE

WOLFE

WOLFE

WOLFE

# T A B L E

## DES CHAPITRES

### DU TOME PREMIER.



#### Voyage de Lilliput.

#### C H A P. I.

**Q**ui est l'Auteur de ce Voyage, & de quelle famille : Premiers Motifs qui le portèrent à voyager. Il fait naufrage, & se sauve à la Nage sur la Côte de Lilliput ; est fait prisonnier, & amené plus avant dans le Pays. pag. 1.

#### C H A P. II.

L'Empereur de Lilliput, accompagné de plusieurs personnes de distinction, vient voir l'Auteur. Description de la personne & des habits de l'Empereur : Quelques savans du premier ordre sont chargez d'enseigner à l'Auteur la langue du pays. Il se fait aimer par sa douceur. On fait l'Inventaire de ce qui se trouve dans ses poches, & on lui ôte son épée & ses pistolets.

18

\* 2

CHAP.

# T A B L E

## C H A P. III.

*Etrange manière dont l'Auteur divertit l'Empereur & la Noblesse de l'un & l'autre sexe de la Cour de Lilliput. Autres divertissemens de cette Cour. L'Auteur est mis en Liberté à de certaines Conditions.*

34

## C H A P. IV.

*Description de la Capitale de Lilliput nommée Mildendo, & du Palais de l'Empereur. Conversation entre l'Auteur & un des premiers Secretaires sur les Affaires de l'Empire. L'Auteur s'offre à servir l'Empereur contre ses Ennemis.*

46

## C H A P. V.

*Par un Stratagème inouï l'Auteur prévient une Invasion. Titre d'Honneur qui lui est conféré. L'Empereur de Blefuscu envoie des Ambassadeurs pour demander la paix. Le Feu prend à l'Appartement de l'Imperatrice, mais est éteint par le secours de l'Auteur.*

55

CHA-

# DES CHAPITRES;

## CHAP. VI.

*Sciences, Loix & Coutumes des Habitans de Lilliput. Manière d'élever leurs Enfans. Comment l'Auteur vivoit en ce pays. Justification d'une des premières Dames de la Cour.* 65

## CHAP. VII.

*L'Auteur étant informé que ses Ennemis avoient dessein de l'accuser de Haute Trahison, se refugie à Blefuscu. Manière dont il y est reçu.* 82

## CHAP. VIII.

*Par un bonheur singulier, l'Auteur trouve moyen de quitter Blefuscu, & après avoir surmonté quelques Difficultez, revient sain & sauf dans sa Patrie.* 95

# T A B L E

D E S C H A P I T R E S

D U T O M E P R E M I E R .



Voyage de Brobdingnag.

## C H A P . I .

**D**escription d'une furieuse Tempête. La Chaloupe est envoyée à Terre pour faire de l'Eau; L'Auteur s'y embarque afin de découvrir le Pays: Il est laissé sur le Rivage, pris par un des Habitans, & conduit chez un Fermier. Manière dont il y est reçu. Description des Habitans. 107

## C H A P . I I .

Description de la fille du Fermier. L'Auteur est mené à une Ville prochaine, & ensuite à la Capitale. Particularitez de ce Voyage. 126

## C H A P . I I I .

L'Auteur est conduit à la Cour. La Reine l'a-

## DES CHAPITRES.

*L'achete du Fermier & le presente au Roi  
Il dispute avec les Professeurs de Sa Ma-  
jesté: est logé à la Cour, & fort dans  
les bonnes graces de la Reine. Il défend  
l'Honneur de sa Patrie, & a querelle  
avec le Nain de la Reine.*

135

## CHAP. I V.

*Description du pays. Projet pour la correc-  
tion des Cartes Geographiques. Ce que c'é-  
toit que le Palais du Roy & la Capitale.  
Manière dont l'Auteur voyagoit. De-  
scription d'un des principaux Temples de  
la Capitale.*

151

## CHAP. V.

*Diferentes Avantures qu'eut l'Auteur. Exe-  
cution d'un Criminel. L'Auteur montre  
son Habileté dans l'Art de la Navigation.*

157

## CHAP. VI.

*L'Auteur tâche par toutes sortes de moyens  
de s'aquerir la Bienveillance du Roi &  
de la Reine. Il fait paroître son habileté  
dans la Musique. Le Roi s'informe de  
l'Etat de l'Europe, & l'Auteur satisfait*

\* 4

am-

# T A B L E

*amplement sa curiosité. Reflexions du Roi sur ce que l'Auteur vient de lui raconter.*

## C H A P. V I I.

171

*Amour de l'Auteur pour sa Partie. Il fait au Roi une offre fort avantageuse, qui est néanmoins rejetée. Ignorance du Roi en Politique. Bornes étroites dans lesquelles les sciences de ce Pays sont renfermées. Loix & Affaires Militaires de cet Etat. Quels troubles l'ont agité.*

184

## C H A P. V I I I.

*Le Roi & la Reine font un tour vers les Frontières; l'Auteur a l'honneur de les accompagner. De quelle manière il quita ce pays. Il revient en Angleterre.*

194

---

### AVERTISSEMENT AU RELIEUR.

*Pour placer les Figures dont les pages ne sont pas marquées.*

Le Portrait de l'Auteur devant le Titre.

La Figure No. 1. au Tom. I.

pag. 9

- - - No. 2.

pag. 114

- - - No. 3. au Tom. II.

pag. 7

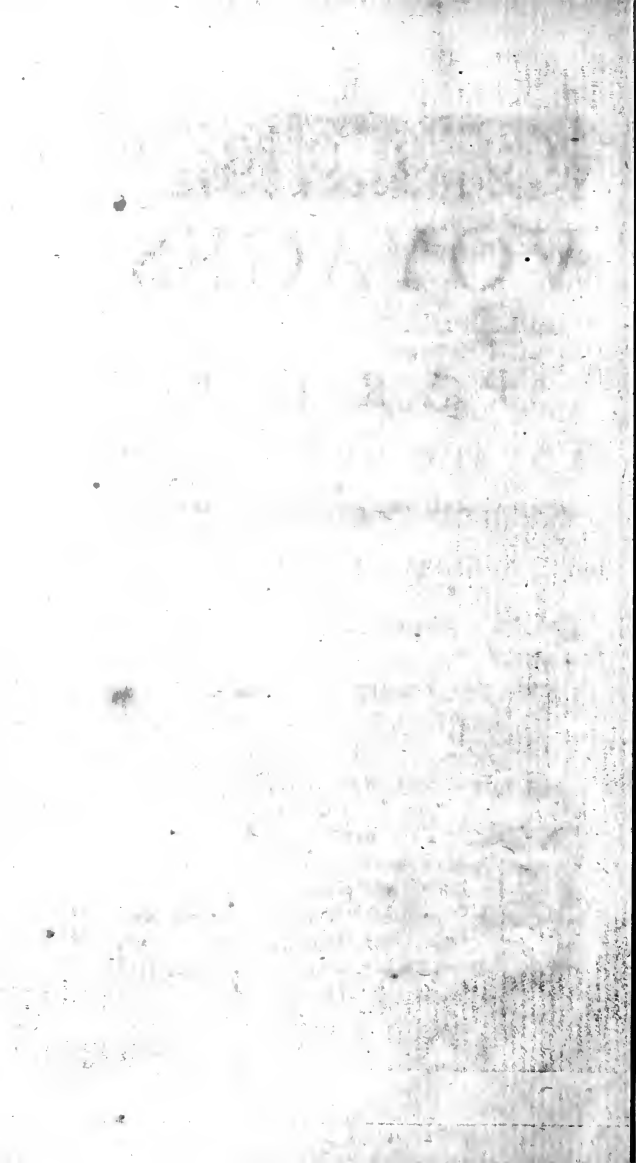
- - - No. 4.

pag. 108

VOYA.









de trois années : mais comme les moyens de mon Pere étoient trop médiocres pour subvenir aux fraix de mon entretien, ( qui pour dire le vrai n'alloient guères loin, ) je fus mis apprentif chez le Sieur *Juques Bates*, un des meilleurs Chirugiens de Londres, chez qui je restai quatre ans. Mon Pere m'envoyoit de tems en tems quelque argent, que j'employois à me faire enseigner cette partie des Mathematiques qui a rapport à la Navigation, & dont la connoissance est nécessaire à ceux qui ont dessein de voyager ; dessein à l'exécution duquel je me croyois en quelque sorte destiné.

En quittant mon Maître, je m'en retournai chez mon Pere, qui, conjointement avec mon Oncle *Jean* & quelques autres parens, me fit avoir quarante livres, avec promesse de me fournir trente livres sterling par an pour m'entretenir à *Leyde*, où j'étudiai en Medecine deux ans & sept mois, parce que cette Science est très-utile dans des voyages de long cours.

Peu après mon retour de *Leyde*, mon bon Maître Mr. *Bates* me recommanda pour être Chirurgien de l'*Hirondelle*, dont le Capitaine *Abraham Pannell* étoit Commandant : Pendant trois ans & demi que je demurai avec lui, je fis deux Voyages au *Levant*, & dans quelques autres endroits. De retour, je pris la résolution de m'établir à Londres : Mr. *Bates* approuva mon dessein, & me procura quelques pratiques. Je me logeai petitement, & la fantaisie m'ayant pris de me marier, j'épousai la fille d'un bon Bourgeois,

geois, qui m'apporta quatre cents livres en mariage. Mais la mort de mon bon Maître, qui arriva environ deux ans après, & le peu d'amis que j'avois, furent cause que bien-tôt je n'eus pas grand chose à faire. D'ailleurs ma conscience ne me permettoit pas d'imiter quelques-uns de mes Confreres, qui traitent leurs Patiens de manière, qu'ils ne sçauroient guères courir risque d'être desœuvrez. Ayant donc pris conseil de ma femme & de quelques amis, je résolus de retourner en Mer. Je fus successivement Chirurgien de deux Vaisseaux, & pendant six ans je fis différens Voyages aux Indes *Orientales & Occidentales*, qui me valurent quelque chose. J'employois mes heures de loisir à la lecture des meilleurs Auteurs, tant Anciens que Modernes, aiant toujours une bonne provision de Livres avec moi; & quand j'étois à terre, je m'appliquois à étudier le génie & la manière des Peuples avec qui je conversois, aussi-bien qu'à apprendre leurs langues, ce que j'ai toujours eu une grande facilité à faire, à cause de la fidélité de ma mémoire.

Mon dernier Voyage n'aïant pas autrement bien réüssi, je me dégoutai de la Mer, & formai le dessein de rester désormais chez moi avec ma femme & mes enfans. Je changeai deux fois de quartier, espérant d'avoir plus à faire que dans celui que je quittois; mais c'étoit toujours à-peu-près la même chose, c'est-à-dire, rien. Après trois ans d'attente inutile, j'acceptai une offre fort avantageuse qui me fut faite par

le Capitaine *Guillaume Prichard*, qui étoit Maître d'un Vaisseau nommé *la Gazelle*, & qui avoit deffein de partir pour la Mer du Sud. Nous fîmes voiles de *Bristol* le 4. *Mai* 1699. & d'abord notre Voyage fut fort heureux.

J'ai quelques raisons de croire qu'il n'est pas nécessaire de fatiguer le Lecteur du recit des Aventures qui nous sont arrivées dans ces Mers : il suffira de l'avertir, qu'en faisant cours vers les *Indes Orientales*, nous fûmes accueillis d'une violente tempête, qui nous poussa vers le Nord-Ouest du Pais de *Diemen*. Par une observation nous trouvâmes que nous étions à 37 degrés & 2 minutes de latitude Meridionale. Le travail excessif & la mauvaise nourriture nous avoient fait perdre douze hommes de notre équipage, & le reste étoit en assez mauvais état.

Le cinquième de *Novembre*, qui est le tems où l'Été commence en ce Pais-là, le tems étant extraordinairement embrumé, les Matelots apperçurent un Rocher, éloigné du Vaisseau de la longueur à-peu-près d'un demi cable, mais le vent étoit si violent, que le Vaisseau fut jetté dessus, & peu après mis en pièces. Cinq hommes de l'équipage & moi tâchâmes de nous sauver dans la Chaloupe, & de nous éloigner du Rocher & de notre Vaisseau. A force de ramer, nous nous en éloignâmes, si je ne me trompe, à la distance d'environ neuf miles: mais alors nous fûmes entièrement sur les dents, parce que nos forces avoient déjà été

été presque épuisées, par le travail que nous avons été obligé de faire, pendant que nous étions encore dans le Vaisseau. Nous abandonnâmes donc notre Chaloupe à la merci des flots, qui l'engloutirent une demi heure après. J'ignore ce que deviurent mes cinq Compagnons, & ceux que j'avois laissez dans le Vaisseau, mais il est très-apparent que tous sont périés : pour moi, je nageai au hazard, poussé par le vent & par la marée, j'essayai plus d'une fois quoique inutilement, si je ne trouverois pas de fond : mais enfin, par le plus grand bonheur du monde, j'en trouvai, dans l'instant que je n'en pouvois plus, & presque en même tems la Tempête se ralentit. Je fis près d'un mile avant que de gagner la Côte, parce que la pente du rivage vers la Mer étoit presque imperceptible, & ce fut environ à huit heures du soir que j'y arrivai. Je fis à-peu-près un demi mile sans appercevoir ni Maisons, ni Habitans : l'extrême fatigue que j'avois soufferte, le chaud qu'il faisoit, & par dessus cela, une demi pinte d'eau-de-vie que j'avois avalée en quittant le Vaisseau, m'accablèrent de sommeil. L'herbe étoit tendre, je m'y couchai, & dormis plus de neuf heures aussi profondement que j'aye fait en ma vie, car le jour commençoit à poindre quand je m'éveillai : je voulus me lever, mais il me fut impossible, parce que mes bras & mes jambes étoient fortement attachez à la terre des deux côtes : mes cheveux mêmes qui étoient longs & épais, s'y trouverent tellement attachez,

que je ne pus lever la tête , ce que j'aurois fort souhaité de faire à cause de la chaleur du Soleil , qui commençoit à m'incommoder. J'entendois quelque bruit confus autour de moi , mais dans l'attitude où j'étois , je ne pouvois voir que le Ciel. Peu de tems après , je sentis quelque chose qui se mouvoit sur ma jambe gauche , & qui s'avancant doucement sur ma poitrine , vint jusqu'à mon menton. En tâchant , autant que la situation où j'étois pouvoit me le permettre , de voir ce que c'étoit , j'aperçus une créature humaine qui n'avoit pas six pouces de hauteur , avec un arc & une flèche dans ses mains , & une trouffe de flèches sur le dos. Dans le même instant je sentis ( autant que je pus le conjecturer ) une quarantaine de petits hommes de la même sorte , qui suivoient le premier. Dans l'étonnement inexprimable où j'étois , je fis un cri si grand , que tous s'enfuirent de frayeur , & que même quelques-uns d'eux , comme cela me fut rapporté depuis , se firent bien mal en sautant de mes côtes à terre. Cependant , ils ne tarderent guères à revenir , & un d'eux qui s'avança assez pour me regarder en face , levant ses mains & ses yeux d'admiration au Ciel , s'écria d'une voix petite , mais distincte , *Hekinab Degul* : les autres repetèrent plusieurs fois les mêmes mots , mais je ne savois alors ce qu'ils signifioient. Le Lecteur conçoit aisément que pendant tout ce tems j'étois fort mal à mon aise. A la fin , faisant tous mes efforts pour me détacher , j'eus le bonheur de rompre



Les liens qui attachoient mon bras gauche à la terre : en levant le bras je vis comment ils s'y étoient pris pour me lier, & que c'étoit à de petites chevilles fichées en terre, que mes liens avoient tenus. Dans le même tems je me donnai tant de mouvemens, quoique ce ne fut pas sans douleur; que les liens qui attachoient mes cheveux à gauche, se relachèrent de deux pouces, & me donnèrent moyen de tourner tant soit peu la tête. Ces petites créatures s'enfuirent alors une seconde fois, avant que j'en puisse saisir aucune : en sautant à terre elles jettèrent un grand cri, (j'entens à proportion de leur taille,) qui fut suivi de ces deux mots, *Tolgo phonac*, qu'un d'entr'eux prononça à haute voix. A peine ces mots furent-ils prononcez, que je sentis plus de cent flèches décochées contre ma main gauche, qui me piquèrent à-peu-près comme auroient pû faire autant d'éguilles : par dessus cela, ils jettèrent un autre sorte de flèches en l'air, comme nous jettons nos Bombes en *Europe*, dont plusieurs (quoi que je ne les aye point senties) me sont sans doute tombées sur le corps, & quelques autres sur le visage, que je couvris d'abord de la main gauche. Quand cette grêle de flèches fut cessée, je me mis à gemir fort douloureusement, & faisant de nouveaux efforts pour me détacher, j'essuyai une décharge plus grande encore que la première : quelques-uns d'eux tâchèrent de me transpercer avec leurs piques, mais par bonheur ils n'en pûrent venir à bout, parce que j'a-

vois un colletin de buffle : je crus que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit de me tenir coy, & mon dessein étoit de rester comme cela jusqu'à la nuit, bien sûr que pouvant me servir de la main gauche, je me détacherois alors entièrement : car à l'égard des Habitans j'avois raison de croire que quand même ils assembleroient une armée entière contre moi, je pourrois leur tenir tête, si tous étoient de la taille de ceux que je voyois. Mais tous ces projets n'eurent point lieu. Quand les Habitans virent que je restois coy, ils cessèrent de tirer; mais par le bruit que j'entendois, je connus que leur nombre s'augmentoît; & environ à la distance de quatre verges, vis-à-vis de mon oreille droite, j'ouïs pendant plus d'une heure, une sorte de bruit pareil à celui qu'on fait lorsqu'on bâtit. Je tournai, le mieux qu'il me fut possible, la tête de ce côté-là, & vis une manière de Théâtre, élevé de terre d'un pied & demi, & deux ou trois échelles pour y monter : le Théâtre pouvoit contenir quatre Habitans. Un de ceux qui y étoient, & qui me paroissoit un homme de distinction, m'adressa un long Discours, dont je ne compris pas un seul mot. J'oubliois de dire qu'avant que de commencer sa harangue, il s'étoit écrié trois fois *Langro Debulsan* : (ces mots & les autres dont j'ai parlé me furent expliquez dans la suite :) il les eut à peine prononcez, que plus de cinquante Habitans vinrent, & coupèrent les liens auxquels le côté gauche de ma tête étoit attaché, ce qui

Hogs.

P. Mintaon.  
I. Goele Fortuin.

I. Naffau.

ISLES DE LA SONDE.

Sillaban.

D. de la Sonoe.



Blafuscu.



I. illiput.

Mendendo.

Decouvert l'an 1699.



païs de Diems.





qui me donna le moyen de la tourner à droite, & de bien confiderer celui qui alloit me haranguer : Il me paroiffoit être entre deux âges, & plus grand qu'aucun des trois autres qui l'accompagnoient, dont l'un étoit un page qui lui portoit la queue, & qui me parut tant soit peu plus grand que mon doigt du milieu : les deux autres étoient à ses côtes pour le soutenir.

Je fuis perfuadé qu'il étoit fort éloquent, car quoique je n'entendisse pas fa langue, je m'apperçus bien qu'il se connoiffoit en mouvemens pathetiques, & qu'il employoit tour à tour les promesses & les menaces pour me perfuader. Je lui répondis de la manière du monde la plus foumife, levant la main gauche & les yeux vers le Soleil, comme voulant l'appeller à témoin : la faim me dicta une partie de ma réponse, n'ayant rien mangé depuis 24 heures ; je ne pûs m'empêcher de faire connoître que j'avois besoin de nourriture, & cela en mettant souvent un doigt dans ma bouche, (ce qui, à dire le vrai n'étoit pas autrement poli) Le *Hurgo*, (car c'est le nom qu'ils donnent à un grand Seigneur. comme je l'appris depuis,) me comprit fort bien ; il descendit du Théâtre, & ordonna que plusieurs échelles feroient appliquées à mes côtes, sur lesquelles plus de cent habitans montèrent, en apportant jusqu'à ma bouche des corbeilles remplies d'alimens, que le Roi avoit donné ordre qu'on m'envoîât, dès qu'il avoit reçu la nouvelle de ma venue dans son Pais. Je remarquai, qu'il y

avoit dans ce qu'on m'offroit, la chair de différens animaux, mais il m'étoit impossible de distinguer par le seul attouchement quelles parties c'étoient; il y avoit des épaules, des gigots, & d'autres parties, formées comme celles d'un mouton, & parfaitement bien apprêtées, mais plus petites que les aîles d'une Alouëtte. Je me faisois qu'une bouchée de deux ou trois, en y ajoutant autant de pains, gros chacun comme une bale de moufquet.

L'étonnement que produisit en eux ma voracité est inexprimable : quand je fus à peu près rassasié, je fis un autre signe pour demander à boire; il leur parut que si ma soif étoit proportionné à mon appetit, un peu de boisson ne me suffiroit pas; c'est pourquoi ce Peuple qui est fort ingenieux, roula sur ma main un de leurs plus grands tonneaux, qu'ils défoncèrent un moment après, & que je vuidai d'un seul coup, ce qui ne me fut pas fort difficile, car il ne tenoit pas demi-pinte, & avoit le goût d'un petit vin de Bourgogne, mais beaucoup plus délicieux. Ils m'apportèrent un second tonneau, que je vuidai de la même manière en faisant signe que j'en souhaitois encore, mais ils n'en eurent point à me donner. Après que j'eus achevé ces merveilles, ils firent mille cris de joie, & dansèrent sur ma poitrine, répétant, comme ils avoient fait auparavant, plusieurs fois ces mots, *Hekinab Degul*. Ils me firent signe de jeter à terre les deux tonneaux, en prenant pourtant la précaution d'avertir ceux qui étoient des-







deffous de se retirer hors du chemin, aver-  
tissement qu'ils exprimèrent par les mots  
de *Borach Mizola*: Je le fis, & quand ils  
virent de si prodigieux vaisseaux en l'air, ce  
furent encore de nouveaux cris de joie &  
d'admiration. J'avouë que je fus plus d'u-  
ne fois tenté, pendant qu'ils se promenoient  
de tous côtez sur mon corps, d'en prendre  
quarante ou cinquante qui seroient le plus  
à ma portée, & de les écraser contre terre:  
Mais le souvenir de ce que j'avois senti,  
qui selon toutes les apparences, n'étoit pas  
ce qu'ils pouvoient faire de pis, & ma pa-  
role d'honneur, que je leur avois donnée,  
de ne leur point faire de mal, (car c'étoit  
là le sens de l'air soumis que j'avois pris en  
leur adressant ma harangue;) me firent bien-  
tôt passer ces envies. Ajoutez à cela, que  
ç'auroit été violer les loix sacrées de l'hos-  
pitalité, envers un Peuple qui venoit de me  
regaler, avec tant de prodigalité & de ma-  
gnificence.

Cependant, je ne pouvois assez admirer  
l'intrépidité de ces diminutifs d'hommes,  
qui dans le tems qu'une de mes mains é-  
toit libre, osoient grimper, & se promener  
sans crainte sur le corps d'une créature aus-  
si prodigieuse que je devois leur paroître.  
Quelque tems après, quand ils virent que  
je ne demandois plus à manger, un Envoyé  
de Sa Majesté Impériale aiant monté sur le  
bas de ma jambe droite, s'avança presque  
sur mon visage, avec une douzaine de  
personnes de sa suite: il me montra ses let-  
tres de créance, scellées du sceau Impé-

rial , qu'il approcha tout près de mes yeux , & fit un Discours d'environ dix minutes , sans aucune marque de colére , mais d'un air ferme & résolu ; dirigeant souvent ses gestes vers un certain endroit , que je compris ensuite être la Capitale , éloignée d'un demi mile , où l'Empereur , après avoir pris là-dessus avis de son Conseil , avoit ordonné que je serois conduit. Ma réponse fut courte , mais inutile ; je fis signe avec la main dont je pouvois me servir , que je souhaitois d'être délié , ce que je tâchai d'exprimer , en la mettant sur mon autre main , sur ma tête & sur mon corps. Il parut qu'il m'entendoit de reste ? car il fit un mouvement de tête , qui marquoit clairement qu'il désapprouvoit ma demande ; & par de certains gestes il me donna à connoître que je devois être emmené comme prisonnier ; en ajoutant néanmoins quelques autres signes pour m'assurer qu'on me fourniroit suffisamment à manger & à boire , & qu'on ne me feroit aucun mauvais traitement. L'idée d'être conduit à la Capitale comme prisonnier , me porta à faire de nouveaux efforts pour rompre mes liens ; mais par malheur ces efforts ne servirent qu'à m'attirer encore une grêle de flèches , qui me causerent une sensible douleur aux mains & au visage. Voyant donc que je ne pouvois venir à bout de mon dessein , & que d'ailleurs le nombre de mes ennemis croissoit à chaque instant ; je fis signe qu'ils pouvoient faire de moi ce qu'ils vou-

voudroient : là-dessus le *Hurgo* & sa suite prirent congé de moi de l'air du monde le plus honnête. Quelques momens après j'entendis plusieurs fois crier , *Peplom Selam* , & je sentis un grand nombre d'habitans , qui relachèrent tellement les cordes qui m'attachoient à gauche , que je pouvois me tourner à droite , & m'aider moi-même pour faire de l'eau ; ce que je fis très-copieusement au grand étonnement du peuple , qui conjecturant par mes mouvemens ce que j'allois faire , s'éloigna au plus vite du torrent qui le menaçoit. Mais avant cela ils m'avoient frotté le visage & les mains avec une sorte d'onguent , dont l'odeur étoit fort agréable , & qui ôta en peu de minutes le sentiment de douleur que leurs flèches m'avoient causé : Ce remède & le bon dîner que j'avois fait , m'excitèrent au sommeil ; je dormis environ huit heures , comme je l'appris depuis ; & cela n'est pas étonnant , puisque les Médecins , par ordre de l'Empereur , avoient mis dans les tonneaux de vin quelques drogues soporifiques.

Il y a apparence que dès qu'on m'eût découvert dormant sur l'herbe , on en avoit d'abord informé l'Empereur , qui là-dessus , après avoir pris avis de son Conseil , avoit ordonné que je serois lié de la manière que je l'ai rapporté , ( ce qui fut exécuté pendant que je dormois ) qu'on me fourniroit à manger & à boire , & qu'une Machine seroit préparée pour me mener à la Capitale.

Cette résolution paroîtra peut-être hardie

& dangereuse, & je suis bien persuadé, qu'en pareille occasion aucun Prince de l'Europe ne l'imiteroit, quoiqu'à mon avis il ne se pût rien de plus prudent, ni de plus genereux. Car supposé que pendant que je dormois, les habitans eussent tâché de me tuer avec leurs piques & leurs flèches, je me serois certainement éveillé d'abord, & peut-être que la douleur que j'aurois sentie, m'auroit donné la force de rompre mes liens; après quoi incapables de me résister, ils n'auroient aussi pu espérer aucune grace. Les habitans de ce País sont des grands Mathématiciens, & excellent sur-tout dans les Mécaniques, encouragez à cela par l'Empereur qui est un grand Protecteur des Sciences. Ce Prince a différentes machines qui se meuvent sur des rouës, & qui servent à transporter des arbres & d'autres fardeaux: Il préside lui-même à la construction de ses plus grands Vaisseaux de guerre, dont quelques-uns sont longs de neuf pieds, & il les fait transporter sur ces machines, de l'endroit où ils sont bâtis, jusques à la mer, qui est quelquefois éloignée de trois ou quatre cent verges. Cinq cens Charpentiers & autres Ouvriers eurent ordre de preparer incessamment la plus grande voiture qu'ils eussent. C'étoit une Machine de bois, longue de sept pieds & large de quatre, qui se mouvoit sur vingt & deux rouës. C'étoit à la vuë de cette énorme machine, qu'avoit été jeté le cri que j'avois entendu; Elle fut placée en ligne parallèle avec mon corps: Mais la principale difficulté fut comment on pourroit

roit m'y mettre : Quatre-vingt perches, dont chacune avoit un pied en hauteur, furent dressées pour cet effet, & de très fortes cordes de la grosseur d'une ficelle, furent attachées à des bandages, dont mon cou, mes bras & le reste de mon corps étoient enveloppez ; neuf cent des plus vigoureux d'entr'eux, furent employez à me lever de terre, & en moins de trois heures, à la faveur de plusieurs poulies, ils vinrent à bout de me mettre dans la voiture, & eurent soin de m'y bien lier. Tout ceia me fut rapporté depuis, car je n'en vis ni n'en sentis rien, étant profondément endormi, par le soporifique que j'avois avalé. Quinze cent des plus puissans Chevaux de l'Empereur, dont chacun étoit haut d'environ quatre pouces & demi, fervirent à me traîner à la Capitale, qui comme je crois l'avoir dit, étoit éloignée d'un demi mile. Nous avions déjà été en chemin trois ou quatre heures, quand je m'éveillai par un accident fort ridicule : la voiture étant arrêtée parce qu'il y avoit quelque chose à y raccommo-der, deux ou trois jeunes habitans eurent la curiosité de voir quel air j'avois en dormant ; ils montèrent sur la voiture, & avançant tout doucement jusqu'à mon visage ; un d'eux, qui étoit Officier aux Gardes, me fourra dans la narine gauche une grande partie de sa demi-pique, qui chatouilla le nez à-peu-près comme auroit pû faire un brin de paille, & me fit éternuer d'une grande force : ces Messieurs se retirèrent sans que je m'en apperçusse, & ce ne fut que trois semaines après, que je

fçus.

ſus la cauſe d'un réveil ſi ſoudain. Nous fimes une longue marche le reſte du jour, & je paſſai la nuit entre cinq cent gardes, dont la moitié avoit des torches en main, & l'autre moitié des arcs & des flèches, pour tirer ſur moi pour peu que je fiſſe mine de vouloir me détacher. Le lendemain au Soleil levant, nous continuâmes notre marche, & arrivâmes à midi à un endroit éloigné de la Ville d'environ deux cent verges : l'Empereur accompagné de toute ſa Cour, vint au devant de nous; mais ſes principaux Officiers ne voulurent jamais permettre que l'Empereur expoſât ſa perſonne ſacrée en montant ſur mon corps.

A l'endroit où la voiture s'arrêta, il y avoit un ancien Temple, tenu pour le plus grand du Royaume, qui aiant été ſouillé par un meurtre, il y avoit déjà quelques années, avoit été dépouillé de tous ſes ornemens, & ne ſervoit plus qu'à des uſages profanes: Il fut dit que je logerois là. La grande porte qui regardoit le Nord, étoit haute de quatre pieds, & tout au plus large de deux, de manière que je pouvois facilement m'y gliffer. De chaque côté de la porte, il y avoit une petite fenêtre à la hauteur de ſix pouces de terre: à celle qui étoit à gauche furent quatre-vingt & onze chaînes, pareilles à celles qui pendent aux montres des Dames en *Europe*, & à peu près auſſi larges, qui furent attachées à ma jambe gauche avec trente-fix cadenats. Vis-à-vis de ce Temple, à la diſtance de vingt pieds, il y avoit une Tour haute de  
cinq

cinq pieds au moins ; l'Empereur s'étoit rendu sur cette Tour, avec un grand nombre des principaux Seigneurs de sa Cour, pour me contempler à son aise. Suivant le calcul qui en fut fait, plus de cent mille habitans sortirent de la Capitale pour le même sujet ; & je parierois qu'en dépit de mes gardes, à la faveur de plusieurs échelles, plus de dix mille me montèrent successivement sur le corps : Mais cette hardiesse fût reprimée au plus vîte, par une proclamation qui la défendoit sous peine de mort. Quand les Ouvriers virent qu'il étoit impossible que je m'échappasse, ils coupèrent tous les liens qui servoient à m'attacher. Je me levai de plus mauvaise humeur & plus mélancolique que je n'aye été en ma vie : l'étonnement du Peuple en me voyant debout, & un instant après me promener, fut inexprimable. Les chaînes auxquelles ma jambe étoit attachée, avoient environ deux verges de longueur, & me donnoient non-seulement la liberté de me promener en demi cercle, en avant & en arrière, mais attachées à la distance de quatre pouces de la porte, elles me permettoient aussi de me coucher tout de mon long dans le Temple.





## C H A P I T R E II.

*L'Empereur de Lilliput, accompagné de plusieurs personnes de distinction, vient voir l'Auteur. Description de la personne & des habits de l'Empereur : Quelques Sçavans du premier ordre sont chargés d'enseigner à l'Auteur la Langue du País. Il se fait aimer par sa douceur. On fait l'Inventaire de ce qui se trouve dans ses poches, & on lui ôte son épée & ses pistolets.*

QUand je fus debout, je regardai autour de moi, & j'avouë que je n'ai jamais eu de plus belle vûë. Toute la contrée ne paroïssoit qu'un seul Jardin, & chaque champ avoit l'air d'un lit de fleurs. Ces champs dont la plûpart avoient quarante pieds en quarré, étoient entremêlez de bois, dont les plus petits arbres autant que j'en pouvois juger, étoient de la hauteur de sept pieds. J'apperçus à ma gauche sa Ville Capitale, qui, de l'endroit d'où je la voïois, ne ressembloit pas mal à ces villes qu'on voit dépeintes sur des décorations de Théâtre. Il y avoit déjà quelques heures, que j'étois extrêmement incommodé par de certaines necessitez ; ce qui n'est guères étonnant, puisqu'il y avoit presque deux jours entiers que je n'y avois satisfait :



la honte & la nécessité se livroient chez moi de violens combats. Le meilleur expédient que je puisse imaginer, fut de me traîner dans ma maisonnette, ce que je fis. Je fermai la porte après moi, & m'éloignant autant que ma chaîne pouvoit le permettre, je me défis d'un fardeau si incommode. Mais c'est la seule fois en ma vie que j'aye à me reprocher une pareille mal-propreté, dont je me flatte pourtant d'obtenir le pardon de tout Lecteur équitable, qui pèsera sans partialité les circonstances où je me trouvois. Depuis ce tems, dès que j'étois levé, j'ai toujours eu coûtume de faire la même chose en plein air le plus loin de ma maison qu'il m'étoit possible, & chaque matin avant qu'il vînt compagnie, deux valets à qui ce soin étoit particulièrement commis, ne manquoient jamais d'ôter tout ce qui auroit pû choquer l'odorat de ceux qui me faisoient l'honneur de me venir voir. Je n'aurois pas insisté si long-tems sur une circonstance, qui à la première vûë ne semblera peut-être pas fort importante, si je n'avois crû qu'il fut nécessaire que je fisse l'apologie de ma propreté, que quelques-uns de mes envieux, prenant occasion du fait que je viens de rapporter, ont osé revoquer en doute.

Après avoir mis à fin cette Avanture, je sortis de ma maison pour prendre l'air. L'Empereur étoit déjà descendu de la Tour, & s'avançoit vers moi à cheval, ce qui pensa lui couter cher; car l'animal qu'il montoit, quoique d'ailleurs fort bien dressé, n'étant pas accoutumé à voir une créature

ture de ma sorte , qui devoit lui paroître une Montagne mouvante , se dressa en pieds : mais ce Prince , qui est parfaitement bon Cavalier , ne perdit pas le fond de la selle , & donna le tems à ceux de sa suite de saisir le cheval par la bride , après quoi il en descendit. Quand il eût mis pied à terre , il me regarda de tous côtez avec grande admiration , mais il se tint toujours hors de ma portée : Il donna ordre aux Cuisiniers & aux Sommeliers , qui s'étoient déjà rendus - là , de me fournir à manger & à boire ; ce qu'ils firent en mettant ce qu'ils avoient à me donner , dans des espèces de machines à rouës , qu'ils pouffoient jusqu'à ce que je fusse à portée d'y atteindre. Je pris ces machines , & les vuidai dans un instant : Il y en avoit vingt remplies de mets , & dix de breuvage ; chacune de celles-là contenoit deux ou trois bouchées , & à l'égard de la liqueur , la proportion étoit assez bien observée dans celle-ci. L'Impératrice , les Princes & Princesses du Sang , & grand nombre de Dames étoient assises dans des fauteuils à une certaine distance : mais quand elles virent l'accident qui avoit pensé atriver à l'Empereur par la faute de son cheval , elles se leverent & s'approchèrent de lui ; Voici comment ce Prince est fait. Il est plus grand qu'aucun de sa Cour , de l'épaisseur d'un de mes ongles , ce qui seul suffit , pour inspirer du respect à ceux qui le regardent. Il a les traits mâles , les lèvres grosses , & le teint couleur d'olive , il se tient fort droit , est bien proportionné dans tous

fes

ses membres , & a beaucoup de grace & même de majesté dans toutes ses actions. Il avoit passé alors le printems de son âge , aiant vingt & huit ans & quelques mois , dont il en avoit regné sept avec toute sorte de prospérité. Pour le voir à mon aise , je me couchai sur l'un de mes côtez , éloigné de lui de trois verges , attitude qui fit que ma tête fut précisément paralelle à tout son corps. D'ailleurs , il est impossible que la description que je fais ici ne soit exacte , puisque depuis ce tems-là je l'ai tenu plus d'une fois dans mes mains. Son habillement étoit simple , & tenoit pour ce qui regarde la façon , un espèce de milieu entre ceux des *Asiatiques* & ceux des habitans de l'*Europe* ; mais il avoit sur la tête un casque d'or fort léger , orné de bijoux , & à la tête duquel étoit attaché une plume. Il avoit une épée nuë à la main , pour se défendre en cas que je vinssé à rompre mes liens ; elle étoit longue de trois pouces tout au plus ; la garde & le fourreau en étoit d'or , enrichi de diamans. Sa voix étoit grêle , mais fort claire , & je pouvois l'entendre distinctement , quoique je fusse debout. Les Dames & les Courtisans étoient si magnifiquement habillez , que l'endroit où ils étoient , ressembloit à une jupe étendue à terre , & brodée de plusieurs figures d'or & d'argent. Sa Majesté Impériale me fit souvent l'honneur de m'adresser la parole , & je ne manquai pas de lui répondre autant de fois ; mais il n'entendit pas un mot de ma réponse , comme je pus protester

de

de ma part n'avoit pas compris une syllabe de ce qu'il me disoit. Il y avoit là quelques Prêtres & quelques Gens de Loi, (autant que je pus le conjecturer par leurs habits,) qui eurent ordre de lier conversation avec moi: je leur parlai toutes les langues que je sçavois. & même celles dont je n'avois qu'une fort légère teinture; je veux dire *Allemand, Flamand, Latin, François, Espagnol & Italien*: tout en fut, jusqu'à la *Langue Franque*, mais sans succès. Deux heures après la Cour se retira, & on me laissa une bonne garde pour prévenir l'impertinence, & probablement la malice de la canaille, qui mourroit d'envie de s'approcher de moi, & dont quelques-uns eurent l'insolence pendant que j'étois assis à la porte de ma maison, de me tirer plusieurs flèches, dont une entr'autres pensa m'éborgner. Mais le Colonel ordonna que six des principaux complices de cet attentat seroient saisis, & qu'en punition de leurs crimes ils me seroient remis entre les mains, ce qui fut exécuté par des Soldats, qui les poussèrent avec leurs piques, jusques à ce qu'ils fussent à ma portée. Je les mis tous dans ma main droite: j'en mis cinq dans la poche de mon justaucorps, & pour le sixième je fis semblant de vouloir le manger tout en vie. Le pauvre homme jetta des cris affreux, & le Colonel aussi-bien que les autres Officiers furent dans de terribles tranfes, sur-tout quand ils me virent prendre mon canif: mais je ne tardai guères à les tirer de peine; car prenant un air doux, & coupant un instant

stant après les cordes dont il étoit lié, je le mis doucement à terre, & lui auffi-tôt s'enfuit. Je traitai le reste de mes prisonniers de la même manière, après les avoir tirés un à un de ma poche : & je remarquai que les soldats & le peuple furent charmez de ce trait de clemence, qui fut rapporté à la Cour, de la manière du monde la plus avantageuse pour moi.

Vers la nuit je me glissai dans ma maison, où je me couchai à terre : Pendant une quinzaine de jours je n'eus point d'autre lit ; mais après ce tems j'en eu un par ordre de l'Empereur. Six cent lits de la mesure ordinaire furent transportez & accommodez dans ma maison. La longueur & largeur de mon lit étoient de cent cinquante des leurs cousus l'un à l'autre, & l'épaisseur de quatre, ce qui ne m'empêchoit pas néanmoins d'être fort mal couché, parce que le pavé étoit de pierre. Le même calcul fut observé à l'égard des draps & des couvertures. Tout cela n'étoit pas autrement bien, mais endurci de longue main à la fatigue, je m'en accommodai pourtant. Dès que la nouvelle de mon arrivée fut répandue dans le Royaume, un nombre infini de badauts se rendirent à la Capitale pour me voir ; la quantité en fut si prodigieuse, que la plûpart des villages resterent sans habitans, & cela au grand détriment de leurs affaires domestiques, aussi-bien que de l'Agriculture : mais il fut pourvû à ce désordre par différentes proclamations de sa Majesté Impériale, qui ordonna que ceux  
qui

qui m'avoient déjà vû s'en retourneroient chez eux, & n'approcheroient de cinquante verges de ma maison, à moins que d'en avoir permission de la Cour: Restriction qui valut de grandes sommes aux Secretaires d'Etat.

Dans ce tems-là l'Empereur tint souvent Conseil, pour sçavoir ce qu'on feroit de moi; & j'appris depuis d'un des meilleurs Amis que j'aye eu dans ce Païs, qui étoit un homme de la première qualité, & qui certainement pouvoit être au fait: j'appris, dis-je, que la Cour étoit cruellement embarrassée de ma personne. On y craignoit que je ne vînse à bout de rompre mes liens, ou que ma voracité ne causât une famine. Quelquefois on y prenoit la résolution de me laisser mourir de faim, & autrefois de me blesser aux mains & au visage, avec des flèches empoisonnées, ce qui m'auroit bien vite dépêché. Mais aucun de ces desseins ne fut exécuté, parce que l'on fit attention que la puanteur d'un corps aussi énorme que le mien, infecteroit sans doute l'air, & produiroit dans la Capitale quelque maladie contagieuse, qui se répandroit ensuite par tout le Royaume. Au milieu de ces délibérations, plusieurs Officiers de l'Armée vinrent à la porte de la chambre où se tenoit le Conseil; & deux d'entr'eux ayant été admis, firent rapport de la manière dont j'en avois agi à l'égard des six Criminels, dont il a été parlé ci-devant; ce qui fit une telle impression en ma faveur, non-seulement dans l'ame de l'Empereur, mais aussi de tout son

Con-

Conseil , que tous les Villages jusqu'à la distance de neuf cent verges de la Ville, reçurent ordre de fournir chaque matin six bœufs, quarante moutons, & quelques autres victuailles pour ma nourriture ; avec du pain, du vin, & d'autres liqueurs à proportion. Le paiement de toutes ces choses leur étoit assigné sur l'Epargne de Sa Majesté : car ce Prince vit du revenu de ses Domaines, n'exigeant que très-rarement, & que dans des occasions fort pressantes, des subsides de ses Sujets, qui de leur côté sont obligez de le servir dans ses Guerres à leurs propres fraix. Six cent personnes dont les gages étoient payez par l'Empereur, furent choisis pour être mes domestiques, & il leur fut dressé des tentes à chaque côté de ma porte. Il fut aussi ordonné que trois cent Tailleurs me feroient un assortiment complet d'habits à la manière du País. Que six des plus sçavans hommes de l'Empire auroient soin de m'enseigner leur Langue : & enfin que les Gardes de l'Empereur, aussi-bien que ses Chevaux & ceux de la Noblesse, passeroient souvent devant moi, afin de s'accoutumer à ma vuë. Tous ces ordres furent exécutez avec la dernière précision, & dans l'espace de trois semaines : je fis de grands progrès dans la Langue du País : Pendant ce tems l'Empereur m'honora plusieurs fois de ses visites, & me fit la grace de mêler souvent ses instructions avec celles de mes Maîtres. Nous commençons déjà à lier ensemble une espèce de conversation ; par les premiers mots que j'appris : je tâchai d'exprimer le dé-

fir que j'avois d'obtenir ma liberté, & je lui en réitérai chaque jour la demande à genoux. Sa réponse, autant que je pûs la comprendre, fut que c'étoit une chose qui demandoit du tems, & à laquelle il ne falloit pas seulement penser sans l'avis du Conseil : qu'avant tout, je devois *Lumos Kelmin pesso desmar lon Emposo*; c'est-à-dire, lui jurer que je vivrois en paix avec lui & avec tous ses Sujets : que cependant je serois bien traité. Au reste, il me conseilla de tâcher de m'acquérir sa bienveillance & celle de ses Sujets, par ma patience & par ma discrétion. Il me pria de ne pas prendre en mauvaise part qu'il donnât ordre à quelques-uns de ses Officiers de me fouiller; car qu'il étoit apparent que j'avois sur moi quelques Armes, qui devoient être extraordinairement dangereuses, si elles répondoient à l'immensité de ma taille. Je dis que Sa Majesté seroit obéi, & que j'étois prêt à me dépouiller, & à retourner mes poches. C'est ce que j'exprimai en me servant de signes, lorsque les paroles me manquoient. Il repliqua que par les Loix du Royaume je devois être fouillé par deux Officiers; qu'il n'ignoroit pas qu'il étoit impossible que cela se fit sans mon secours; qu'il avoit assez bonne opinion de ma générosité & de ma justice, pour confier leurs personnes entre mes mains : Que tout ce qui m'auroit été pris me seroit rendu quand je quitterois le Païs, ou payé suivant le prix que moi-même j'y mettrois. Je pris les deux Officiers dans mes mains, & les nuis premièrement



ment dans les poches de mon justaucorps, & ensuite dans toutes les autres, hormis mes deux goussets, & une autre poche encore où il y avoit quelques bagatelles, qui ne pouvoient être d'usage qu'à moi seul. Dans un de mes goussets il y avoit une montre d'argent, & dans l'autre quelques pièces d'or dans une bourse. Ces Messieurs qui avoient avec eux papier, plume & encre, firent un Inventaire fort exact de tout ce qu'ils trouverent : & leur besogne faite, ils me prièrent de les mettre à terre, afin d'en faire part à l'Empereur. J'ai traduit depuis cet Inventaire en Anglois, & cette traduction, la voici mot pour mot. Premièrement, dans la poche droite du justaucorps du *grand Homme-Montagne*, (car c'est ainsi qu'il me paroît qu'on doit traduire les mots *Quinbus Flestrim*) après la plus exacte recherche, nous avons trouvé seulement une si grande pièce d'étoffe, qu'elle pourroit servir de tapis de pied à la plus grande sale du Palais de Votre Majesté. Dans la poche gauche nous avons vû un énorme coffre, tout d'argent. Nous avons demandé qu'il fut ouvert, & un de nous y étant entré, a enfoncé mi-jambe dans une sorte de poussière, dont une partie s'étant répandue dans l'air, nous a fait éternuer plusieurs fois. Dans la poche droite de sa veste, nous avons trouvé un prodigieux paquet, composé de plusieurs substances blanchâtres, pliées les unes sur les autres, de la longueur d'environ trois hommes, fortement attachées entr'elles, & marquées de figures

noires; il nous a dit que ce sont des Écrits, dont chaque lettre est aussi large que la moitié de la paume de nos mains. Dans la poche gauche il y avoit une sorte de Machine composée de vingt longues perches, qui ne ressembloient pas mal aux palissades qu'il y a devant la Cour de Votre Majesté; nous croïons que c'est avec cet instrument que l'*Homme-Montagne* se peigne la tête, car nous ne le fatiguons pas toujours de nos questions, parce que nous avons grand peine à nous faire entendre. Dans la grande poche droite de son enveloppe milieu (car c'est ainsi que je rends les mots *Ranfu-Lo*, par lesquels ils désignoient mes culottes) nous avons vû une colonne de fer, qui étoit creusée, de la longueur d'un homme, & attachée très-fortement à une pièce de bois, plus grande encore que la colonne. Sur un des côtez de cette machine il y avoit de grandes pièces de fer, dont la figure étoit si bizarre, que nous ne sçavions qu'en penser. Nous avons trouvé un instrument tout semblable dans la poche gauche. Dans une plus petite poche du côté droit il y avoit plusieurs pièces d'un métal blanchâtre & rougeâtre, de différentes grandeurs; quelques-unes des pièces blanches qui nous paroïssent d'argent, étoient si larges & si pesantes, que moi camarade & moi pouvions à peine les lever. Dans la poche gauche nous avons trouvé deux colonnes noires, d'une figure irrégulière. Une d'elles étoit couverte & paroïssoit tout d'une pièce: mais au bout supérieur de l'autre il y avoit une

espèce

espèce de substance ronde & blanchâtre , une fois plus grosse que nos têtes : chacune de ces machines contenoit une prodigieuse lame d'acier : Nous l'obligeâmes à nous les montrer , parce que nous craignons que ce ne fussent des instrumens pernicioeux : Il les tira de leurs niches , & nous apprit , que dans son País il avoit coûtume de se servir de l'un pour se raser la barbe , & de l'autre pour couper de certains alimens. Il y a deux poches où nous n'avons pû entrer , il les appelloit ses gouffets. C'étoient deux larges fentes , faites tout au haut de son enveloppe milieu , mais tenduës fort étroites par la pression de son ventre. Hors du gouffet droit pendoit une grande chaîne d'argent , au bout de laquelle il y avoit la machine la plus singulière que nous aïons jamais vuë. Nous lui dûmes de tirer dehors ce qui tenoit à la chaîne ; il le fit , & nous vîmes que c'étoit un Globe , en partie d'argent & en partie d'un autre métal transparent ; car à travers du côté transparent , nous apperçûmes d'étranges figures rangées en cercle , & voulant les toucher , nos doigts se trouverent arrêtez par cette substance diaphane. Il approcha cette machine de nos oreilles , & nous ouïmes un bruit continuel semblable à celui que fait un moulin à eau. Nous croïons que c'est quelque animal inconnu , ou bien le Dieu qu'il adore : mais cette dernière opinion nous paroît la plus vrai-semblable , parce qu'il nous a assuré ( si nous l'avons bien compris , car il s'exprime d'une manière très-imparfai-

te) que c'étoit une manière d'Oracle qu'il consultoit fort souvent, & qu'il lui marquoit le tems de chaque action de sa vie. De son gouffet gauche il a tiré une sorte de filet assez grand pour servir à la pêche, mais qui peut s'ouvrir & se fermer comme une bourse, & il s'en sert aussi à cet usage. Nous y avons trouvé quelques pièces massives d'un métal jaunâtre, qui, si elles sont de véritable or, doivent être d'une immense valeur.

Après avoir ainsi en exécution des Ordres de Votre Majesté, fouillé exactement dans toutes ses poches, nous avons remarqué qu'il avoit autour de sa veste un ceinturon, qui ne peut avoir été fait que de la peau de quelque Animal prodigieux. Au côté gauche du ceinturon pendoit une épée de la longueur de cinq hommes; & à la droite une espèce de sac divisé en deux cellules, dont chacune pourroit contenir trois des Sujets de Votre Majesté. Dans l'une de ces cellules il y avoit plusieurs globes d'un métal fort pésant, chacun de la grosseur de nos têtes, & fort difficiles à lever. Dans l'autre cellule nous vîmes une grande quantité de grains noirs, assez petits, & qui n'étoient guères pésants, - car nous pouvions en tenir plus de cinquante à la fois dans la main.

C'est ici l'Inventaire exact de ce que nous avons trouvé sur le corps de l'*Homme-Montagne*, qui en a agi avec nous fort honnêtement, & avec le respect dû à la Commission de Votre Majesté. Signé & scellé le quatrième

trième jour de la quatre vingt & neuvième Lune de l'Auguste Regne de Votre Majesté Impériale.

*Clefren Frelock.*  
*Marfi Frelock.*

Quand l'Empereur eut lû cet Inventaire d'un bout à l'autre , il m'ordonna , quoi qu'en termes fort honnêtes , de remettre tout entre ses mains. Il me demanda premièrement mon Epée , que j'ôtai du ceinturon avec le foureau. Il commanda en même tems que trois mille hommes de ses meilleures troupes ( dont il étoit alors accompagné ) m'environnassent de tous côtez , & tinssent leurs arcs & leurs flèches prêtes : mais je ne m'en apperçûs pas , à cause que mes regards n'étoient fixez que sur l'Empereur. Il me pria alors de tirer mon Epée , qui , quoique l'eau de la Mer l'eût enrouillée dans quelques endroits , ne laissoit pas d'être fort resplendissante. Je le fis , & dans l'instant toutes les troupes jetterent un cri , qui tenoit également de la surprise & de la terreur ; car les rayons du Soleil après s'être réfléchis sur mon Epée , leur donnoient dans les yeux. L'Empereur , qui est un Prince très-magnanime , étoit moins épouvanté que je n'aurois crû. Il m'ordonna de rengainer mon Epée & de la jeter à terre , le plus doucement qu'il me seroit possible , & à la distance de six pieds de l'extrémité de ma chaîne. La seconde chose qu'il demanda fut une de ces colonnes de fer qui étoient creuses , par où il entendoit mes

Pistolets de poche. je lui en montrai un ; & tâchai , conformément au désir qu'il paroïssoit en avoir , de lui en faire connoître l'usage. Pour cet effet, je le chargeai seulement de poudre , que j'avois eu soin de garantir de l'humidité de la Mer (inconvenient contre lequel tous les Mariniers prudens se précautionnent , ) & après avoir averti l'Empereur de n'avoir pas peur , je tirai mon coup en l'air. L'épouvante fut bien plus grande alors qu'elle n'avoit été à la vuë de mon Epée. Ils tomboient à terre par centaines tout de même que s'ils avoient été morts ; & l'Empereur même, quoiqu'il restât sur pied , eût besoin de quelque tems pour se remettre. Je rendis mes deux Pistolets de la même manière que j'avois fait mon Epée, & ensuite mon sachet de poudre & mes balles de plomb , avertissant qu'il falloit bien se donner garde d'approcher la poudre du feu , parce que la moindre étincelle pourroit l'allumer, & faire sauter en l'air tout le Palais Impérial. Je donnai aussi ma Montre , que l'Empereur fut fort curieux de voir ; il ordonna à deux des plus grands de ses Gardes d'attacher la Montre à une perche, & de la porter ainsi sur leurs épaules , à-peu-près comme les Chartiers de Brasseurs portent un tonneau d'Aile en *Angleterre*. Il fut surpris du bruit continuel de cette machine , & du mouvement de l'aiguille qui marque les minutes , qu'il apperçût très-facilement , parce que la vuë des Habitans de ce Pais est beaucoup meilleure que la nôtre. Plusieurs Sçavans

interrogez par l'Empereur sur la nature de cette Machine, firent, comme le Lecteur peut facilement s'imaginer, différentes réponses, dont j'avouë n'avoir pas bien compris le sens.

Je livrai ensuite ma monnoye d'argent & de cuivre; ma bourse, où il y avoit neuf grandes pièces d'or, & quelques autres plus petites; mon couteau, mon rasoir, mon peigne, ma tabatière d'argent, mon mouchoir & mon Journal. Mon épée & mes pistolets furent mis sur des voitures, & transportez dans les Arsenaux de Sa Majesté.

J'avois, comme je l'ai déjà remarqué, une poche secrète, qui avoit échapé à leurs recherches, & où je gardois une paire de Lunettes (dont je me fers quelquefois à cause de la foiblesse de ma vuë) une Lunette d'approche, & quelques autres bagatelles, que je ne me crus pas obligé de déceler, parce que je craignois de les perdre, & que d'ailleurs elles ne pouvoient être d'aucun usage à l'Empereur.





### CHAPITRE III.

*Etrange manière dont l'Auteur divertit l'Empereur & la Noblesse de l'un & de l'autre Sexe de la Cour de Lilliput. Autres divertissemens de cette Cour. L'Auteur est mis en liberté à de certaines conditions.*

**M**On douceur & ma bonne conduite m'avoient tellement acquis la bienveillance, non-seulement de l'Empereur & de sa Cour ; mais même de l'Armée & de tout le Peuple en général ; que je commençai à concevoir l'espérance que dans peu je serois mis en liberté. Je fis tout ce qui me fut possible, pour cultiver ces dispositions favorables. Les Naturels du País parvinrent peu à-peu à n'avoir plus peur de moi du tout. Je me couchois quelquefois à terre, & permettois à cinq ou six de danser sur ma main. A la fin même les Garçons & les Filles se hazardèrent à jouer à la cli-gne-mufette dans mes cheveux. Je commençois déjà à parler & à entendre passablement leur Langue. L'Empereur eut un jour envie de me régaler de quelques-uns des spectacles du País, en quoi il faut avouër que



que les *Lilliputiens* surpassent toutes les autres Nations du Monde, tant à l'égard de l'adresse que de la magnificence. Aucun spectacle ne me divertit tant que celui des Danseurs de Corde; ils faisoient les sauts les plus périlleux sur un fil blanc fort mince, qui avoit deux pieds en long, & qui étoit tendu à la hauteur de douze pouces de terre. Sur quoi il faut, avec la permission du Lecteur, que je m'étende un peu davantage.

Ce divertissement n'est en usage que parmi ceux qui aspirent à la faveur du Prince, ou à de grands emplois. Ils s'exercent dans cet art dès leur jeunesse, & ne sont pas toujours remarquables par une naissance distinguée, ou par une belle éducation. Quand quelque emploi considérable est vacant par la mort ou par la disgrâce de celui qui en avoit été revêtu (ce qui arrive assez souvent) cinq ou six de ces Candidats demandent permission à l'Empereur de danser sur la corde devant lui & devant toute sa Cour; & celui qui saute le plus haut sans tomber, obtient la Charge en question. Très-souvent les premiers Ministres eux-mêmes sont obligés de montrer leur adresse, & de donner en présence de l'Empereur des preuves qu'ils conservent encore leur première agilité. Tout le monde convient que *Flimnap* le Trésorier, en faisant une cabriole sur une corde tendue, s'éleva en l'air tout au moins d'un pouce plus haut qu'aucun autre Seigneur de tout l'Empire. Mon ami *Reldresal*, premier Secrétaire des

B. 6.

AÆ

Affaires secrètes, est à mon avis, quoique peut-être je sois trop prévenu en sa faveur, le second après le Trésorier; le reste des Seigneurs n'en approche pas.

Ces divertissemens causent souvent de grands malheurs, dont plusieurs se trouvent dans l'Histoire. J'ai vû de mes propres yeux deux ou trois Candidats se disloquer ou se casser quelque Membre. Mais le danger est bien plus grand, quand les Ministres eux-mêmes sont obligez de faire paroître leur adresse; car pour surpasser leurs rivaux, & en quelque sorte eux-mêmes, ils font de si prodigieux efforts, qu'il n'y a presque aucun d'eux qui n'ait fait quelque chute, & quelques-uns jusques à deux ou trois. On m'a assuré qu'environ deux ans avant mon arrivée, *Flimnap* se seroit sûrement cassé la tête, si un des couffins de l'Empereur, qui par hazard se trouvoit à terre, n'eût diminué la force du coup.

Il y a encore une autre Recréation, mais qui ne se prend que dans de certaines occasions, & seulement en présence de l'Empereur, de l'Impératrice, & du Premier Ministre. L'Empereur met sur une table trois fils de soye, dont chacun est de la longueur de six pouces. L'un est de couleur de pourpre, l'autre jaune, & le dernier blanc. Ces fils sont proposez comme des prix, à ceux que l'Empereur veut distinguer par une marque éclatante & particulière de faveur. La cérémonie s'en fait dans une des plus grandes Sales de Sa Majesté. C'est-là que les Candidats sont obligez de subir une épieu-

épreuve d'adresse, bien différente de la précédente, & telle que je n'ai jamais rien vû dans aucun endroit du vieux ou du nouveau Monde, qui y eut le moindre rapport. L'Empereur tient entre ses mains un bâton, dont les deux bouts sont parallèles à l'Horison, & c'est aux Candidats à s'avancer un à un, & à sauter tantôt par dessus le bâton, & tantôt à se glisser par dessous, suivant qu'il est plus élevé ou plus bas. Ce manège se réitere plus d'une fois. Quelquefois l'Empereur tient un bout du bâton, & le Premier Ministre l'autre. D'autrefois même le Premier Ministre le tient tout seul. Celui qui montre le plus de souplesse & d'agilité, & qui se fatigue le moins à sauter & à ramper, obtient pour récompense le fil couleur de pourpre, le jaune est donné à celui qui suit, & le blanc au troisième: Tous s'en parent, en se le mettant autour du corps, & il y a peu de Seigneurs distinguez à cette Cour, qui ne soient ornez de quelqu'une de ces Ceintures.

Les Chevaux de l'Armée, & ceux des Ecuries Royales, aiant été conduits tous les jours devant moi, étoient déjà si accoutumés à ma vuë, qu'ils venoient jusques sur mes pieds sans faire des écarts. Les Cavaliers les faisoient sauter par dessus ma main, quand je la mettois à terre; & un des Piqueurs de l'Empereur, passa avec son Cheval par dessus mon pied, foulant & tout, ce qui étoit en vérité un saut prodigieux. J'eus le bonheur de divertir un jour l'Empereur d'une manière fort extraordinaire. Je

le priaï de donner ordre qu'on me fournit quelques bâtons qui eussent deux pieds de hauteur, & qui fussent de la grosseur d'une canne ordinaire. Il commanda au Grand Maître de ses Forêts de me les faire avoir : il en eut soin, & le lendemain je vis arriver six Forêtiers avec autant de chariots chargez de ces sortes de bâtons que j'avois demandez, & dont chacun étoit tiré par huit Chevaux. Je pris neuf de ces bâtons que je fichai bien en terre, & que je disposai de manière qu'ils formoient un quarré de deux pieds & demi; j'attachai à chaque côté un bâton à la hauteur de deux pieds de terre, & de telle façon qu'ils étoient tous parallèles entr'eux. Après cela j'attachai mon mouchoir aux neuf bâtons que j'avois mis en terre, & je l'étendis de tous côtez, jusqu'à ce qu'il fut tendu, comme le dessus d'un Tambour : les quatre bâtons parallèles qui étoient plus élevez de cinq pouces que le mouchoir, servoient de rebord de tous côtez. Quand j'eus achevé mon ouvrage, je demandai à l'Empereur, que deux douzaines de ses meilleurs Chevaux fussent exercez dessus cette Plaine. L'Empereur ayant agréé ma demande, je les pris l'un après l'autre, avec les Officiers qui les montoient, & je les plaçai sur mon mouchoir. Dès qu'ils furent rangez en ordre, ils se divisèrent en deux pelotons, escharmouchèrent pour rire, tirèrent des flèches qui ne pouvoient faire aucun mal à ceux contre qui elles étoient tirées, mirent flamberge au vent, & vinrent aux mains, & pour tout dire :

dire en un mot, montrèrent qu'ils entendoient parfaitement bien plusieurs règles de l'Art Militaire. Les bâtons parallèles empêchoient qu'eux & les Chevaux ne pussent tomber à terre; & l'Empereur trouva un si grand plaisir à ce spectacle, qu'il ordonna qu'il seroit réitéré pendant plusieurs jours, & voulut même une fois être placé sur mon mouchoir, & ordonner les mouvemens de ses Cavaliers. Il persuada aussi à l'Impératrice, quoique ce ne fut pas sans peine, de permettre que je la tiusse dans son fauteuil, à la distance de deux verges de mon mouchoir, d'où elle pourroit aisément voir tout ce qui se passeroit. Ce fut un grand bonheur pour moi qu'il n'arrivât aucun malheur dans tous ces divertissemens: Une fois seulement un Cheval fougueux qui appartenoit à un des Capitaines, d'un coup de pied fit un trou dans mon mouchoir, & tomba à la renverse avec le Cavalier qui le montoit; mais je les relevai l'un & l'autre au plus vite, après avoir bouché le trou d'une main, je me servis de l'autre pour mettre la troupe à terre. Le Cheval s'étoit fait une entorse à l'épaule gauche, mais le Cavalier ne s'étoit fait aucun mal, & je raccommodai mon mouchoir le mieux qu'il me fut possible; cependant j'eus soin de ne l'exposer plus à l'avenir à de pareils dangers.

Deux ou trois jours avant que je fusse mis en liberté, pendant que j'amusois la Cour par toutes ces merveilles, il arriva un Exprès, pour informer l'Empereur que quel-

quelques-uns de ses Sujets, en se promenant près de l'endroit où j'avois été trouvé, avoient découvert une grande chose noire, qui étoit à terre, d'une figure fort bizarre, dont les bords s'étendoient en rond, & qui étoit au milieu de la hauteur d'un homme, aiant au reste, à-peu-près la même étendue que la chambre à coucher de Sa Majesté; que ce n'étoit pas une Créature vivante, comme on l'avoit craint d'abord, puis qu'après en avoir plusieurs fois fait le tour, on ne s'étoit point apperçu qu'elle fit le moindre mouvement: Qu'en montant sur les épaules des autres, quelques-uns d'eux étoient parvenus jusqu'au sommet, qui étoit fort uni, & qu'en frappant du pied ils avoient trouvé que la Machine étoit creusé en dedans; qu'il leur sembloit probable qu'elle devoit appartenir à l'*Homme-Montagne*, & que si Sa Majesté le trouvoit bon, ils entreprenoient de la transporter à la Cour, pourvû qu'ils eussent seulement cinq Chevaux. Je compris d'abord ce qu'ils vouloient dire, & je fus charmé de tout mon cœur de la nouvelle qu'ils apportôient. Il semble que dès que je me fus sauvé à terre après mon Naufrage, j'étois tellement troublé, qu'avant que d'arriver dans l'endroit où je m'endormis, mon Chapeau, que j'avois attaché autour de ma tête pendant que je ramois, & qui avoit bien tenu durant le tems que j'avois nagé, étoit tombé sans que je m'en apperçusse. Je suppliai Sa Majesté Impériale qu'on me l'apportât au plutôt, & je lui en décrivis la nature & l'usage. Je l'eus le lendemain, mais fort

fort mal conditionné : ils y avoient fait deux trous à un pouce & demi du bord , & y avoient attaché deux crochets , par lesquels ils avoient passé une longue corde , pour mieux lier mon chapeau aux Harnois des Chevaux : & c'est de cette manière qu'il fit plus d'un demi mile d'Angleterre. Mais comme le terrain de ce País est fort uni, il ne fut pas tant endommagé que j'aurois bien crû.

Deux jours après cette Avanture, l'Empereur aiant ordonné à cette partie de son Armée, qui se trouvoit dans & autour de la Capitale, de se tenir prête au premier ordre, imagina un divertissement fort singulier. Il souhaita que je me tinssse comme un *Colosse*, les jambes écartées autant que je pourrois. Il commanda alors à son Général, qui étoit un grand Capitaine & fort de mes Amis, de faire ranger les Troupes en bon ordre & de les faire marcher dessous moi; les Fantassins formant un front de vingt-quatre, & les Cavaliers de seize, Tambours battants, enseignes déployées, & piques dressées. Trois mille Fantassins & mille Cavaliers me passèrent ainsi entre les jambes. Sa Majesté commanda sous peine de mort, que chaque Soldat dans sa marche observeroit les plus exactes Régles de la Décence à mon égard. Cet ordre cependant n'empêcha pas que quelques jeunes Officiers ne lévasent les yeux en haut en passant sous moi. Et pour dire le vrai, mes Culottes étoient alors si délabrées, qu'elles faisoient du

du moins entrevoir quelques sujets de risée & d'admiration.

J'avois fait tant d'instance pour obtenir ma liberté, que la chose fut enfin proposée, premièrement dans le Cabinet de Sa Majesté, & ensuite en plein Conseil. Il n'y eut personne qui s'y opposât, excepté *Skyresb Bolgolam*, qui, sans que je lui en eusse donné le moindre sujet, fit éclater contre moi une haine mortelle: Mais malgré lui, tout le Conseil décida en ma faveur, & cette décision fut ratifiée par l'Empereur. Ce Ministre, qui se monroit si fort mon ennemi, étoit le *Galbet*, c'est-à-dire, l'Amiral du Royaume, & fort avant dans les bonnes graces de l'Empereur: D'ailleurs, rompu dans les Affaires, mais d'un naturel chagrin, & d'une humeur incommode. Cependant il se rendit à la fin, mais obtint en même teins, que ce seroit lui qui dresseroit les Articles & les Conditions auxquelles ma liberté me seroit accordée, & que je m'engagerois par serment d'observer. *Skyresb Bolgolam* m'apporta lui-même ces Articles, accompagné de deux Sous-Secrétaires, & de quelques autres personnes de distinction. Après qu'on m'en eût fait la lecture, je fus obligé d'en jurer l'observation, premièrement à la manière de mon País, & puis suivant celles que prescrivent leurs loix; qui étoit de tenir mon pied droit dans ma main gauche, de placer le doigt du milieu de ma main droite sur le sommet de ma tête, & le pouce sur le bout supérieur de



de mon oreille droite. Comme le Lecteur fera peut-être curieux d'avoir quelques idées du stile & des façons de parler de ce Peuple, & de sçavoir les Conditions, auxquelles ma liberté me fut renduë, j'ai crû qu'il ne seroit pas fâché d'en voir la Traduction, que j'ai tâché de faire avec toute la fidélité possible, & que voici.

Golbasto Momaren Evalme Gurdilo Shefin Mully Ullly Gue, Très-Puissant Empereur de *Lilliput*, les Delices & la Terreur de l'Univers, dont les Païs ont d'étenduë cinq mille *Blustrugs*, (environ douze miles de circuit) & n'ont d'autres bornes que celles de la Terre; Monarque des Monarques, plus grand que les Fils des Hommes, dont les pieds touchent au centre de la Terre, & dont la Tête atteint jusqu'au Soleil: qui d'un seul regard fait trembler les Princes de la Terre; Aimable comme le Printems, Agréable comme l'Eté, Fécond comme l'Automne, & Terrible comme l'Hiver. Sa Très-Sublime Majesté propose à l'*Homme-Montagne*, arrivé depuis quelque-tems dans son redoutable Empire, les Articles suivans, qu'il s'engagera par Serment d'observer.

Premièrement, l'*Homme-Montagne* ne sortira pas de nos Etats sans en avoir une permission scellée du Grand sceau.

2. Il n'entrera point dans notre Capitale, sans un ordre exprès de notre part; & quand il y viendra, les Habitans en seront avertis deux heures auparavant, afin d'avoir le tems de se retirer chez eux.

3. Le susdit *Homme-Montagne* bornera ses  
pro-

promenades aux principaux grands-chemins, & se gardera bien de se promener ou de se coucher dans une Prairie, ou dans un Champ de bled.

4. Quand il se promenera dans les grands-chemins, il prendra bien garde de ne pas marcher sur le corps de quelqu'un de nos Amez Sujets, ni sur leurs Chevaux & Voitures: il ne pourra même prendre aucun de nos Sujets dans ses mains, à moins qu'ils n'y consentent.

5. S'il arrive qu'il faille envoyer quelque part un Exprès en grande hâte, l'*Homme-Montagne* sera obligé une fois chaque Lune de transporter dans sa poche le Messager & le Cheval à la distance de six journées de chemin, & (s'il en étoit requis,) de rapporter le Messager sain & sauf en présence de Sa Majesté.

6. Il entrera en alliance avec nous contre les Habitans de l'Isle de *Blefuscu*, & fera tous ses efforts pour détruire la Flotte, avec laquelle ils se préparent à faire une descente dans notre Empire.

7. Dans ses heures de loisir il sera tenu d'aider nos Ouvriers à lever quelques grandes pierres, qui doivent servir à la construction de la muraille de notre grand Parc, & à celles de quelques Maisons Royales.

8. Ledit *Homme-Montagne* donnera, dans le tems de deux Lunes, une Description exacte du circuit de notre Empire, & ses pas serviront de mesure dans ce calcul.

En-

Enfin quand *l'Homme-Montagne* aura juré solennellement d'observer tous ses Articles, il lui sera fourni chaque jour une quantité de mets & de breuvage, dont 1724 de nos Sujets pourroient se nourrir; d'ailleurs, il aura toujourns un libre accès à notre Personne Impériale, avec d'autres marques de notre Faveur. Donné dans notre Palais de *Belsaborac*, le douzième jour de la quatre-vingt & onzième Lune de notre Règne.

Je signai & jurai avec grand plaisir l'observation de ces Articles, quoiqu'il y eût quelques-uns qui ne m'étoient pas fort honorables, & que je ne pouvois attribuer qu'à la mauvaise volonté du Grand Amiral *Skyresb Bolgolam*. Après quoi mes chaînes me furent d'abord ôtées, & l'Empereur lui-même me fit l'honneur d'être présent à toute la cérémonie. Je me prosternai à ses pieds pour lui faire mes remercimens, mais il m'ordonna de me lever, & après m'avoir dit plusieurs choses, que ma modestie & la crainte d'être taxé de vanité m'empêchent de répéter, il ajoûta qu'il esperoit que je ne manquerois à aucun point de mon devoir, & que je me rendrois digne des graces qu'il m'avoit déjà faites, & de celles qu'il avoit dessein de me faire à l'avenir.

Le Lecteur n'a pas oublié que dans le dernier des Articles dont j'avois juré l'observation, l'Empereur m'avoit assigné chaque jour une quantité de mets & de breuvage, qui auroit pû suffire à 1724 *Lilliputiens*. Quelque tems après, je demandai à un Ami que  
j'a-

j'avois à la Cour, pourquoy on avoit précisément déterminé ce nombre; il me répondit que les Mathématiciens de Sa Majesté, aiant pris la hauteur de mon corps par le moyen d'un quart de Cercle, & trouvant qu'il avoit avec les leurs la proportion de douze à un, ils avoient conclu de ce que leurs corps & le mien étoient similaires, qu'il falloit que le mien contient 1724 des leurs, & que par consequent il avoit besoin d'autant de nourriture qu'il en falloit à ce nombre de *Lilliputiens*. Ce qui suffit pour donner à mes Lecteurs une idée de l'industrie de ce Peuple, aussi-bien que de la prudente & très-exacte œconomie du grand Prince qui les gouverne.



#### C H A P I T R E IV.

*Description de la Capitale de Lilliput, nommée Mildendo, & du Palais de l'Empereur. Conversation entre l'Auteur & un des premiers Secretaires sur les Affaires de l'Empire. L'Auteur s'offre à servir l'Empereur contre ses Ennemis.*

**L**A première Requête que je fis après avoir obtenu ma liberté, fut d'avoir la permission de voir *Mildendo*, la Capitale; l'Empereur y consentit volontiers, en me

re-

recommandant bien expreffément de ne faire aucun mal aux Habitans, ni aucun dommage à leurs Maisons. Mon arrivée prochaine à la Capitale, fut notifiée au Peuple par une Proclamation. Le Mur qui entoure *Mildendo*, est haut de deux pieds & demi, & à tout au moins onze pouces de largeur, tellement que fur le haut de la Muraille même on peut faire le tour de la Ville en Caroffe. A la diftance de dix pieds les unes des autres, il y a de fortes Tours, qui en cas de Siège, feroient d'un grand fecours pour la défenfe de la Place. Je fis une enjambée par deffus la grande Porte qui regarde l'Occident, & passai le plus adroitement qu'il me fut poffible par les deux principales ruës, n'ayant que ma chemifette, de peur d'endommager les Toits & les goutières des Maisons avec les pans de mon habit. Je marchois avec toute la prudence imaginable, afin de ne point mettre le pied fur quelqu'un qui fe feroit oublié dans les ruës, quoique l'ordre fut très-formel, que fi quelqu'un fe trouvoit hors de chez lui, ce feroit à fes propres rifques. Les Fenêtres des greniers & le deffus des Maisons contenoient un fi grand nombre de Spectateurs, que je ne me fouviens pas d'avoir jamais tant vû de Peuples à la fois. La Ville est bâtie en quarré, chaque côté de la muraille ayant cinq cent pieds en longueur. Les deux grandes ruës qui fe croifent & divifent par la Ville en quatre quartiers, font larges de cinq pieds. Les autres ruës plus étroites dans lesquelles je ne pûs entrer, mais que  
je

je vis seulement en passant, ont depuis douze jusqu'à dix-huit pouces de largeur. La Ville peut contenir environ cinq cent mille âmes. Les Maisons y ont depuis trois jusqu'à cinq étages, & l'on trouve de tout aux Marchez & dans les Boutiques.

Le Palais de l'Empereur est au centre de la Ville, dans l'endroit où les deux grandes rues se croisent. Il est entouré d'une muraille qui a deux pieds de hauteur, & qui est éloignée de vingt pieds des Bâtimens. Sa Majesté m'avoit permis d'enjamber par dessus cette muraille, & comme l'espace entr'elle & le Palais étoit assez grand, j'eus occasion de considérer celui-ci de tous côtes. La Cour extérieure est un quarré de quarante pieds & contient deux autres Cours. Dans celle qui est la plus intérieure sont les Appartemens Impériaux, que j'avois grande envie de voir; mais ce ne fut pas sans peine que j'en vins à bout, car les grandes portes, par lesquelles on entre d'un quarré dans l'autre, n'avoient que dix-huit pouces de hauteur, & n'étoient larges que de sept pouces. Or les bâtimens de la Cour extérieure avoient tout au moins cinq pieds de hauteur, & il m'étoit impossible d'enjamber par dessus, sans que le bâtiment courut risque d'être extrêmement endommagé, quoique les murailles qui étoient de pierre, fussent très solidement bâties, & eussent quatre pouces d'épaisseur. En ce tems-là l'Empereur eut grande envie que je visse son Palais; mais il n'y eut moyen que trois jours après, que j'employai à couper  
avec

avec mon couteau quelques-uns des plus grands Arbres du Parc-Royal, qui étoit éloigné de la Ville d'environ cent verges. Je fis de ces Arbres deux chaises, dont chacune étoit haute de trois pieds, & forte assez pour me porter. Le Peuple aiant été averti une seconde fois, je me rendis de nouveau par la Ville au Palais, avec mes deux chaises à la main. Quand je fus venu jusqu'au bord de la Cour extérieure, je montai sur une chaise, & tins l'autre à la main. Celle-ci je la levai en haut, & je la plaçai dans l'espace qu'il y a entre la première & la seconde Cour, & qui peut avoir environ huit pieds de largeur. Alors il me fut fort aisé d'enjamber par-dessus les bâtimens d'une chaise sur l'autre, & je retirai ensuite l'autre chaise à moi, par le moyen d'un bâton, au bout duquel j'avois attaché un crochet. Par cette Invention je pénétrai jusqu'à la Cour la plus intérieure; & me couchant sur le côté, je m'approchai des fenêtres de l'étage du milieu, qui avoient été laissées ouvertes à dessein, & vis les plus magnifiques Appartemens dont on puisse se former l'idée. J'y aperçûs l'Impératrice avec les jeunes Princesses, environnées de leurs Dames d'Honneur. Sa Majesté Impériale me fit le souris du monde le plus gracieux, & me donna hors de la fenêtre sa main à baiser.

Je n'entrerai point dans un plus grand détail sur des Descriptions de ce genre, parce que je les réserve pour un plus grand Ouvrage, qui verra bientôt le jour, & qui

contiendra une Histoire générale de cet Empire. Rien n'y sera oublié. Je remonterai jusqu'à sa première Origine, & après avoir parcouru ce qu'il y a de plus mémorable dans les vies des différens Princes qui l'ont gouverné, je parlerai des Guerres que cet Empire a soutenues, des Maximes de Politique & des Loix qui s'y observent, des Coûtumes & des Sciences qui y sont en vogue, & de la Religion qu'on y professe. Je ferai mention des Plantes, des Animaux, & de plusieurs autres choses également curieuses & utiles : Mais mon dessein présent est seulement de raconter quelques événemens qui sont arrivez dans cet Empire durant l'espace de neuf mois que j'y ai passez.

Un matin, environ quinze jours après que j'eus obtenu ma liberté, Keldresal, Premier Secretaire (comme ils l'appellent) des Affaires secretes, vint chez moi, accompagné d'un seul Valet. Il donna ordre que son Carosse l'attendit à une certaine distance, & me pria de lui accorder Audience pendant une heure; ce que je fis très volontiers, eu égard non-seulement à sa qualité & à son mérite personnel, mais aussi aux bons offices qu'il m'avoit rendus dans mes sollicitations. Je voulus me coucher à terre, afin qu'il fut plus à portée de se faire entendre; mais il aimait mieux que je le tinsse dans ma main pendant notre conversation. Il commença par me faire des complimens sur le recouvrement de ma liberté, à laquelle, disoit-il, j'ai contribué autant que j'ai pû, quoique ce soit aux circonstances où se trou-

ve



ve notre Empire, que vous en foyez principalement redevable; car, ajoûta-t-il, en continuant son discours, quelque puissant que nôtre Etat puisse paroître à des étrangers, il est affoibli par deux maux affreux, une violente Faction au dedans, & un Ennemi redoutable au dehors. A l'égard du premier de ces maux, il faut que vous sçachiez, que depuis plus de septantes lunes, l'Etat est déchiré par deux Partis, sous les noms de *Tramecksan* & de *Slamecksan*, noms qui sont dérivez de la différente hauteur des talons de leurs souliers. A la vérité, on ne sçauroit nier que la coûtume de porter de hauts talons, ne soit la plus ancienne: mais quoiqu'il en soit à cet égard, Sa Majesté a résolu de n'employer dans l'administration du Gouvernement, & de ne donner les Charges, qui dépendent de la Couronne, qu'à ceux qui porteront des talons bas, comme vous l'aurez pû remarquer vous-mêmes; & si vous y prenez garde, vous verrez que les talons de Sa Majesté Impériale sont plus bas d'un *Drurr*; (mesure qui revient à-peu-près à la quatorzième partie d'un pouce) qu'aucun de ses Courtisans. La haine entre ces deux Partis va si loin, qu'ils ne voudroient ni manger ni boire, ni même seulement parler ensemble. Les *Tramecksans*, ou ceux qui portent de hauts talons, sont en plus grand nombre que nous; mais le pouvoir & l'autorité sont de nôtre côté. Nous craignons que Son Altesse Impériale, l'Héritier de la Couronne, n'ait quelque penchant pour les hauts talons; ce qu'il y a de certain, c'est qu'un

de ses talons est tant soit peu plus haut que l'autre, ce qui fait qu'il boite un peu en marchant.

Au milieu de ces Divisions intestines, nous sommes menacés d'une invasion de la part des Habitans de l'Isle de *Blefuscu*, qui est l'autre grand Empire de l'Univers, & tout au moins aussi étendu & aussi puissant que celui de *Lilliput*. Car ce que vous nous avez raconté qu'il y a d'autres Royaumes dans le Monde, peuplés par des Créatures humaines de votre taille, est révoqué en doute par nos Philosophes, qui soupçonnent plutôt que vous êtes tombé de la Lune, ou de quelque'une des étoiles; parce qu'il est incontestable qu'une centaine d'hommes de votre taille consommeroient en peu de tems tous les Fruits & tous les Troupeaux de cet Empire. Sans compter que nôtre Histoire, qui remonte jusqu'à six mille Lunes, ne parle d'aucun autre País que des deux grands Empires de *Lilliput* & de *Blefuscu*: lesquels comme j'avois commencé à vous dire, se font une cruelle Guerre depuis plus de trente & six Lunes: voici à quelle occasion. Tout le Monde demeure d'accord, qu'anciennement, quand on vouloit manger des œufs, c'étoit au bout le plus large qu'on les cassoit. Or, il arriva un jour que le grand-Pere de l'Empereur régnant, étant encore enfant, & voulant casser un œuf suivant l'ancienne coûtume, se coupa un doigt. Sur quoi l'Empereur son Pere fit publier un Edit, par lequel il ordonnoit à tous ses Sujets sous de grandes peines, de  
casser

caster leurs œufs au bout le plus étroit. Cet Edit irrita tellement le Peuple , que nos Histoires font mention de six Rebellions dont il fut la cause; & ces Rebellions coûtèrent la vie à un Empereur, & la Couronne à l'autre. Ces dissensions domestiques ont toujours été fomentées par les Monarques de *Blefuscu* , qui ont toujours fourni un azile aux Rebelles qui quittoient l'Empire de *Lilliput*. De compte fait, onze mille personnes, en différens tems, ont mieux aimé mourir que de casser leurs œufs au bout le plus étroit. Plusieurs centaines de volumes ont été publiez sur cette Controverse; mais les Livres de ceux qui s'obstinent à casser leurs œufs suivant l'ancienne manière, ont été défendus depuis long-tems, & tout le Parti a été par une Loi formelle déclaré incapable de remplir aucune Charge.

Pendant tous ces Troubles les Empereurs de *Blefuscu* se sont souvent plains par la bouche de leurs Ambassadeurs, que nous faisons un schisme dans la Religion, en renversant une Doctrine fondamentale de nôtre grand Prophète *Lustrog*, contenuë au Chapitre cinquante & quatrième du *Brundecral*, ( qui est leur *Alcoran* ). Mais cette plainte n'a d'autre fondement qu'une vaine glose sur le Texte, dont voici les paroles : *Tous les véritables croyans casseront leurs œufs au bout convenable*: Or, à mon avis, c'est à la conscience d'un chacun, ou bien au Souverain, qu'appartient de déterminer quel est ce bout. Mais le grand mal est, que les

partisans de l'ancienne méthode de casser les œufs, qui se sont réfugiés à la Cour de *Blesfusen*, ont eu tant de crédit auprès de l'Empereur, & ont été si fort assistés par ceux de leur Parti qui sont restés dans leur Patrie, que depuis trente & six lunes, il s'est allumé entre les deux Empires une sanglante Guerre, dont le succès n'a pas toujours répondu à nos souhaits; car quoique les pertes que nos Ennemis ont faites soient plus grandes que les nôtres, nous n'avons pas laissé de perdre quarante Vaisseaux du premier rang, & un bien plus grand nombre d'autres moins considérables, avec trente mille de nos meilleurs Matelots & Soldats. Cependant quoique le nombre de ceux qui ont péri de leur côté monte encore plus haut, ils viennent d'équiper une nombreuse Flotte, & s'apprentent à faire une descente dans notre País. Dans cette extrémité, Sa Majesté Impériale, qui a les idées les plus avantageuses de votre force & de votre courage, m'a commandé de vous exposer l'état de nos affaires.

Je priai le Secretaire d'assurer Sa Majesté de mes très-humbles respects, & de lui dire, qu'il me paroissoit qu'il n'étoit pas dans l'ordre, que moi qui étoit un Etranger, je me mêlasse dans des affaires de Parti; mais que j'étois prêt à exposer ma vie pour la défense de sa Personne & de ses Etats, contre tous ceux qui oseroient faire une invasion dans son Empire.



## CHAPITRE V.

*Par un stratagème inouï l'Auteur prévient une invasion. Titre d'Honneur qui lui est conféré. L'Empereur de Blefuscu envoie des Ambassadeurs pour demander la Paix. Le feu prend à l'Appartement de l'Impératrice, mais est éteint par le secours de l'Auteur.*

L'Empire de *Blefuscu* est une Isle située Nord-Nord-Est de *Lilliput*, dont il n'est séparé que par un Canal, qui a huit-cent verges de largeur. Je n'avois jamais vû le Pais de *Blefuscu*, & sur la nouvelle de l'invasion, dont *Keldresal* m'avoit informé, j'évitai de paroître sur la Côte qui sépare cet Empire de celui de *Lilliput*, de peur d'être découvert par quelques Vaisseaux des Ennemis, qui ne savoient rien de moi, tout Commerce entre les deux Empires ayant été défendu pendant la Guerre sous peine de mort : & l'Empereur ayant donné ordre que ses Ports fussent fermez pour tous Vaisseaux, sans aucune exception. Je communiquai à l'Empereur le Projet que j'avois formé de me rendre Maître de la Flotte Ennemie, que tous nos batteurs d'Estlade nous assuroient être à l'ancre au Port, prête à mettre à la voile au premier bon vent. J'interrogeai les

plus habiles Gens de Mer, sur la profondeur du Canal, où ils avoient plusieurs fois jetté la sonde : ils me répondirent, que quand l'eau étoit haute, il avoit au milieu soixante & dix *Glumgluffs* de profondeur, (ce qui revient à six pieds en *Europe*) & par tout ailleurs cinquante *Glumgluffs* tout au plus. Je me rendis au bord du Canal, vis-à-vis de *Blefusen*, & après m'être caché derrière une petite hauteur, je pris ma Lunette d'approche, & vis la Flotte Ennemie à l'Ancre, consistant dans une cinquantaine de Vaisseaux de Guerre, & dans un plus grand nombre de Vaisseaux de Transport: Je revins alors chez moi, & donnai ordre (suivant la permission que j'en avois) qu'on me fournit plusieurs Cables très forts, & un bon nombre de Barres de fer. Chaque Cable étoit à-peu près de la grosseur d'une ficelle, & les Barres environ de la taille d'une aiguille à tricoter. Je triplai les Cables afin de les rendre plus forts, & pour la même raison, je joignis trois Barres ensemble, & j'en attachai les extrémités à un crochet. Aiant attaché de cette manière cinquante crochets à autant de Cables, je retournai au Canal, & après avoir ôté mon habit, mes souliers & mes bas, je marchai dans la Mer avec mon colletin de Buffle, environ une demi heure avant que la Mer fut haute. Je fis le plus de diligence qu'il me fut possible, & vers le milieu du Canal je fus obligé de faire à la nage le chemin de trente verges, avant que de pouvoir prendre pied: Ce fut en moins d'une demi-heure que j'ar-

j'arrivai à la Flotte. Les Ennemis furent si effrayez en me voyant , qu'ils se jettèrent hors de leurs Vaisseaux à la nage, pour se sauver sur la Côte , où je vis plus de trente mille hommes assemblez. Je pris alors toutes mes Machines, & aiant attaché un crochet à la prouë de chaque Vaisseau, je joignis ensemble tous les Cables par le bout. Pendant ce manége , les Ennemis me tirent plusieurs milliers de flèches, dont quelques-uns me firent des blessures aux mains, & d'autres au visage ; & qui par-dessus la douleur , me troublèrent beaucoup dans mon ouvrage. Ma plus grande crainte étoit pour ma vue , que j'aurois perdu à coup sûr, si je ne m'étois avisé d'un expédient admirable pour la conserver. J'avois entr'autres choses dans une poche secrète une paire de Lunette, qui, comme je crois l'avoir dit , avoient échappé aux recherches des Commis de l'Empereur. Je les pris, & les attachai le plus fortement que je pûs sur mon nez. Ainsi armé, je continuai hardiment mon travail, en dépit des flèches, qui continuoient à pleuvoir sur moi, & dont plusieurs donnèrent contre les verres de mes Lunettes, mais sans autre effet que de les déranger tant soit peu. J'avois déjà attaché tous les crochets, & prenant le nœud où aboutissoient tous les Cables, je commençai à tirer les Vaisseaux : mais aucun ne bougea, parce qu'ils tenoient tous à leurs Ancres. Que faire dans cet embarras ? Je lâchai les cordes, & laissant les crochets attachez aux Vaisseaux, je fus assez hardi pour aller couper avec mon cou-

teau les Cables auquel les Ancres tenoient, & dans cette Expédition je reçûs une grêle de flèches aux mains & au visage : Après cela, je pris le nœud que j'avois formé du haut de toutes les cordes auxquelles mes crochets étoient attachez, & avec la plus grande facilité du monde ; je tirai après moi cinquante des plus grands Vaisseaux de Guerre des Ennemis.

Les *Blefuscudiens* qui ne s'attendoient nullement à ce que j'allois faire, furent d'abord frappez d'étonnement. Ils m'avoient vû couper les Cables, & s'imaginèrent que mon dessein étoit seulement que les Vaisseaux fussent emportez au gré des flots, où allassent donner les uns contre les autres : Mais quand i's s'apperçurent que toute la Flotte se mouvoit en ordre, & qu'ils virent que c'étoit moi qui la tirois, ils firent des cris de désespoir si affreux, qu'il faut les avoir entendus pour pouvoir s'en former une juste idée. Quand je fus hors de danger, je m'arrêtai quelque tems pour ôter les flèches qui m'étoient restées aux mains & au visage, que j'eus soin de frotter de cet onguent dont j'ai fait mention ci-devant. J'ôtai alors mes Lunettes, & après avoir attendu une heure que l'eau baissât un peu, je passai à gué le milieu avec tous les Vaisseaux, & j'arrivai sain & sauf au Port Impérial de *Lilliput*.

L'Empereur & toute sa Cour se tenoit sur le Rivage, attendant quel seroit le succès de cette étonnante Avanture. Ils virent les Vaisseaux rangez en demi-Lune, qui venoient



noient à eux ; mais ils ne m'apperçurent point , parce que j'étois dans l'eau jusqu'à la poitrine. Quand je fus parvenu jusqu'au milieu du Canal , ils furent encore plus en peine ; car j'avois de l'eau jusqu'au cou. L'Empereur se mit en tête que j'étois noyé, & que les Ennemis s'avançoient pour faire une descente : mais ses frayeurs s'évanouirent bien-tôt ; car le Canal devenant moins profond à chaque pas que je faisois , en peu d'instans je fus à portée de me faire entendre , & levant en l'air le nœud que formoient les bouts des Cables auxquelles la Flotte étoit attachée , je m'écriai à haute voix , *Vive le puissant Empereur de Lilliput.* Ce grand Prince me reçût sur le Rivage de la manière du monde la plus obligeante , & à l'heure même me fit *Nardac* , qui est le plus haut Titre d'honneur qu'on puisse recevoir dans cet Empire.

Sa Majesté me pria d'achever au premier jour un Entreprisè que j'avois si bien commencée , en menant dans ses Ports le reste de la Flotte Ennemie ; & telle est l'ambition des Princes , qu'il paroissoit ne pas songer à moins qu'à reduire tout l'Empire de *Blesfescu* en Province , qui seroit gouvernée par un Viceroi ; qu'à exterminer tous les Rebelles partisans de l'ancienne méthode de casser les œufs , qui s'étoient réfugiés à la Cour de *Blesfescu* , & qu'à contraindre le Peuple à suivre la nouvelle manière , après quoi il seroit resté seul Monarque de tout l'Univers. Mais je tâchai de le détourner de ce dessein , par plusieurs Argumens , qui m'étoient égale-

ment suggerez par la Politique & par l'Équité : Et je lui protestai que je serois au désespoir, si j'avois aidé à jeter dans l'esclavage un Peuple libre. L'affaire fut discutée en plein Conseil, & la plus saine partie du Ministère fut de mon avis.

Cette déclaration si hardie que je venois de faire, fut si peu du goût de Sa Majesté Impériale, qu'elle ne pût jamais me la pardonner. Il en fit mention dans son Conseil, dont les plus sages, à ce qui me fut rapporté, parurent du moins par leur silence, embrasser mon opinion : mais d'autres qui étoient mes Ennemis secrets, ne purent s'empêcher de lancer quelques traits contre moi, quoique ce fut d'une manière indirecte. Et depuis ce tems-là il se forma une Cabale entre Sa Majesté & quelques Ministres injustement animez contre moi, qui pensa me coûter la vie. Tant il est vrai, que les services les plus importants qu'on rend aux Princes, sont entièrement oubliez, dès qu'on refuse une seule fois de se prêter à leurs passions.

Trois semaines après cette Expédition, l'Empereur de *Blesuscu* envoya une Ambassade solennelle pour demander la Paix, qui fut bientôt conclüe à des conditions fort avantageuses pour nôtre Monarque ; mais dont il importe peu au Lecteur d'être instruit. Les Ambassadeurs étoient au nombre de six, & avoient cinq-cent personnes à leur suite. Leur Entrée fut très-magnifique ; & pour tout dire en un mot, proportionnée à la grandeur de leur Maître, & à  
l'im-

l'importance de leur Commission. Quand le Traité qu'ils négocient, & dans lequel je leur rendis de bons offices, par le crédit que j'avois à la Cour, ou que du moins je paroiffois y avoir, quand ce Traité, dis-je, fut conclu, leurs Excellences, à qui on avoit dit que je m'étois intéressé pour eux, me rendirent une visite dans les formes. Ils débutèrent par élever jusqu'aux cieux ma valeur & ma générosité, me prièrent ensuite au nom de leur Maître de venir dans son Empire, & me prièrent de les régaler de quelques preuves de cette prodigieuse force dont j'étois doué, & dont ils avoient entendu raconter tant de merveilles; en quoi je tâchai de les obliger.

Après avoir fait plusieurs prodiges inconcevables, disoient-ils, & qu'ils n'auroient jamais pû croire, s'ils ne les avoient vûs de leurs propres yeux, je les suppliai d'assurer l'Empereur de *Blefuscu* de mes très-humbles respects, & de lui dire que les grandes choses que la Renommée publioit de lui, m'avoient déterminé à ne pas retourner dans mon País, que je n'eusse eu l'honneur de lui faire la Reverence. Dans ce dessein, la première fois que je vis l'Empereur de *Lilliput*, je lui demandai la permission d'aller saluer le Monarque de *Blefuscu*, ce qu'il m'accorda de l'air du monde le plus froid; mais j'en ignorai la raison, jusqu'à ce que quelqu'un me fit la grace de m'informer, que *Flimnap* & *Bolgolam* avoient représenté mes liaisons avec les Ambassadeurs de *Blefuscu*, comme des marques que j'avois de

mauvaises intentions. Et ce fut alors la première fois que je commençai à me former quelque idée des Cours & des Ministres.

Il est nécessaire d'observer, que ces Ambassadeurs ne me parloient, que par le moyen d'un Interprète; les Langues des deux Empires différant l'une de l'autre, autant que deux Langues puissent différer en *Europe*, chacune de ces Nations se glorifiant de l'Antiquité, de la Beauté & de l'Energie de sa propre Langue, avec un mépris déclaré pour celle de l'Empire voisin. Cependant, comme l'Empereur de *Lilliput* avoit un avantage considérable sur les *Blefusculiens*, parce qu'il étoit maître de la meilleure partie de leur Flotte, il obligea les Ambassadeurs à ne lui adresser la parole qu'en *Lilliputien*, & ne voulut point recevoir leurs Lettres de créance, à moins qu'elles ne fussent écrites dans cette Langue. En quoi il faut avouer qu'il avoit grand raison: quoique d'ailleurs, le Négoce qui s'étoit fait de tous tems entre les deux Empires, l'Azile que les Mécontents d'une des Cours trouvoient toujours dans l'autre, & la coutume reciproque d'envoyer dans l'Empire voisin tous les jeunes gens de qualité; afin de se polir par le Commerce des Etrangers, eussent rendu l'usage des deux Langues fort commun dans l'un & dans l'autre Empire; comme j'en fis l'expérience quelques semaines après, quand j'allai rendre mes devoirs à l'Empereur de *Blefuscu*; & ce fut ce voyage, que la malice de mes Ennemis me força d'entreprendre

dre, qui me donna occasion de regagner ma Patrie, comme je le raconterai en son lieu.

Le Lecteur se souvient peut-être que lorsque je signai les Conditions auxquelles ma liberté me fut accordée, il y en avoit, qui ne me plaissent guères, parce qu'elles étoient trop humiliantes pour moi. Mais je ne fus plus astreint à celles-ci dès que j'eus été créé *Nardac*, & l'Empereur (car il faut lui rendre cette justice) ne m'en a jamais sonné mot. Cependant j'eus occasion peu de tems après, de rendre à Sa Majesté, au moins à ce que je m'imaginerois alors, un très signalé service. Je fus reveillé au milieu de la nuit par les cris d'un nombre infini de personnes, qui répétoient à tout moment le mot de *Berglum*. Plusieurs Domestiques de l'Empereur percèrent la Foule, pour me venir prier de me rendre incessamment au Palais. où l'Appartement de l'Impératrice étoit en feu, par la négligence d'une Fille d'Honneur, qui s'étoit endormie à la lecture d'un Roman. Je fus debout dans un moment, & les ordres aiant été donnez, que personne ne se trouvât dans mon chemin, à la faveur d'un beau clair de Lune, je fis en sorte de gagner le Palais, sans avoir marché sur ame qui vive. Je trouvai plusieurs hommes qui avoient déjà dressé des Echelles contre l'Appartement, & qui tenoient à la main des seaux de cuir en assez grand nombre; mais l'eau étoit un peu loin. Ces seaux étoient de la grandeur d'un dé à coudre, & ces pauvres gens m'en mirent

mirent entre les mains les plus qu'il leur fut possible ; mais ils ne firent pas grand effet , à cause de la violence de la Flâme. J'aurois pû aisément éteindre le feu avec mon habit , mais par malheur mon empressement à courir au secours , me l'avoit fait oublier. D'abord je n'y voyois point de remède , & ce magnifique Palais auroit infailliblement été dévoré par les Flâmes , si , par une présence d'esprit , que j'avouë ne m'être pas ordinaire , je ne me fusse avisé d'un expédient admirable. Le soir d'uparavant j'avois copieusement bû d'un vin délicieux ; qu'ils appellent *Glimigrim* , ( les *Blefusculiens* le nomment *Flunec* , ) qui est extrêmement diuretique. Par le plus grand de tous les bonheurs , je n'en avois encore rien rendu. La Chaleur que m'avoit causée la proximité des Flâmes , les efforts que j'avois fait pour les éteindre , & la qualité du vin que j'avois bû , sembloient s'être réunis ensemble pour m'exciter à faire de l'eau , ce que je fis en si grande abondance , & avec tant de dexterité , par rapport aux lieux où je l'adreffois , qu'en trois minutes le feu fut entièrement éteint , & le reste de ce superbe Edifice , qui avoit couté tant de siècles à bâtir , heureusement conservé.

Le jour commençoit à poindre , quand je m'en retournai chez moi , sans avoir fait des complimens de félicitation à l'Empereur ; parce que , nonobstant que je lui eusse rendu un service très signalé , je n'étois pas assuré pourtant qu'il seroit fort content de la manière dont je l'avois rendu : Car , par une  
Loi

Loi fondamentale de l'Empire, c'est un crime capital de faire de l'eau dans l'enceinte du Palais, & cela sans aucune distinction de rang ou de naissance. Mais je fus un peu rassuré, parce que l'Empereur eut la bonté de me faire dire, qu'il donneroit ordre que j'eusse des Lettres d'abolition, que néanmoins je n'ai jamais obtenues. Et il me fut dit, sous le sceau du secret, que l'Impératrice avoit conçu une telle horreur de ce que j'avois fait, qu'elle s'étoit retirée à l'autre bout du Palais, dans la ferme résolution que l'Appartement que le feu avoit endommagé, ne seroit jamais réparé pour son usage. On ajouta, qu'elle avoit aussi dessein de se venger de moi, mais qu'elle n'avoit communiqué ce dessein qu'à ses plus intimes Confidens.



## CHAPITRE VI.

*Sciences, Loix & Coûtumes des Habitans de Lilliput : Manière d'élever leurs Enfants Comment l'Auteur vivoit en ce País. Justification d'une des premières Dames de la Cour.*

**Q**Uoique je reserve la Description de cet Empire à un Traité particulier, je ne laisserai pas pourtant d'en donner à mes Lecteurs

teurs quelques idées générales. La taille des Naturels du Pais, n'est pas tout-à-fait de six pouces; & la même proportion de petitesse a lieu à l'égard de tous les autres Animaux, aussi-bien que des Plantes & des Arbres. Par exemple, les Chevaux & les Bœufs les plus grands que j'aye vû, n'avoient en hauteur que quatre à cinq pouces, & les Moutons qu'un pouce & demi, plus ou moins. Leurs Oyes sont de la grandeur de nos Alouettes, & ainsi du reste, jusqu'à leurs plus petits Animaux, qui échappoient à ma vûe, mais la Nature a proportionné les yeux des *Lilliputiens* aux objets dont elle les a environnez: Leur vûe est fort bonne, mais elle ne porte guères loin; & pour montrer avec quelle exactitude ils apperçoivent les plus petites choses, pourvû qu'ils n'en soient pas éloignez, j'ai vû un jour avec le plus sensible plaisir, un Cuisinier plumant une Alouette qui étoit plus petite qu'une Mouche ordinaire en *Europe*, & une jeune Fille passant un invisible fil de soye, par le trou d'une éguille invisible. Leurs plus grands Arbres sont hauts de sept pieds; je parle de ceux du grand Parc Royal, au sommet desquels je pouvois justement atteindre avec le point feriné. Les autres vegetaux sont dans la même proportion; mais il faut laisser quelque chose à l'imagination du Lecteur.

Je dirai peu de chose à present des Sciences, qui ont été en vogue chez eux depuis plusieurs siècles. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est leur manière d'écrire qui n'est pas



pas de la gauche à la droite, comme font les *Européens*; ni de la droite à la gauche, comme les *Arabes*; ni de haut en bas comme les *Chinois*; ni de bas en haut comme les *Cascagiens*; mais en travers d'un coin à l'autre, comme les Dames en *Angleterre*.

Ils enterrent leurs morts avec les pieds en haut & la tête en bas, parce que c'est une opinion reçue, que dans onze milles Lunes ils ressusciteront tous; que dans ce tems, la Terre, (qu'ils croient être une surface toute unie,) tournera sans dessus dessous, & que par ce moyen au moment de leur Resurrection, ils se trouveront tous debout: Leurs Sçavans avouent bien que cette Doctrine est absurde, mais la coûtume ne laisse pas de continuer.

Il y a dans cet Empire quelques Loix, d'un genre fort particulier, & dont je serois tenté de faire l'Apologie, si elles n'étoient pas directement contraires à celles de ma chère Patrie. La première, dont je ferai mention, regarde les Delateurs. Tous les crimes d'Etat sont punis avec la dernière sévérité; mais si la personne accusée donne des preuves claires de son innocence, l'Accusateur est condamné à une mort ignominieuse, & ses biens servent à dédommager la personne accusée, de la perte de son tems, du risque qu'elle a couru, des incommoditez de la prison, & des fraix qu'elle a été obligée de faire pour sa défense: Que si les biens des Delateurs ne suffisent pas, l'Empereur a soin de suppléer ce qui y manque:

Sa

Sa Majesté accorde aussi à celui qui s'est justifié quelque marque éclatante de faveur, & toute la Ville est informée de son innocence par une Proclamation.

La Fraude est regardée chez ce Peuple comme un plus grand crime que le vol, & pour cet effet est presque toujours punie de mort. Car me disoient quelques-uns, avec un peu de soin & le sens commun, un Homme peut empêcher qu'on ne le vole, mais il est infiniment plus difficile de faire qu'on ne soit pas trompé: & comme le Négoce est un des principaux liens de la Société, si la fraude étoit permise ou tolérée, un Marchand fripon auroit toujours un grand avantage sur celui qui seroit homme de bien. Il me souvient qu'un jour j'intercedai auprès de l'Empereur, en faveur d'un criminel qui avoit emporté à son Maître une grande somme d'argent, qu'il avoit reçu par son ordre. Pour externuer sa faute, je m'avisai de dire, que tout ce qu'il avoit fait étoit d'avoir abusé de la confiance que son Maître avoit en lui: mais l'Empereur trouva que c'étoit quelque chose de monstrueux à moi, d'alléguer pour défense l'aggravation même du crime: & j'avoué que pour toute réponse je fus obligé d'avoir recours à ce lieu commun, que chaque Nation a ses Coutumes: encore ne pûs-je l'alléguer sans rougir.

Quoique nous appellions ordinairement la Récompense & le Châtiment, les deux grands pivots sur lesquels tout Gouvernement tourne, j'avoué que les *Lilliputiens* sont

font le seul Peuple chez qui j'aye vû mettre cette Maxime en usage. Quiconque peut prouver, qu'il a exactement observé les Loix de son País pendant l'espace de soixante & treize Lunes, a droit à de certains Priviléges suivant sa qualité & son état, & reçoit une certaine somme d'argent à proportion: Il est aussi honoré du Titre de *Snilpall*, qui désigne la fidélité avec laquelle il a observé les Loix: mais ce Titre ne passe point à sa postérité. Ce Peuple regarde comme un prodigieux défaut parmi nous, que l'observation de nos Loix ne soit soutenue que par des châtimens, sans aucune récompense. Et c'est pour cette raison que dans leurs Cours de Justice, cette Déesse est dépeinte avec six yeux devant, autant derrière, & un à chaque côté, pour représenter sa circonspection: & avec un sac rempli d'or dans sa main droite: & dans sa gauche une épée qui est dans le fourreau, pour montrer qu'elle a plus de penchant à récompenser qu'à punir.

Dans le choix qu'ils font des personnes pour toutes sortes d'Emplois, ils ont plus égard à la vertu qu'à l'habileté: car, puisqu'il est nécessaire qu'il y ait un gouvernement parmi les Hommes, ils croient qu'un mesure ordinaire d'intelligence suffit pour s'en acquitter, & que le dessein de la Providence n'a jamais été que l'administration des affaires publiques fut un énigme, dont le mot ne pourroit être deviné que par un petit nombre de personnes d'un genie supérieur, dont chaque siècle produit à peine deux ou trois:

mais

mais ils supposent, que chaque homme a le pouvoir de s'abstenir du mensonge, & de pratiquer les devoirs qui lui sont prescrits. Or la pratique de ces devoirs, disent-ils, soutenuë d'un peu d'expérience & d'une grande droiture d'intention, rendra tout homme capable de servir son Païs, pourvû qu'on en exempte seulement ce petit nombre d'Emplois, qui requièrent de l'étude. Mais, ajoûtent-ils, il est si peu vrai qu'un défaut de vertus puisse être suppléé par des talens supérieurs, qu'au contraire jamais de grands Emplois ne peuvent tomber entre de plus dangereuses mains, qu'entre celles d'un habile scélerat, parce que porté à faire du mal, il a toute l'autorité & toute l'adresse nécessaire, pour satisfaire un si abominable penchant.

Ils ont une autre Loi bien remarquable: c'est de n'admettre à aucune Charge publique, ceux qui nient une Providence: car puisque les Rois avouent qu'ils ne sont que les Lieutenans de la Providence, les *Lilliputiens* disent que c'est la chose du monde la plus absurde pour un Prince, que d'employer des Hommes qui défavouent l'autorité même sous laquelle il agit.

En rapportant toutes ces Loix, je ne parle que des Institutions primitives. Car on ne sçauroit nier que ce Peuple n'eut extrêmement dégénéré depuis quelques années. Par exemple, l'infame coûtume de s'élever à d'éminentes charges, & d'être honoré des plus éclatantes marques de distinction, parce qu'on s'étoit exercé à bien danser sur la

corde, à sauter par dessus le bâton, & à ramper par dessous, n'avoit été mise en usage que par le Grand-Pere de l'Empereur régnant, & n'étoit venu au point où je l'ai vuë, que par les factions dont l'Etat étoit déchiré, & qui cherchoient toutes à se rendre recommandables par la plus lâche souplesse.

L'ingratitude est un crime capital parmi eux, car leur raisonnement est, que tout Homme qui en agit mal avec son Bienfaiteur, doit nécessairement être considéré comme l'Ennemi du Genre-humain en général, dont il n'a reçu aucun bienfait, & que par conséquent il est indigne de vivre.

Leurs notions touchant les devoirs des Parens & des Enfans, diffèrent extrêmement des nôtres. Car, comme la conjonction du Mâle & de la Femelle, est fondée sur un penchant que la Nature a établi pour la propagation de toutes les espèces, les *Lilliputiens* prétendent que l'Homme & la Femme sont portez l'un vers l'autre comme le reste des Animaux, par des motifs de concupiscence; & que leur tendresse pour leurs petits, a aussi sa source dans une Loi de la Nature: c'est pourquoi ils sont persuadez qu'un Enfant n'est obligé à aucune reconnaissance envers son Pere, pour l'avoir engendré, ni envers sa Mere pour l'avoir mis au monde: ce qui eut égard à la misère de la vie humaine, n'est ni un bienfait en soi-même, ni conféré comme tel par les Parens,

rens , qui songeoient alors à toute autre chose. Ces Raisonnemens, & quelques autres du même genre . les ont déterminez à ne pas confier aux Parens l'éducation de leurs enfans , mais à établir dans chaque Ville des Seminaires publics , où tous les Parens , exceptez seulement les Manants & les Laboureurs , sont obligez d'envoyer leurs Enfans des deux Sexes, dès qu'ils ont atteint l'âge de vingt Lunes, parce qu'on suppose qu'alors ils commencent à être susceptibles d'instruction. Ces Ecoles sont de différens genres, suivant la différente qualité des Enfans qu'on y met. Plusieurs Professeurs très habiles, sont chargez d'élever les Enfans suivant la condition de leurs Parens, & aussi suivant leur génie & leurs propres inclinations. Je dirai d'abord quelque chose des Seminaires pour les Garçons, & ensuite de ceux qui sont destinez aux Filles.

Les Seminaires des Garçons d'une illustre Naissance, sont pourvûs de sçavans Professeurs & d'habiles Sous-Mâîtres. Les habits & la nourriture des Enfans sont fort simples. On leur inculque des principes d'honneur, de justice, de courage, de modestie, de clemence, de Religion & d'amour pour la Patrie. On les occupe toujours à quelque chose, excepté le tems qu'ils donnent à leurs repas & au sommeil, & ce tems est fort court. Ils ont deux heures chaque jour pour leurs divertissemens, qui consistent dans des exercices corporels.

On

On les habille jufqu'à l'âge de quatre ans; mais après cela ils font obligez de s'habiller eux-mêmes, de quelque grande qualité qu'ils puiffent être. Il ne leur eft pas permis de fe familiarifer avec des Domestiques, mais ils prennent leurs divertiffemens entr'eux, & toujours en préfence d'un Professeur ou de quelque fous-Maitre, ce qui les garentit de ces impreffions de sottifes & de vanité auxquelles nos Enfans font fujets. Leurs Parens ne font admis à les voir que deux fois par an, & leur vifite ne paffe point l'heure. Il leur eft permis d'embrasser leur Enfant en entrant & en fortant, mais un Professeur qui y eft toujours préfent dans ces fortes d'occasions, ne fouffre point qu'ils lui parlent à l'oreille, qu'ils lui témoignent une fotte tendresse, ou qu'ils lui apportent des fucreries ou autres friandifes. Si la pension pour l'entretien & pour la nourriture de quelques Enfans n'est pas bien payée, il y a des Officiers de l'Empereur qui ont foin que la fomme néceffaire fe trouve.

Les Seminaires pour les Enfans des perfonnes de moindre rang, comme par exemple de Marchands, d'Artifans & autres, font reglez dans la même proportion; ceux qui font destinez à quelque métier, font mis apprentifs à l'âge d'onze ans, au lieu que ceux qui appartiennent à des perfonnes de diftinction, reftent dans leurs Seminaires jufqu'à quinze, ce qui chez nous revient à vingt & un an: mais pendant les trois der-

nières années, on diminuë peu-à-peu la fû-jetion où on les avoit tenus.

Dans les Seminaires des Filles les jeunes Demoiselles sont élevées à-peu-près comme les Garçons, avec cette différence seulement, qu'elles sont habillées par des personnes de leur Sexe, mais toujours en présence d'un Professeur ou d'un sous-Maître, jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'âge de cinq ans: car à cet âge elles sont obligées de s'habiller elles-mêmes. Que si leurs Gouvernantes sont convaincuës d'avoir entretenu leurs Eleves de Contes de Reve-nans, d'Apparitions, & autres telles imper-tinences, dont nos Servantes en *Europe* gâtent l'imagination des Enfans, elles sont trois fois fouëtées en public, emprisonnées pour un an, & envoyées pour toujours en exil dans la partie la moins peuplée de tout l'Empire. Par-là il arrive que les jeunes Demoi-selles ont autant de honte d'être foiblement peureuses que les Hommes mêmes. Une autre différence entre l'éducation de ceux-ci, & celle qui est donnée aux Filles, est, que les exercices qu'on leur fait faire sont moins violens, qu'on leur prescrit quelques Réglemens sur le gouvernement du Ménage, & qu'elles ne pouffent pas leurs études si loin, quoi qu'elles soient obligées d'ailleurs de s'appliquer à des sciences dont nos Dames en *Europe* n'ont pas la moindre idée. Car c'est une maxime chez ce Peuple, que parmi des personnes de distinction une Femme doit toujours être une Compagne



gne raisonnable & agréable , parce qu'elle ne sçauroit toujours être jeune. Quand les Filles ont atteint l'âge de douze ans (âge auquel elles sont nubiles parmi eux) leurs Parens ou leurs Tuteurs les amènent chez eux , après avoir fait les plus tendres remerciemens aux Professeurs , & il arrive très-rarement que la jeune Demoiselle ne verse des larmes en se séparant de ses Compagnes.

Dans les Seminaires des Filles d'un moindre rang , les Enfans apprennent toutes sortes d'Ouvrages convénables à leur sexe. Celles qui doivent être mises en apprentissage , sont renvoyées à l'âge de neuf ans , & les autres gardées jusqu'à celui de treize.

Les Familles dont les Enfans sont dans ces Seminaires d'un ordre inférieur , sont obligées par-dessus la pension annuelle , qui est très-petite , de donner tous les mois à l'Intendant de la Maison une partie de ce qu'elles ont gagné , pour servir un jour à l'établissement des Enfans ; car il faut remarquer qu'il y a une Loi qui régle jusqu'où il est permis aux Parens de porter leurs dépenses ; car , disent les *Lilliputiens* , c'est quelque chose d'injuste , que des gens du commun , pour satisfaire leurs désirs , fassent une nichée d'Enfans , qui par les sottes dépenses de leurs Parens , ne sçauroient manquer de tomber à la charge du Public. Pour ce qui regarde les personnes de distinction , elles donnent caution , que chacun de leurs Enfans aura une certaine somme , proportionnée à sa condition ; & il y a des Gens qui sont chargez du soin de faire valoir ces

fonds; soin dont ils s'acquittent toujours avec sagesse & avec la plus exacte justice.

Les Manants & les Laboureurs gardent leurs Enfans chez eux, parce qu'étant uniquement destinez à cultiver la Terre, leur éducation importe fort peu au Public; mais ceux d'entr'eux qui sont vieux, ou qui tombent malades, sont soignez & nourris dans des Hôpitaux: car dans ce País on ne sçait ce que c'est que de demander l'aumône.

Peut-être que ce seroit ici le lieu d'informer le Lecteur de la manière dont j'ai vécu dans ce País pendant l'espace de neuf mois & treize jours que j'y ai passez. A l'égard de mes Meubles, ils consistoient principalement dans une Table & une Chaise que j'avois faites pour mon usage, en me servant des plus grands Arbres du Parc Royal. Deux-cent Couturieres furent employées à me faire des Chemises, & à coudre du linge pour mon Lit & pour ma Table. Ce linge étoit de la sorte la plus épaisse: Mais comme malgré cela il n'auroit pû me servir, elles eurent la précaution de le mettre plusieurs fois en double, & après cela de le piquer, comme on fait des Jupes en *Europe*. D'ordinaire leur linge a trois pouces de largeur, & trois pieds font la longueur de la pièce. Je me mis à terre pour que les Couturieres pussent me prendre la mesure: l'une se mit sur mon cou, & l'autre vers le milieu de ma jambe, chacune d'elles tenant une corde par le bout, pendant qu'une troisième en mesuroit la longueur avec une espèce d'aune, longue d'un pouce.

Après

Après cela elles mesurèrent mon pouce droit, & n'en demandèrent pas davantage. Car par un calcul de Mathématique, elles avoient trouvé que le tour du pouce pris deux fois, fait celui du poignet ; & que le tour du poignet pris deux fois, fait celui du cou ; & enfin, que le tour du cou pris deux fois, fait celui du milieu. Au reste, tout ce calcul n'étoit pas nécessaire, puisque j'éendis ma vieille chemise par terre pour leur servir de modèle ; & il faut que je dise à leur louange, qu'elles l'imitèrent parfaitement bien. Trois cent Tailleurs travaillèrent à mes Habits ; mais ils avoient une autre méthode pour me prendre la mesure. Je me mis à genoux, & ils dressèrent une échelle qui alloit depuis terre jusqu'à mon cou ; un d'eux monta sur cette échelle, & laissa tomber une corde perpendiculairement depuis le collet de ma chemise jusqu'à terre, ce qui donnoit tout juste la longueur de mon Habit ; mais le milieu du corps & les bras je me les mesurai moi-même. Quand mes Habits (auxquels ils avoient travaillé dans ma Maison, parce que les leurs n'auroient pas pû les contenir) furent faits, ils avoient l'air de ces sortes d'ouvrages que les Dames en *Angleterre* font en coulant ensemble une infinité de pièces différentes, avec cette différence pourtant, que mes Habits étoient tous d'une seule & même couleur.

Trois cent Cuisiniers me faisoient à manger : ils étoient logez avec leurs Familles tout près de ma maison dans des Tentes,

où chacun d'eux avoit soin de m'apporter deux plats. J'avois coûtume de prendre dans ma main une vingtaine de ceux qui me servoient à Table, & il y en avoit plus de cent qui restoient à terre, les uns avec des plats, & les autres avec des pièces de vin ou d'autre liqueur. A mesure que j'avois besoin de quelque chose, mes Domestiques qui étoient sur la Table, se servoient fort adroitement d'une poulie pour le tirer à eux, à-peu-près comme on tire des sceaux d'un puit en *Europe*. Un de leurs plats faisoit une bonne bouchée, & je n'avois pas grand peine à avaler d'un seul trait une de leurs pièces de liqueur. Leur Mouton n'est pas si bon que le nôtre, mais en récompense leur Bœuf est excellent. Je me souviens d'en avoir mangé une Surlonge, dont je fus obligé de faire trois bouchées; mais cela est rare. Mes Valets étoient dans le dernier étonnement de me voir manger les Os, comme dans nôtre País nous faisons l'aîle d'une Aloüette. Je ne faisois qu'une seule bouchée d'une de leurs Oyes ou de leurs Coqs d'Indes, & il faut que je confesse que ces oiseaux l'emportent de beaucoup sur les nôtres, en fait de délicatesse. Pour leurs oisillons d'un peu moindre taille, j'en pouvois mettre vingt ou trente au bout de mon couteau.

Sa Majesté Impériale informée de ma manière de vivre, voulut un jour avoir le bonheur (ce sont ces termes) de dîner avec moi. Elle vint accompagnée de son illustre Famille, & j'eus soin de les placer  
tous

tous dans des Fauteuils sur ma Table, vis-à-vis de moi, avec leurs Gardes autour d'eux. *Flimnap*, le Grand Trésorier, fut aussi de ce Répas, & avoit sa Baguette blanche à la main. Je remarquai plus d'une fois qu'il me regardoit de mauvois œil, mais sans faire semblant de rien, je n'en mangeai en apparence qu'avec plus d'appetit, tant pour faire honneur à ma chère Patrie, que pour remplir la Cour d'admiration. Je suis très-persuadé que cette visite de l'Empereur a donné occasion à *Flimnap* de me rendre de mauvais services auprès de son Maître. Ce Ministre a toujours été mon Ennemi secret, quoi qu'extérieurement il me fit plus de caresses que son naturel rebarbatif ne sembloit permettre. Il représenta à l'Empereur que ses Finances étoient en mauvais état, qu'il étoit obligé de lever de l'argent à de gros intérêts, que des billets d'Épargne ne pourroient circuler qu'à neuf pour cent de perte : qu'en très-peu de tems j'avois coûté à Sa Majesté plus d'un million & demi de *Sprugs* (qui sont leurs plus grandes pièces d'or de la grandeur d'une paillette) & que sans meilleur avis, il conseilloit à l'Empereur de me renvoyer à la première occasion.

Comme j'ai été la cause (quoi qu'innocente) que la réputation d'une Dame du premier rang a été attaquée, il faut avant que d'aller plus loin, que je tâche de la justifier. Le Trésorier s'étoit mis en tête d'être jaloux de sa Femme, parce que de méchantes langues lui avoient dit qu'elle étoit folle de

moi, & auffi parce qu'il s'étoit répandu un bruit à la Cour, qu'elle étoit venue une fois fécètement chez moi. Je proteſte ſolemnellement que ce ſont d'infames calomnies auxquelles l'Épouſe du Tréſorier n'a jamais donné lieu, n'ayant de ma vie reçu de ſa part que d'innocentes marques d'amitié. Il eſt bien vrai qu'elle venoit ſouvent chez moi, mais touſjours publiquement, & jamais ſans être accompagnée de trois perſonnes, qui étoient d'ordinaire ſa Sœur, ſa petite Fille, & quelque-une de ſes Amies; mais cela ne lui étoit point particulier, puifque pluſieurs autres Dames de la Cour venoient ſouvent me voir. Et j'en appelle à tous mes Domeltiques, s'ils ont jamais vû un Caroffe à ma porte, ſans ſçavoir quelles perſonnes y étoient. Dans ces occaſions, dès qu'un Valet m'avoit averti qu'il y avoit un Caroffe à ma porte, ma coûtume étoit de m'y rendre d'abord, & après avoir ſalué ceux qui y étoient, de prendre ſoigneuſement le Caroffe & les deux Chevaux dans mes mains (car s'il y en avoit ſix, le Poſtilion en détachoit touſjours quatre) & de les placer ſur ma Table, autour de laquelle j'avois attaché un bord qui avoit cinq pouces de hauteur, de peur d'accident. Il m'eſt arrivé ſouvent d'avoir quatre Caroffes pleins de monde, & huit Chevaux à la fois ſur ma Table, pendant que j'étois dans ma chaiſe à entretenir la Compagnie. J'ai paſſé plus d'une après-midi le plus agréablement du monde dans ces ſortes de converſations. Mais j'oſe défier le Tréſorier & ſes deux

Déla-

Délateurs *Clustril* & *Drunlo* ( car je veux les nommer afin de leur faire honte ) de prouver que quelqu'un fût jamais venu incognitò chez moi, excepté le Secrétaire *Keldresal*, qui ne s'y rendit que par l'ordre exprès de l'Empereur, comme je crois l'avoir raconté. Je n'aurois pas insisté si long-tems sur cet Article, si l'honneur d'une grande Dame n'y étoit si fort intéressé, pour ne rien dire de moi-même; quoi que je fusse alors *Nardac*, ce que le Trésorier lui-même n'est pas; car tout le monde sçait qu'il n'est que *Clumglum*, Titre qui a la même proportion avec celui dont j'étois honoré, qu'à le Titre de Marquis avec celui de Duc en *Angleterre*; quoi que d'ailleurs il eût le pas devant moi en vertu de son Emploi. Ces calomnies qui me vinrent aux oreilles par un accident, que ce n'est pas ici le lieu de rapporter, furent cause que *Flimnap* fit pendant quelques tems la mine à sa Femme, mais bien plus encore à moi; & quoi qu'enfin il ait été détrompé, & se soit raccommo- dé avec elle, jamais il ne m'a pardonné de m'avoir soupçonné à tort, & a même réussi à me perdre dans l'esprit de l'Empereur, qui pour dire le vrai, se laissoit trop gouverner par ce Favori.





## C H A P I T R E V I I .

*L'Auteur étant informé que ses Ennemis avoient dessein de l'accuser de Haute-Trahison, se refugie à Blefuscu. Manière dont il y est reçu.*

**A** Vant que de raconter ma sortie de *Lilipuz*, l'ordre veut que j'informe mes Lecteurs des raisons qui me forcèrent à prendre & à exécuter ce dessein.

Tout qu'on appelle Cours, avoit été jusqu'alors un País inconnu pour moi, parce que la bassesse de ma condition ne m'avoit jamais permis d'en fréquenter. A la vérité, la conversation & la lecture m'avoient donné d'assez mauvaises idées des Princes & de leurs Ministres; mais jamais je ne me serois attendu à être convaincu un jour de la justesse de ces idées par ma propre expérience, & cela dans un País fort éloigné, & gouverné à ce que je croïois par des maximes tout-à-fait différentes de celles qui sont en vogue en *Europe*. Dans le tems que je me préparois à aller rendre mes Devoirs à l'Empereur de *Blefuscu*, un Seigneur fort considéré à la Cour, (à qui j'avois rendu un service très-signalé dans un tems qu'il étoit fort mal avec l'Empereur) vint de nuit chez moi dans une chaise fermée, & sans



fans me faire dire son nom, me fit demander s'il ne m'incommodeoit pas. Les Porteurs étant renvoyez, je mis la chaise & le Seigneur qui y étoit dans la poche de mon justaucorps. Après cela, aiant donné ordre à un Valet, sur qui je pouvois compter, de dire que j'étois indisposé, & que je dormois, je fermai la porte de ma Maison, & je me mis à lier conversation avec celui qui venoit me rendre une visite si mystérieuse.

Après les premiers complimens de part & d'autre, je remarquai qu'il étoit fort inquiet, & lui en aiant demandé la raison, il me pria de l'écouter avec patience, puis qu'il avoit à m'entretenir sur un sujet qui intéressoit également mon Honneur & ma Vie. Voici en substance le Discours qu'il m'adressa, & dont je mis sur le papier les principaux Articles aussi tôt qu'il fut sorti.

Il faut que vous sçachiez que le Conseil s'est assemblé plusieurs fois à vôtre sujet, le plus secrettement qu'il étoit possible; & qu'il n'y a que deux jours que Sa Majesté en est venuë à une Résolution finale.

Vous n'ignorez pas que le Grand-Amiral *Skyresb Bolgolam* a été vôtre Ennemi mortel presque dès le moment de vôtre arrivée. Je ne sçai quelles peuvent avoir été les premières causes de sa haine; mais il est certain qu'elle est beaucoup augmentée, depuis le glorieux succès que vous avez eüs dans vôtre Entreprise contre la Flotte de *Blefuscu*, parce qu'il sent que tout Amiral qu'il est, il n'en a jamais fait autant. Ce Seigneur & *Flimnap*, le Grand Trésorier, dont

l'inimitié contre vous à cause de sa Femme est connuë d'un chacun, *Limtoc* le Général, *Lalcon* le Chambellan, & *Balmuff* le Grand Justicier, ont dressé des Articles d'Accusation contre vous, & prétendent vous convaincre de Haute-Trahison, & de quelques autres Crimes capitaux.

Persuadé que j'étois de ma propre innocence, cette Exorde me mit dans de telles impatiences, que je fus sur le point d'interrompre celui qui m'annonçoit de si étranges nouvelles : mais il me pria de lui laisser continuer son Discours, ce qu'il fit en ces termes.

Par reconnoissance pour l'amitié que vous m'avez témoignée, j'ai fait en sorte d'être informé de tout leur Manège, & d'avoir copie des Articles d'Accusation, ce qui me coûteroit la Tête si cela venoit à être découvert.

*Articles d'Accusation contre Quinbus-Flestrin (l'Homme-Montagne.)*

Article I.

**Q**Uoique par une Loi faite pendant le Règne de Sa Majesté Impériale *Calinn Deffar Plune*, il soit ordonné : Que quiconque fera de l'eau dans l'enceinte du Palais Impérial, sera traité comme coupable de Haute-Trahison : Si pourtant, ledit *Quinbus-Flestrin*, en violation manifeste de la susdite Loi, sous prétexte d'éteindre le Feu qui avoit

avoit pris à l'Appartement de l'Impératrice, a malicieusement, traitreusement, & diaboliquement éteint ledit Feu, dans le susdit Appartement, situé dans l'enceinte du susdit Palais, contre la Loi qui vient d'être allegué, contre son Devoir, &c.

### Article II.

Ledit *Quinbus-Flestrin* ayant amené la Flotte Impériale de *Blefuscu* au Port Impérial de *Lilliput*, & aiant depuis reçu ordre de Sa Majesté Impériale de se rendre Maître de tous les autres Vaisseaux dudit Empire de *Blefuscu*, de réduire cet Empire en Province, pour être désormais gouverné par un Viceroy, & d'exterminer non-seulement tous les Partisans de l'ancienne manière de casser les œufs, qui s'étoient réfugiés dans ce País; mais aussi tous les Habitans de cet Empire, qui ne voudroient pas sur le champ abjurer cette Héresie; a, comme un Traître qu'il est, demandé d'être exempté de rendre lesdits services, sous le ridicule prétexte de ne vouloir pas forcer les consciences, ni mettre à mort ou réduire en Esclavage un Peuple libre.

### Article III.

Quand les Ambassadeurs de *Blefuscu* sont venus demander la Paix à Sa Majesté, ledit *Flestrin* a montré qu'il étoit un Traître, en s'intéressant pour les susdits Ambassadeurs, & en les divertissant; quoiqu'il scût bien  
 D 7 qu'ils

qu'ils appartenôient à un Prince qui avoit été depuis peu ouvertement en Guerre contre Sa Majesté.

#### Article IV.

Ledit *Quinbus-Flestrin* s'apprête (ce qui est directement contre le devoir d'un fidèle Sujet) à faire un Voyage à la Cour de *Blefuscu*, quoique Sa Majesté Impériale ne lui en ait donné permission que de bouche; & sous prétexte de ladite permission a dessein d'entreprendre le susdit Voyage, afin d'aider à l'Empereur de *Blefuscu*, qui a été récemment en Guerre avec la susdite Majesté Impériale.

Il y a quelques autres Articles, mais ceux dont je viens de vous lire l'Extrait, sont les plus importans.

On ne scauroit nier que dans les différens Débats, qui s'élevèrent à l'occasion de tous ces Chefs d'Accusation, Sa Majesté n'ait donné des marques d'une très-grande clémence, qu'elle n'ait souvent allegué vos services, & tâché d'extenuer vos crimes. Le Trésorier & l'Amiral ont fortement insisté qu'on vous fit souffrir une mort cruelle & ignominieuse, en mettant le feu à votre Maison, & que, lorsque vous en fortiriez, le Général vous attendît à la tête de vingt mille hommes, qui auroient ordre de vous bleffer au visage & aux mains avec des Flèches empoisonnées. Quelques-uns de vos Domestiques devoient aussi recevoir un ordre secret de frotter vos Chemises  
d'un

d'un sac empoisonné, ce qui vous auroit bientôt fait mourir dans les plus affreux tourmens. Le Général embrassa cet avis, en sorte que depuis long-tems il y a pluralité de voix contre vous. Mais Sa Majesté résolüe, s'il se peut, de vous conserver la vie, a detaché le Chambellan du parti de vos Ennemis.

Sur ces entrefaites, *Keldresal*, Premier Secrétaire des Affaires secretes, qui s'est toujours véritablement trouvé votre Ami, eût ordre de l'Empereur de dire son avis : ce qu'il fit de la manière du monde la plus propre à vous confirmer dans l'opinion avantageuse que vous avez de lui. Il confessa que vos crimes étoient grands, mais que cependant il y avoit lieu à la miséricorde, la plus belle de toutes les vertus dans un Prince, & que Sa Majesté possédoit dans un degré si éminent. Il dit que l'amitié qui régnoit entre vous étoit si connue de tout le monde, que peut-être l'Auguste Compagnie devant laquelle il parloit, le tiendroit pour coupable de partialité : que cependant, pour obéir à Sa Majesté, il diroit librement son sentiment. Que si Sa Majesté en considération de vos services, & pour satisfaire au penchant qui la portoit à la clémence, avoit la bonté de vous conserver la vie, & ordonnoit seulement qu'on vous crévât les deux yeux, il lui paroïsoit que par cet Expédient, la Justice seroit en quelque sorte satisfaite, & que tout l'Univers exalteroit jusqu'aux Cieux la clémence de l'Empereur, aussi-bien que la générosité & la douceur de ceux qui

avoient

avoient l'honneur d'être les Conseillers. Que la perte de vos yeux ne vous ôteroit rien de vos forces, que vous pourriez toujours employer au service de Sa Majesté. Qu'un Courage aveugle n'en est que plus grand, parce qu'on ne voit point de Danger; que la crainte que vous aviez pour vos yeux, avoit été la seule difficulté que vous eussiez rencontrée dans votre Entreprise contre la Flotte Ennemie; & qu'il devoit vous suffire de voir par les yeux des Ministres, puitque les plus grands Princes ne voyoient pas autrement.

Cet Avis fut hautement rejeté par tout le Conseil. *Bolgolam* l'Amiral, ne pût se retenir, mais se levant en fureur, dit, qu'il étoit étonné de quel front le Secrétaire ôsoit opiner à conserver la vie à un Traître. Que les services que vous aviez rendus, étoient, au jugement de tous ceux qui se connoissoient en raisons d'Etat, l'aggravation même de vos crimes; que vous, qui étiez capable d'éteindre le feu en pissant sur l'Appartement de l'Impératrice, (attentat qu'il ne pouvoit rappeler qu'avec horreur) pouviez quelques jours causer une inondation par le même moyen, & noyer tous ceux qui seroient dans le Palais. Il ajoûta, que les mêmes forces, par lesquelles vous vous étiez rendu Maître de la Flotte Ennemie, pourroient servir au premier mécontentement qu'on vous donneroit à la ramener à *Blefuscu*: Qu'il avoit de fortes raisons de croire que dans le fond du cœur, vous aviez un penchant criminel pour la méthode

de hérétique de casser les œufs , & que comme la Trahison commence dans le cœur avant que d'éclater par des Actions , pour cette raison , il vous dénonçoit comme Traître , & demandoit que vous fussiez mis à mort.

Le Trésorier se rangea à la même opinion , il montra qu'il étoit impossible que les Revenus de Sa Majesté pussent suffire aux fraix de vôtre entretien : Que tant s'en falloit que l'Expédient proposé par le Secrétaire , de vous créver les yeux , fut un remède au mal qu'on craignoit , qu'au contraire , selon toutes les apparences il ne serviroit qu'à l'augmenter , comme cela paroît par l'exemple de certains Oiseaux , qui , quand on leur a ôté la vuë , n'en deviennent que plus gros & plus gras : Que Sa Majesté sacrée & tout le Conseil , qui étoient vos Juges , étoient en leurs consciences pleinement persuadés que vous aviez mérité la mort , ce qui suffisoit pour vous y condamner , quand même on n'auroit pas contre vous les preuves que demande la lettre de la Loi.

Mais Sa Majesté Impériale étant absolument déterminée à vous sauver la vie . eut la bonté de dire , que puisque le Conseil avoit décidé que la perte de vos yeux étoit une peine trop légère , on pourroit vous en infliger quelqu'autre dans la suite. Et vôtre Ami le Secrétaire demandant avec instance d'être oui sur ce que le Trésorier avoit objecté , que vôtre entretien étoit d'une dépense excessive à Sa Majesté , dit , que son Excellence , par les seules mains de qui passioient

tous

tous les Revenus de Sa Majesté, pouvoit affément pourvoir à cet inconvenient, en diminuant peu-à-peu la portion de mets qui vous étoit assignée; que par la faute de nourriture, vous vous affoibliriez de jour en jour, & viendriez infailliblement à mourir d'inanition dans quelques mois; que vôtre corps étant amaigri & diminué de la moitié, la puanteur de vôtre Cadavre ne seroit plus tant à craindre; & qu'immédiatement après vôtre mort cinq ou six mille sujets de Sa Majesté pourroient en deux ou trois jours, couper toute la chair de vos os, & l'enterrer en différens endroits pour prévenir toute infection, laissant le Sequelette, comme un monument d'admiration pour la Postérité.

C'est ainsi que par la grande Amitié du Secretaire, tous ces Débats furent heureusement terminez. Défense très-expressé fut faite de révéler le projet de vous faire mourir par degrés, mais la Sentence de vous créver les yeux fut couchée sur les Registres. L'Amiral seul trouvoit que vous étiez traité trop doucement, & vouloit que vous fussiez mis à mort sans retardement. Ce sentiment lui avoit été inspiré par l'Impératrice, qui n'a jamais pû vous pardonner la méthode indécente & irrégulière dont vous avez éteint le Feu qui avoit pris à son Appartement. Dans trois jours vôtre Ami le Secretaire viendra vous trouver pour vous lire les Articles de l'Accusation qui a été intentée contre vous: il vous notifiera ensuite



te la Bonté que Sa Majesté & son Conseil ont eüe, de ne vous condamner qu'à perdre les yeux; sentence douce, à laquelle Sa Majesté ne doute nullement que vous ne souscriviez avec Reconnoissance; & afin que l'Operation soit bien faite, vingt Chirurgiens de Sa Majesté seront présens, lorsqu'on vous déchargera des Flèches pointues dans les prunelles des yeux.

Je laisse à vôte prudence à prendre des mesures convenables sur tout ce que je viens de vous dire; pour moi, afin d'éviter tout soupçon, je vais me retirer le plus secrettement que je pourrai.

Il le fit, & me laissa en proye aux plus cruelles agitations. C'étoit une coûtume introduite par ce Prince & par son Ministère (coûtume, qu'on m'a assuré n'avoir jamais été en usage qu'en ce tems-là) que quand la Cour avoit dessein de faire quelque Execution cruelle, soit que la victime fut immolée au Ressentiment de l'Empereur; ou à la Haine d'un Favori, l'Empereur adressoit un Discours à tout son Conseil, dans lequel il s'étendoit sur sa Bonté & sur sa Clémence, comme sur des Qualitez connus de tout le Monde. Ce discours étoit imprimé immédiatement après avoir été prononcé, & aussi-tôt repandû par tout l'Empire. Jamais le Peuple n'étoit plus effrayé que quand il recevoit ces sortes de preuves de la Bénignité de l'Empereur; parce qu'on avoit observé qu'à proportion que sa clémence étoit plus exaltée, le supplice aussi étoit plus inhumain, & l'innocen-

cence de la personne qui y étoit condamnée plus grande. Et pour ce qui me regarde , j'avouë ingenuëment que n'ayant jamais été destiné à être Courtisan , ni par ma naissance , ni par mon éducation , j'étois Juge si peu expert , que je ne voyois nullement la grace qu'on me faisoit par cette Sentence , qui au contraire ( quoique peut-être à tort ) me paroissoit plutôt trop rigoureuse que trop douce. Quelquefois je voulois soutenir mon innocence , car quoique je ne pûsse pas nier les faits allégués contre moi , il étoit certain pourtant qu'il n'y avoit dans ma conduite rien de criminel , & qu'ainsi j'aurois pû , comme j'en avois le dessein , m'en remettre à la décision des Juges. Mais cette envie me passa bien vite , dès que je me rappelai la puissance de mes Ennemis , & l'extrême facilité avec laquelle les Juges se laissent corrompre. Une fois je fus fortement tenté de me mettre en défense ; car pendant que j'étois libre , toutes les forces de l'Empire n'auroient rien pû contre moi , & il m'auroit été facile de détruire toute la Capitale à coups de pierre ; mais je rejetai aussi-tôt ce projet avec horreur , me rappelant le serment que j'avois fait à l'Empereur , les graces que j'en avois reçues , & le Titre de *Narduc* dont il m'avoit honoré. Je n'étois pas assez habile dans le Systême de Reconnoissance des Courtisans , pour croire que l'injustice que l'Empereur vouloit me faire , acquittât toutes les obligations que je lui avois.

Enfin je pris une résolution , que quelques

ques personnes blâmeront peut être, & pas à tort à mon avis. Car j'avouë que je dois la conservation de mes yeux, & par conséquent celle de ma liberté, à ma précipitation, & à mon peu d'expérience; parce que si j'avois connu alors le génie des Princes & de leurs Ministres, comme j'ai fait depuis, aussi-bien que leur manière d'agir avec des Criminels, qui l'étoient encore beaucoup moins que moi, je me serois volontiers soumis à un châtiment si aisé. Mais emporté par le feu de la Jeunesse, & aiant d'ailleurs permission d'aller rendre mes devoirs à l'Empereur de *Blefuscu*, j'envoyai avant que les trois jours fussent écoulés, une lettre à mon Ami le Secretaire, dans laquelle je lui marquai le dessein que j'avois de partir le même matin pour *Blefuscu*; & sans attendre réponse. je me rendis à l'endroit de l'Isle où étoit nôtre Flotte. Je pris un des plus grands Vaisseaux de Guerre, attachai un Cable à la prouë, & aiant levé les Ancres, je me deshabillai, mis mes Habits (avec ma Couverture que j'avois eu soin d'apporter) dans le Vaisseau, & le tirant après moi, marchant en partie & en partie nageant, j'arrivai au Port-Royal de *Blefuscu*, où le Peuple m'avoit déjà attendu depuis long-tems; ils me donnèrent deux guides pour me conduire à la Capitale, qui porte le même nom. Je les portai dans mes mains jusqu'à ce que je ne fusse plus qu'à la distance de deux-cent verges de la Ville: alors je les mis à terre, & les priai d'aller notifier mon arrivée à un des Secretaires, & de lui dire où j'étois, &

que

que mon deſſein étoit d'y attendre les ordres de Sa Majeſté. Une heure après j'eus reponſe que Sa Majeſté, toute la Famille Impériale, & les premiers Seigneurs de la Cour, venoient au devant de moi. A cette nouvelle j'avançai une centaine de verges : A peine fus-je à portée d'être vû, que l'Empereur & toute ſa ſuite, décendirent de cheval, & que l'Impératrice & toutes ſes Dames ſortirent de leurs Caroſſes, ſans qu'aucune de toutes ces perſonnes parut effrayée en me voyant. Je me couchai à terre pour baiſer la main de l'Empereur & celle de l'Impératrice. Je dis à Sa Majeſté que j'étois venu ſuivant ma promeſſe, & avec la permiſſion de l'Empereur mon Maître, pour avoir l'honneur de voir un ſi puiffant Monarque, & pour lui rendre tous les ſervices dont je ſerois capable; & que ma Fidélité pour mon Souverain me permettroit; mais je gardai un profond ſilence ſur ma diſgrace, parce que n'en aiant été informé que ſecretement, je pouvois ſuppoſer n'en rien ſavoir : d'ailleurs, je ne pouvois m'imaginer que l'Empereur auroit l'imprudence de découvrir ce ſecret, puis-que je n'étois plus entre ſes mains : en quoi néanmoins je me trompai, comme je le dirai bien-tôt.

Je ne fatiguerai point le Lecteur du détail de ma reception, qui fut proportionné à la généroſité d'un ſi grand Prince; ni de l'embarras où je fus de n'avoir ni Maïſon ni Lit, étant obligé de coucher à terre, enveloppé dans ma Couverture.



## CHAPITRE VIII.

*Par un Bonheur singulier, l'Auteur trouve moyen de quitter Blefuscu, & après avoir surmonté quelques difficultés, revient sain & sauf dans sa Patrie.*

**T**ROIS jours après mon arrivée, me promenant au côté Septentrional de l'Isle, je vis dans la Mer quelque chose, à la distance d'environ une demi-lieuë, qui avoit l'air d'une Châloupe tournée sans dessus dessous. J'ôtai mes souliers & mes bas, & avançant dans l'eau l'espace de deux ou trois cent verges, j'apperçûs l'objet que la Marée continuoit à pousser vers le Rivage, & alors je vis distinctement une Châloupe, qui, selon toutes les apparences, avoit été détachée d'un Vaisseau par quelque Tempête. Sans perdre de tems je m'en retournai à la Ville, & priai Sa Majesté Impériale de me prêter vingt de ses plus grands Vaisseaux: & trois mille Matelots, sous le Commandement du Vice-Amiral. Cette Flotte mit à la Voile, pendant que je me rendis par le plus court chemin à l'endroit d'où j'avois découvert la Châloupe: je trouvai que la Marée l'avoit encore fait approcher. Les Matelots étoient tous pourvus de Cordages, que j'avois eu auparavant soin  
d'ac-

d'accommoder, en entortillant plusieurs cordes ensemble, afin de les reendre plus fortes. Quand les Vaisseaux furent arrivez, je me deshabilai, & marchai dans l'eau jusqu'à ce que je fusse à la distance de cent verges de la Châloupe, après quoi je fus obligé pour y arriver de faire le reste du chemin à la nage. Les Matelots me jettèrent le bout d'une corde, que j'attachai à l'avant de la Châloupe; & l'autre bout à un Vaisseau de guerre. Mais toute la peine que je prenois fut presque inutile, parce que ne pouvant prendre pied, j'étois hors d'état de travailler. Dans cette nécessité je fus obligé de gagner à la nage l'arrière de la Châloupe, que je me mis à pousser avec un de mes mains, le mieux qu'il me fût possible, & comme la Marée m'étoit favorable, je fis assez de chemin pour pouvoir toucher le fond, en n'ayant de l'eau que jusqu'au menton. Je me reposai pendant deux ou trois minutes, & puis continuai à pousser la Châloupe, jusqu'à ce que je n'eusse d'eau que jusqu'aux Aisselles; & comme alors le plus difficile étoit fait; je pris mes autres Cables, qui étoient dans un des Vaisseaux, & je les attachai d'abord à la Châloupe, & ensuite à neuf Vaisseaux que j'avois fait approcher pour cet effet. Le vent étant favorable, les Matelots remarquèrent la Châloupe, & moi je facilitai leur Travail en la poussant, jusqu'à ce que nous ne fussions plus qu'à quarante Verges du Rivage. J'attendis là que l'eau fut basse, après quoi j'allai jusqu'à la Châloupe à pié

fec, & par le secours de deux mille hommes pourvûs de différens instrumens; je la retournai de l'autre côté, & vis avec un très-grand plaisir qu'elle n'étoit que très-peu endommagée.

Je ne fatiguerai point le Lecteur en lui disant que pendant l'espace de dix jours j'eus mille & mille peines pour amener ma Châloupe au Port-Royal de *Blefuscu*, où la nouvelle de mon arrivée avoit attiré un nombre infini de personnes, dont l'admiration, à la vuë d'un si prodigieux Vaifseau, est au-dessus de toute expression. Je dis à l'Empereur qu'un heureux Destin m'avoit fait rencontrer cette Châloupe, pour me transporter dans quelque endroit, d'où je pourrois regagner ma Patrie, & je suppliai Sa Majesté de donner les ordres nécessaires pour qu'on me fournit les choses dont j'aurois besoin pour raccommoier & pour avitailler ma Châloupe, & de m'accorder en même tems la permission de partir; à quoi l'Empereur consentit, après m'avoir fait néanmoins quelques reproches obligeans de vouloir le quitter si-tôt.

Je fus fort surpris de ne voir arriver pendant tout ce tems aucun Exprès qui me regardât, de la part de l'Empereur de *Lilliput* à la Cour de *Blefuscu*. Mais j'appris depuis que Sa Majesté Impériale ne pouvant s'imaginer que je sçavois quelque chose de ses desseins, avoit crû que j'étois seulement allé à *Blefuscu* pour dégager ma parole, & conformément à la permission que

j'en avois reçue, & qu'après avoir salué l'Empereur de *Blefuscu*, je ne manquerois pas de revenir dans peu de jours. Mais enfin, ma longue absence commença de l'inquiéter; & après avoir pris conseil avec le Trésorier & le reste de sa Cabale, on envoya à la Cour de *Blefuscu* une Personne de qualité chargée d'une copie des Articles d'Accusation contre moi. Cet Envoyé devoit représenter à l'Empereur l'extrême clémence de son Maître, qui avoit la bonté de ne me condamner qu'à perdre les yeux; que je m'étois sauvé des mains de la Justice, & que si dans deux heures je n'étois de retour, je serois déclaré Traître, & dépouillé de mon Titre de *Nardac*. L'Envoyé ajoûta, que pour maintenir la Paix & l'Amitié entre les deux Empires, son Maître s'attendoit que Sa Majesté donneroit ses Ordres, pour que je fusse bien garotté & conduit ainsi à *Lilliput*, afin d'y être puni comme un Traître.

L'Empereur de *Blefuscu* aiant pris trois jours pour se consulter, fit une réponse qui ne consistoit qu'en complimens & en excuses. Il dit, que le Monarque de *Lilliput* ne pouvoit ignorer que le projet de me garotter, étoit absolument impraticable; que quoique j'eusse emmené sa Flotte, il ne laissoit pas de m'avoir de grandes obligations de ce que je l'avois servi à obtenir la Paix. Que, quoiqu'il en fût à ces égards, les deux Empires seroient bientôt délivrés de moi; parce que j'avois trouvé sur la Côte un Vaisseau si  
pro-



prodigieux , qu'il pouvoit non-seulement me contenir , mais même servir à me transporter par Mer dans quelque autre País : qu'il avoit donné les ordres nécessaires pour que rien de tout ce qui m'étoit nécessaire pour mon Voyage ne me manquât , & qu'ainsi il espéroit que dans peu de semaines les deux Monarchies seroient déchargées d'un si insupportable Fardeau.

L'Envoyé s'en retourna à *Lilliput* avec cette réponse , & l'Empereur de *Blefuscu* me fit part de tout ce qui s'étoit passé , m'offrant en même tems , mais sous le sceau du secret , sa protection , si je voulois rester à son service ; ce que je refusai le plus honnêtement qu'il me fut possible , parce que , quoique je le crusse sincère , j'avois résolu de ne me plus fier aux Princes ni à leurs Ministres , si je pouvois m'en dispenser. J'ajoutai , que puisque ma Fortune , bonne ou mauvaise , m'avoit fait trouver un Vaisseau , j'étois déterminé à mettre en Mer , plutôt que d'être un Différent entre deux si puissans Monarques. L'Empereur ne me parut pas fâché de mon dessein , & je découvris par hazard , qu'il en étoit même bien-aïse , comme aussi ses Ministres. Ces Considérations me firent hâter mon départ ; en quoi la Cour , qui ne demandoit pas mieux que de me voir partir , eût la bonté de me seconder. Cinq cent Ouvriers furent employez à faire deux voiles pour ma Châloupe , & ces voiles furent faites du linge le plus fort qu'on pût trouver , mis treize fois

l'un sur l'autre. J'accommodai mes Cordages & mes Cables, en entortillant vingt ou trente ensemble. Une grande pierre que je trouvai sur le bord de la Mer, après avoir long-tems cherché, me servit d'Ancre. Je pris la graisse de trois cent Vaches pour suivre mon Vaisseau, & pour quelques autres usages. Il est incroyable combien j'eus de peine à trouver des Arbres assez grands pour me faire des rames & des mâts, en quoi néanmoins je fus bien aidé par les Charpentiers de Navire de Sa Majesté, qui contribuèrent beaucoup à les polir, après que j'avois fait l'ouvrage le plus rude.

Dans l'espace d'un mois tout fut prêt : j'envoyai alors quelqu'un pour demander si Sa Majesté n'avoit rien à m'ordonner, & pour lui dire que si elle me le permettoit, mon dessein étoit de partir. L'Empereur accompagné de son Auguste Famille, sortit du Palais; je me prosternai à terre pour baiser sa main, qu'il me tendit d'une manière fort gracieuse. L'Impératrice & les jeunes Princes du Sang en firent autant. Sa Majesté me fit présent de cinquante bourses de deux cent *Sprugs* chacune, avec son Portrait en grand, que je mis d'abord dans un de mes gants de peur d'accident. Les Cérémonies qui furent faites à mon départ, sont en trop grand nombre, pour que j'en fasse ici la Description.

Cent Bœufs, trois cent Brebis, & autant de Mets que quatre cent Cuisiniers purent apprêter, avec du Pain & toute sorte de Breuvage

vage à proportion, fervirent à avitailler ma Châloupe. Je pris avec moi six Vaches & deux Taureaux en vie, & le même nombre de Brebis & de Beliers, dans l'intention de les transporter dans mon País, & d'en multiplier la race. Pour les nourrir, j'avois pris à bord une bonne quantité de Foin, & un Sac de Froment. J'aurois volontiers pris avec moi une douzaine de Naturels du País, mais jamais l'Empereur n'y voulût consentir, & par-dessus une exacte recherche qui fut faite dans toutes mes poches, Sa Majesté me fit promettre, foi d'Homme d'honneur, de n'emporter aucun de ses Sujets, quand même ils y consentiroient.

Ayant ainsi préparé toutes choses de mon mieux, je mis à la voile le vingt-quatrième Septembre 1701 à six heures du matin, & après que j'eus fait environ quatre lieuës vers le Nord, le vent étant Sud-Est, à six heures du soir je découvris une petite Isle éloignée d'une demi-lieuë au Nord-West, & qui me parut déserte. A une raisonnable distance du Rivage je laissai tomber l'Ancre: Après cela je soupai légèrement, & tâchai ensuite de me reposer. Je dormis, suivant ma conjecture, bien six heures, car deux heures après que je me fus reveillé, le jour commença à poindre: Il faisoit un beau clair de Lune, je déjeûnai avant le lever du Soleil; & ayant levé l'Ancre à la faveur d'un bon vent, je continuai le même chemin que j'avois pris le jour précédent, en quoi mon Compas de Poche me fut d'un

grand usage. Mon intention étoit de gagner, si je le pouvois, une des Isles, que j'avois raison de croire être situées au Nord-Est du Pais de *Diemen*. Je ne vis rien de tout ce jour; mais le suivant vers les trois heures après midi, étant éloigné suivant mon calcul de vingt-quatre lieues de *Blesuscou*, j'aperçûs une Voile qui portoit au Sud-Est. Je halai sur elle, mais je ne reçûs point de réponse; cependant je m'en approchois de plus en plus, parce que le vent commençoit à s'affoiblir. Je fis servir toutes mes Voiles, & dans une demie heure les gens du Vaisseau m'aperçurent, & tirèrent un coup de mousquet pour m'avertir qu'ils m'avoient vû. Il m'est impossible d'exprimer la joye qu'excita en moi l'espérance de revoir ma chère Patrie, & les personnes à qui j'étois uni par de si tendres liens. Le Vaisseau fit petites voiles, & je l'atteignis entre cinq & six heures du soir le 26 Septembre; mais quels ne furent pas mes transports en voyant que c'étoit un Navire *Anglois*? Je mis mes Vaches & mes Brebis dans les poches de mon Habit, & me rendis à bord avec toutes mes petites provisions. C'étoit un Vaisseau Marchand. qui revenoit du *Japon* par les Mers du Nord & du Sud; le Capitaine qui s'appelloit Mr. *Jean Biddel*, étoit un Homme fort honnête, & très-entendu dans la Marine. Nous étions alors à trente degrés de latitude Méridionale, & il pouvoit y avoir cinquante Hommes sur le Vaisseau, entre lesquels je trouvai un  
de

de mes vieux Camarades, dont le nom étoit *Pierre Williams*, qui fit de moi un Portrait fort avantageux au Capitaine. Ce galant Homme me fit toutes sortes de civilité, & me pria de lui dire d'où je venois en dernier lieu, & où j'avois eu dessein d'aller. Je satisfis sa curiosité en peu de mots, mais il crût que je révois, & que les dangers que j'avois couru m'avoient troublé la cervelle. Sur quoi je tirai de ma poche mes Vaches & mes Brebis, qu'il n'eût pas plutôt vuës, qu'il avoüa n'avoir rien à répondre à cette espèce de démonstration. Je lui fis voir ensuite l'or que l'Empereur de *Blefuscu* m'avoit donné; le Portrait de Sa Majesté en grand, & quelques autres curiositez du País. Je lui fis présent de deux Bourses, chacune de deux cent *Sprugs*, & je lui promis, que quand je serois arrivé en *Angleterre*, il auroit une de mes Vaches, & une Brebis pleine.

Il ne nous arriva pendant le reste du Voyage, qui généralement parlant, fut fort heureux, rien d'assez considérable pour en faire part à mes Lecteurs. Nous arrivâmes aux *Dunes* le 13 Avril 1702. Le seul malheur que j'eus, fût que les Rats m'emportèrent une de mes Brebis, dont je trouvai les os, très-proprement rongez dans un coin. J'apportai le reste de mon Troupeau sain & sauf à Terre, & je le mis à l'Herbe dans un Boulingrin à *Greenwich*, où il s'engraissa parfaitement bien, quoique j'eusse toujours crain le contraire. Je n'aurois jamais pû

les tenir en vie durant un si long Voyage, si le Capitaine ne m'avoit donné quelques-uns de ses meilleurs Biscuits, qui étant réduits en poudre & mêlez avec de l'eau, étoient la meilleure nourriture du monde pour mon petit Troupeau. En le montrant à plusieurs personnes de Qualité & autres, je fis un profit considérable durant le peu de tems que je restai en *Angleterre*; & avant que d'entreprendre mon second Voyage, je le vendis pour six cent pièces. Depuis mon dernier retour, j'ai trouvé que la race en est considérablement augmentée, & particulièrement des Brebis, qui, à ce que j'espère, serviront beaucoup à l'avancement des Manufactures de Laine, par la finesse de leur Toise.

Je ne restai que deux mois avec ma Femme & mes Enfans; car mon désir insatiable de voir de nouveaux Pais, ne me permit pas de faire chez moi un plus long séjour. Je laissai quinze cent pièces à ma Femme, & ce qui me restoit par-dessus cette somme, je le convertis en Argent & en Marchandises, dans l'espérance de faire fortune. Mon Oncle *Jean* m'avoit laissé une petite Terre qui me valoit trente pièces par an, & j'avois par-dessus cela un autre petit Bien, qui me rendoit encore davantage: si bien que je ne courrois aucun risque de laisser ma Famille à l'Aumône. Mon Fils *Jeannot*, ainsi nommé après son Oncle, alloit alors à l'Ecole Latine, & étoit un fort bon Enfant. Pour ma Fille *Elizabeth*  
( qui

( qui à présent est bien mariée & a des Enfans ) elle apprenoit à coudre. Je pris congé de ma Femme , de mon Fils , & de ma Fille , en mêlant mes larmes avec les leurs , & je me rendis à bord du *Hazardeux* , Vaisseau Marchand de trois cent Tonneaux , destiné pour *Suratte* , & dont le Capitaine *Jean Nicolas* étoit Commandant. Que si mes Lecteurs sont curieux de sçavoir ce qui m'est arrivé dans ce second Voyage , leur curiosité sera bien - tôt satisfaite.

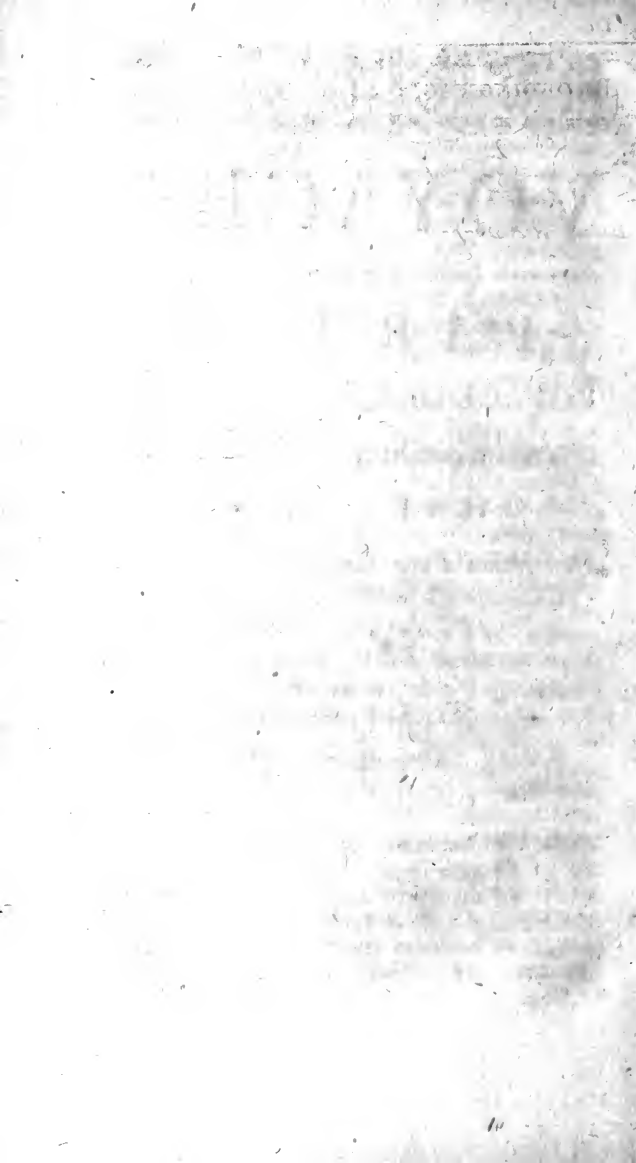
*Fin de la première Partie.*













# VOYAGES.

---

## P A R T. II.

### VOYAGE DE BROBDINGNAG.



#### C H A P I T R E I.

*Description d'une furieuse Tempête. La Châloupe est envoyée à Terre pour faire de l'eau ; l'Auteur s'y embarque afin de découvrir le País. Il est laissé sur le Rivage, pris par un des Habitans, & conduit chez un Fermier. Manière dont il y est reçu. Description des Habitans.*

✻✻✻✻ Ondané par mon Inclination  
✻✻✻✻ C ✻✻✻ aussi-bien que par la Fortune, à  
✻✻✻✻ un genre de vie actif & inquiet ;  
✻✻✻✻ dix mois après mon retour, je  
quittai de nouveau ma Patrie, & je m'em-  
barquai aux Dunes le 20 Juin 1702.  
Tom. I. 2 Partie. E 6 dans

dans un Vaisseau destiné pour *Suratte*, qui se nommoit le *Hazardeux*, & dont le Capitaine *Jean Nicolas* étoit Commandant. Le vent nous fût très favorable jusqu'à la hauteur du *Cap-de-Bonne-Espérance*, où nous nous arrêtàmes pour nous rafraichir. Mais à peine y fûmes-nous arrivez, que nous nous apperçûmes que nôtre Vaisseau avoit une voye d'eau. Cette raison & la maladie de nôtre Capitaine, qui fût en ce tems-là attaqué de la fièvre, nous déterminèrent à passer l'Hiver dans cet endroit, que nous ne pûmes quitter qu'à la fin de Mars. Nous mîmes alors à la voile, & eûmes un tems à souhait jusqu'à ce que nous fussions dans le Détroit de *Madagascar*. Mais aiant laissé cette Isle au Nord, environ à cinq degrés de latitude Méridionale, les vents, qui dans ces Mers viennent constamment d'entre le Nord & le West, depuis le commencement de Décembre jusqu'au commencement de Mai, & soufflent d'une manière égale pendant tout ce tems, commencèrent le 19 d'Avril de souffler avec beaucoup plus de violence, & à tourner plus au West que de coûtume, & cela pendant l'espace de vingt jours. Ce terme expiré, nous nous trouvâmes à l'Est des *Molques*, & environ au troisième degré de latitude Septentrionale, suivant une observation que nôtre Capitaine fît le 2 Mai, jour auquel un calme tout plat succéda à la Tempête que nous venions d'essuyer, ce qui ne me causa pas une médiocre joye. Mais le Commandant de nôtre Navire, qui avoit plus d'une fois  
fré-

fréquenté ces Mers, nous avertit de nous attendre à une Tempête. Sa prédiction fut accomplie dès le lendemain; car un vent de Midi, qu'on appelle d'ordinaire la *Mousson* du Sud, commença à se lever.

Voyant que d'instant à autre il devenoit plus fort; nous amenâmes la Civiére, & nous nous préparâmes à baisser la Misaine; mais comme il faisoit un gros tems, nous eûmes bien de la peine à en venir à bout. Nôtre Vaisseau étoit en pleine Mer: c'est ce qui nous fit résoudre d'aller plutôt à Mâts & à Cordes que de capéer. La Tempête étoit si violente, qu'il sembloit à chaque instant que nous allions couler à fond. Cependant par le plus grand bonheur du monde, elle s'appaisa après avoir duré quelques jours.

Pendant cet orage, qui fut suivi d'un bon vent de Sud-West, nous avons été portez à l'Est avec tant de force; qu'aucun de ceux qui étoit à nôtre bord ne pouvoit dire où nous étions. Nous avons encore assez de provisions: Nôtre Vaisseau étoit très peu endommagé par la Tempête, & tout l'Equipage se trouvoit en parfaite santé; mais nous étions dans la situation la plus cruelle faute d'eau. Nous jugeâmes qu'il valoit mieux tenir la même route que de tourner plus au Nord, ce qui auroit pû nous mener au Nord-West de la grande *Tartarie*, & dans la *Mer Glaciale*.

Le 16 de Juin 1703. un Garçon qui étoit au haut du Perroquet, vît Terre. Le 17 nous apperçûmes distinctement une

grande Isle, ou bien un Continent (car nous ne sçavions lequel des deux) au côté Méridional duquel il y avoit une petite langue de Terre, qui avançoit dans la Mer, & une petite Baye, qui n'avoit pas même assez de profondeur pour un Vaisseau de cent Tonneaux. Nous laissâmes tomber l'Ancre environ à une lieuë de cette Baye, & nôtre Capitaine envoya une douzaine d'Hommes bien armez dans la Châloupe, avec des Futailles, pour voir s'il y auroit moyen de trouver de l'eau. Je lui demandai la permission de les accompagner, pour voir le País, & tâcher d'y faire quelques découvertes. Quand nous eûmes mis pied à Terre, nous ne vîmes ni Rivières, ni Sources, ni aucune marque que le País fut habité. Nos gens cotoyèrent le Rivage, pour voir s'ils ne trouvoient pas quelque Rivière qui se jettât dans la Mer, & moi je fis seul environ un mile de l'autre côté, sans rien voir qu'un terrain sec & pierreux. Mécontent de n'avoir rien découvert, je m'en retournois tout doucement à la Baye; mais quel ne fut pas mon étonnement, quand je vis que non-seulement nos gens étoient déjà dans la Châloupe, mais qu'ils tâchoient aussi de regagner le Vaisseau à force de rames, & avec un empressement dont je ne pûs comprendre la raison. J'allois leur crier de s'arrêter, quand j'apperçûs une espèce de Géant qui s'avançoit après eux dans la Mer, le plus vîte qui lui étoit possible; il n'avoit de l'eau que jusqu'aux genoux, & faisoit de prodigieuses enjambées.

Mais

Mais nos gens aiant une demie-lieuë d'avance sur lui, & le fond de la Mer étant plein de Rochers en cet endroit, le Monstre ne pût les atteindre. Cela me fut rapporté dans la suite, car je n'eus pas le courage de m'arrêter, pour voir la fin d'une si terrible Avanture. Je pris le parti de m'enfuir au plus vîte, par le plus court chemin que je trouvai; & après avoir couru quelque tems, je grimpai sur une Colline fort escarpée, d'où je pouvois voir une assez grande étenduë de Pais. Je le trouvai bien cultivé; mais ce qui me surprit d'abord fut la longueur de l'Herbe, qui avoit plus de vingt-quatre pieds en hauteur, & qui dans l'endroit où je la voyois, me paroïssoit être conservée pour en faire du Foin. Au haut de la Colline j'apperçûs un grand chemin, au moins le pris-je pour tel, quoi qu'il ne servit aux Habitans que d'un petit sentier à travers d'un champ de Bled. Je me promenai quelque tems dans ce chemin, mais je ne pûs rien voir de côté ni d'autre, parce que c'étoit le tems de la Moïsson, & que les Tuyaux avoient tout au moins quarante pieds de hauteur. Il me fallut une heure entière avant que d'être au bout de ce champ, qui étoit environné d'une haye haute de cent & vingt pieds. Il y avoit une Barrière pour passer de ce champ dans le champ voisin: Cette Barrière avoit quatre marches, au haut desquelles il y avoit encore une pierre, par-dessus laquelle il falloit sauter. Il m'étoit impossible de monter ces marches, parce que chacune d'elles étoit

haute

haute de six pieds, & la pierre de plus de viugt. J'étois à chercher si je ne trouverois pas quelque ouverture dans la haye, lorsque je découvris dans le champ voisin un des Habitans qui s'avançoit vers la Barrière, & qui étoit de la même taille que celui qui avoit poursuivi nôtre Châloupe. Il me paroissoit de la hauteur d'un clocher ordinaire, & faisoit environ dix verges de chemin à chaque enjambée. Frappé d'étonnement & de frayeur, j'allai me cacher dans le Bled, d'où je l'apperçûs au haut de la Barrière, qui regardoit dans le champ voisin à la droite. Un moment après je lui entendis crier quelque chose, mais d'une voix si terrible, que je crûs d'abord que c'étoit un coup de Tonnerre. A sa voix accoururent six Monstres de la même taille que lui, qui avoient en main des Faucilles d'une grandeur démesurée. Ceux qui venoient d'accourir n'étoient pas si bien habillez que le premier, au service de qui ils me paroissoit être. Car, après que celui-ci eût prononcé quelques mots, ils allèrent moissonner le Bled dans le champ où j'étois. Je m'éloignai d'eux le plus qu'il me fut possible, quoi qu'avec une extrême difficulté, parce que les tuyaux de Bled n'étoient souvent qu'à la distance d'un pied les uns des autres, de manière que j'avois toutes les peines du monde de passer entre deux. Néanmoins en avançant toujours j'arrivai dans un endroit du champ où le vent & la pluye avoit couché le Bled à terre. Ici il me fut absolument impossible de faire un pas, car les tuyaux étoient si mêlez, que je ne pou-



pouvois pas me glisser à travers, & les barbes des Epics qui étoient tombez si fortes, que leurs pointes pénétroient à travers de tous mes habits. Au même instant j'entendis les Moissonneurs qui n'étoient plus qu'à cent verges de moi. Accablé de fatigues, & presque réduit au désespoir, je me couchai entre deux fillons, & souhaitai de tout mon cœur de mourir. Le souvenir de ma Femme & de mes Enfans, que selon toutes les apparences je ne devois jamais revoir, me pénétroit de la plus vive tristesse. Un instant après je pleurois mon imprudence & ma folie, d'avoir entrepris un second Voyage, contre l'avis de mes Parens & de tous mes Amis. Dans cet affreuse agitation d'esprit, je ne pûs m'empêcher de songer à *Lilliput*, dont les Habitans me prenoient pour une Créature d'une prodigieuse grandeur; où j'étois capable de me rendre tout seul Maître d'une Flotte Impériale, & de faire ces autres merveilles, dont la mémoire sera conservée à jamais dans les Annales de cet Empire, & auxquelles la postérité aura tant de peine à ajoûter foi, quoique confirmées par la déposition d'un nombre infini de témoins. Je songeai que c'étoit quelque chose de bien mortifiant pour moi, de paroître aussi petit au Peuple parmi lequel j'étois, qu'un *Lilliputien* l'auroit paru au milieu de nous. Mais c'étoit là le moindre de mes malheurs: Car, comme l'on a observé que les Créatures humaines sont plus sauvages & plus cruelles à proportion de leur grandeur, que pouvois-je attendre si-non  
d'être

d'être mangé par le premier de ces Monstres qui me trouveroit. Certainement, les Philosophes ont raison de dire, que rien n'est grand ou petit que par comparaison. Il auroit pû se faire que les *Lilliputiens* eussent trouvé une Nation, dont le Peuple fût aussi petit par rapport à eux, qu'eux-mêmes l'étoient à l'égard de moi. Et qui sçait, si cette énorme Race de Géants, que je voyois devant mes yeux, n'est pas une Peupinière de Nains en comparaison de quelque autre Peuple.

Quelque effrayé que je fusse, je ne pouvois m'empêcher de faire ces réflexions, quand un des Moissonneurs, qui n'étoit qu'à dix verges du sillon où j'étois couché, me fit craindre que s'il faisoit encore un pas il ne m'écrasât, ou qu'il ne me coupât en deux avec sa faux. Pour prévenir l'un & l'autre de ces malheurs, quand je vis qu'il alloit faire quelque mouvement, je jettai un cri que la crainte eut soin de rendre grand. A ce cri le Monstre s'arrête, & regardant pendant quelque tems de tous côtez au dessous de lui, il m'apperçût enfin à terre. Durant quelques instans, il me considéra avec cette sorte d'attention qu'on a, lors qu'on voudroit empoigner quelque petit Animal dangereux, sans qu'il pût nous mordre ou nous égratigner, & comme moi-même j'avois quelquefois fait à l'égard d'une *Belette* en *Angleterre*. A la fin il se hazarda à me prendre par le milieu entre son pouce & le doigt d'après, & m'approcha à trois verges de ses yeux, afin de me voir plus





plus distinctement. Je devinai sa pensée, & par bonheur j'eus assez de présence d'esprit pour ne faire pas le moindre mouvement pendant qu'il me tenoit en l'air à la distance de plus de soixante pieds de terre, quoi qu'il me pinçât cruellement entre ses doigts, & cela de peur qu'il ne me laissât tomber. Le seul mouvement que je fis, fut de tourner mes yeux vers le Soleil, de joindre mes mains ensemble d'un air de supplication, & de prononcer quelques mots d'un ton lamentable, & qui ne convenoit que trop à la situation où j'étois. Car à tout moment je tremblois qu'il ne me jettât contre terre, comme nous faisons d'ordinaire à l'égard de quelque petit Animal odieux, que nous avons envie de détruire. Mais le Destin qui commençoit à s'appaïser envers moi, fit que ma voix & mes gestes lui plurent, & qu'étonné au dernier point de m'entendre articuler des sons, il me regarda comme une espèce de curiosité. Dans le même tems, je ne pûs m'empêcher de faire plusieurs soupirs, de laisser couler quelques larmes, & de tourner la tête vers l'endroit où il me tenoit, lui donnant à connoître le mieux qu'il m'étoit possible, combien il me faisoit mal. Il parut qu'il m'entendit, car aïant levé le pan de son habit, il m'y mit doucement, & un instant après il courut avec moi vers son Maître, qui étoit un bon Fermier, & le même que j'avois premièrement vû dans le champ. Le Fermier aïant (comme je suppose par leur conversation) reçu touchant ma personne toutes les informations

mations que son Serviteur pouvoit lui donner, prit un brin de paille, environ de la grandeur d'une canne; & il s'en servit pour lever les pans de mon Habit, qu'il croyoit être une espèce de peau, dont la nature m'avoit couvert. Il fit venir ses valets & leur demanda (à ce qu'il me fut dit depuis) s'ils avoient jamais trouvé dans les champs une petite créature qui me ressembloit. Alors il me mit doucement à terre dans la même situation que si j'eusse été une Bête à quatre pâtes; mais je me levai d'abord & me promenant à petits pas en avant & en arrière, pour faire connoître à ce Peuple que je n'avois pas intention de m'enfuir. Ils étoient tous assis en cercle autour de moi, afin de mieux observer mes mouvemens. J'ôtai mon Chapeau, & fis une profonde révérence au Fermier. Je me jettai à genoux, & aiant levé mes yeux & mes mains au Ciel, je prononçai quelques mots le plus haut qu'il me fut possible. Je tirai de ma poche une Bourse où il y avoit de l'or, que je lui offris d'un air respectueux. Il la reçût dans la paume de sa main, l'approcha ensuite tout près de ses yeux, pour voir ce que c'étoit; après cela il la tourna plusieurs fois avec la pointe d'un épingle (qu'il tira de sa manche) mais toujours sans comprendre quelle Machine ce pouvoit être. Quand je vis cela, je lui fis signe de mettre sa main à terre: après quoi je pris la Bourse, & l'aïant ouverte, je versai tout l'or dans la paume de sa main. Il y avoit six quadruples d'*Espagne*, & vingt ou trente autres pièces plus petites. Je re-

mar-

marquai qu'il mouilloit sur sa langue le bout de son petit doigt , pour prendre de cette manière une de mes plus grandes pièces, & puis une autre, mais il me parut qu'il ignoroit absolument ce qu'elles étoient. Il me fit signe de les remettre dans la Bourse, & puis de remettre la Bourse dans ma poche, ce que je fis, après la lui avoir offerte encore cinq ou six fois.

Le Fermier fut convaincu alors que j'étois une Créature raisonnable. Il me parla souvent, & quoique le son de sa voix m'étourdit autant qu'auroit pû faire un Moulin à eau, il prononçoit néanmoins ses mots distinctement. Je répondis le plus haut que je pûs en différentes Langues, & plusieurs fois il se baissa si fort, qu'il n'y avoit que la distance de deux verges entre son oreille & moi; mais toute la peine que nous prîmes l'un & l'autre fut entièrement inutile, car il n'y eût aucun moyen de nous entendre. Il envoya alors ses Serviteurs à leur ouvrage, & aiant tiré son mouchoir de sa poche, il le plia en deux, & le tendit sur sa main gauche, qu'il mit toute ouverte à terre avec la paume dessus, me faisant signe de m'y mettre, ce qui n'étoit pas difficile, puis qu'elle n'avoit qu'un pied d'épaisseur. Je crus devoir obéir, & de peur de tomber, je me couchai tout de mon long sur le mouchoir, avec le reste duquel il m'envelopa jusqu'à la Tête pour plus grande sûreté, & de cette manière il m'emporta à sa Maison. Arrivé chez lui, il me montra d'abord à sa Femme; mais elle fit un cri & se retira en arrière,

re, comme les Dames en *Angleterre* ont coutume de faire quand elles voyent un Crapaud ou une Araignée. Cependant, quand elle eût un peu considéré ma contenance, & avec quelle docilité j'obéissois aux moindres signes que son Mari me faisoit, elle s'appriivoisa bien vîte, & ne tarda guères à m'aimer de tout son cœur.

Environ à midi un Domestique apporta le dîné, qui consistoit dans un seul plat, mais bon dans sa sorte, & tel qu'il falloit à un Laboureur. Ce plât avoit plus de vingt-quatre pieds de diamètre. La Compagnie consistoit dans le Fermier, sa Femme, trois Enfants & une vieille grand-Mere. Quand tout le monde fut assis, le Fermier me plaça à quelque distance de lui sur la Table, qui étoit haute de trente pieds. J'étois dans de terribles tranfes, & de peur de tomber en bas, je m'éloignai du bord le plus qu'il me fut possible. La Femme coupa en petites pièces un morceau de viande, & puis se mit à émier un peu de pain sur un assiette, qu'elle plaça ensuite devant moi. Je lui fis une profonde révérence, tirai mon couteau & ma fourchette, & me mis à manger, dont ils parurent fort satisfaits. La Maîtresse du logis ordonna à sa servante d'aller quérir une petite coupe, qui ne tenoit qu'environ douze pintes, & qu'elle eut soin elle-même de remplir pour moi. Je fus obligé de me servir de mes deux mains pour prendre la coupe, & d'un air fort respectueux je bûs à la santé de la Dame du Logis, ce qui fit faire à toute la Compagnie un si grand éclat de  
ri-



rire, que je pensai en devenir sourd. Cette Boisson avoit un goût de petit cidre, & n'étoit nullement désagréable. Le Maître me fit signe alors de me mettre à côté de son assiette: mais comme je marchai sur la Table, étant, comme il est facile à mes Lecteurs de le concevoir, encore tout éperdu, il m'arriva de broncher contre une croute de pain & de tomber sur mon nez, mais par bonheur sans me faire du mal. Je me relevai d'abord, & remarquant que ces bonnes gens étoient fort inquiets, je pris mon Chapeau (que j'avois tenu par politesse sous le bras) & en le tournant au dessus de ma tête, je fis en même tems deux ou trois cris de joie, pour montrer que je ne m'étois point blessé. Mais dans le tems que je m'avançois vers mon Maître (comme je l'appellerai toujours dans la suite) le plus jeune de ses Fils, qui étoit assis à côté de lui, & qui étoit un méchant garnement d'environ dix ans, me prit par les jambes, & me tint si haut en l'air qu'il n'y avoit partie de mon corps qui ne tremblât de peur; mais son Père m'ôta d'entre ses mains, & lui donna un si terrible soufflet, qu'il auroit pû renverser le plus terrible Elephant qu'on ait jamais vû en *Europe*, lui ordonnant en même tems de sortir de table. Mais moi, craignant que le garçon ne me gardât quelque rancune, & me ressouvenant parfaitement bien jusqu'à quel point les Enfans parmi nous sont cruels envers les Moineaux, les Lapins, les jeunes Chats, & les petits Chiens, je me jettai à genou, & désignant le criminel, je tâchai

à

à faire entendre à mon Maître, que je lui demandois en grace qu'il voulut lui pardonner. Le Pere y consentit, & donna permission à son Fils de reprendre sa place; sur quoi j'allai vers lui & baisai sa main, que mon Maître prit, & passa plusieurs fois sur mon visage comme pour me caresser.

Vers le milieu du repas le Chat favori de ma Maîtresse sauta dans moi giron. Cet Animal me parut trois fois plus grand qu'un Bœuf, à en juger par sa tête & par une de ses pâtes, que je considérai attentivement pendant que sa Maîtresse le caressoit & lui donnoit à manger. L'air furieux de cette Bête me fit trembler, quoique je fusse à l'autre bout de la Table, & que ma Maîtresse la retint, de peur qu'elle ne sautât sur la Table, & ne me prit entre ses grifes. Mais par bonheur j'en fus quitte pour la crainte; car le Chat ne fit pas la moindre attention à moi, quoique mon Maître m'en eût si fort approché, que je n'en étois plus qu'à la distance de trois verges. Comme j'avois toujours oui dire, & même éprouvé dans mes Voyages, que fuir, ou marquer de la frayeur devant un Animal cruel, est le vrai moyen de s'en faire attaquer, je pris la résolution dans cette épineuse conjecture, de prendre un air ferme & assuré. Je me promenai cinq ou six fois avec un maintien intrepide devant la tête même du Chat, & vins ensuite tout près de lui; sur quoi il sauta à terre, tout comme s'il avoit été plus effrayé encore que moi. Ce trait de courage qui m'avoit si bien réussi, fit que je n'eus pas tant peur des Chiens, dont

dont trois ou quatre venoient d'entrer dans la Chambre, comme cela est ordinaire dans les Maisons des Fermiers; un de ces Chiens, qui étoit un Mâtin, étoit de la grandeur de quatre Elephants. Tout près de lui étoit un Levrier; plus haut encore, mais pas si large.

Nous avions presque achevé de dîner, quand la Nourrice entra, aiant entre ses bras un Enfant d'un an, qui m'apperçût d'abord, & commença à crier si fort qu'on l'auroit entendu à une lieuë, & cela, suivant la bonne coûtume des Enfans, pour que je lui servisse de jouët. Sa Mere par pure indulgence me prit, & m'avança vers l'Enfant, qui me saisit incontinent par le milieu, & fourra matête dans sa bouche, ce qui me fit jetter des cris si affreux, que l'Enfant effrayé me laissa tomber, & je me serois infailliblement cassé le cou, si la Mere n'avoit pas tenu son tablier sous moi. La Nourrice pour appaiser le petit, se servit d'un Hochet, qui étoit une espèce de Vaisseau creux, rempli de grandes pierres, & attaché avec un Cable au milieu du corps de l'Enfant. Mais cela n'y fit œuvre, tellement qu'elle fut obligée d'avoir recours au dernier remède, qui étoit de lui donner le sein. J'avouë n'avoir jamais vû un objet plus monstrueusement dégoûtant, que celui qui s'offrit alors à mes regards. J'en étois si près que je pouvois le voir très-distinctement: mais j'aime mieux épargner à mes Lecteurs une pareille Description, & leur faire part d'une réflexion que m'inspira la vuë de ce laid & énor-

me sein. La peau de nos Dames *Angloises*, disois-je en moi-même, nous paroît très-belle : mais cela ne viendrait-il pas de ce que ces Dames ne sont pas plus grandes que nous, & de ce que nous ne voyons pas leur peau à travers un Microscope, qui nous convaincoit que le teint le plus blanc & le plus uni, n'est au fond qu'un assemblage raboteux de plusieurs vilaines couleurs.

Je me souviens que dans le tems que j'étois à *Lilliput*, les teints des Habitans me paroissoient la plus belle chose du monde, & que causant sur ce sujet avec un Homme d'esprit du País, qui étoit un de mes intimes Amis, il me dit que mon visage lui paroissoit beaucoup plus beau & plus uni quand il me regardoit de terre, que lorsque placé dans ma main il pouvoit me considérer de plus près. Il m'avoüa qu'il appercevoit alors de grands creux dans mon menton, que le poil de ma barbe étoit plus rude que la foye d'un Sanglier, & que mon teint étoit composé de plusieurs couleurs très-désagréables : Quoique je puisse dire sans vanité, que je suis aussi beau que la plupart des personnes de mon Sexe & de mon País, & que mon teint n'est pas autant hâlé par mes Voyages qu'il auroit pû l'être. D'un autre côté, parlant des Dames de la Cour de *Lilliput*, il m'a dit plus d'une fois que l'une avoit des tâches de rougeur, une autre la bouche trop grande, une troisième le nez mal fait, qui étoient tout des choses dont il m'étoit impossible de m'appercevoir.

J'a-

J'avoué ingenuement que les réflexions que je viens de faire sont fort naturelles, & que mon Lecteur auroit bien pû les faire sans moi. Cependant je n'ai pû m'empêcher de lui en faire part, de peur qu'il ne s'imaginât que ces vastes Créatures fussent réellement plus difformes que nous : car pour leur rendre justice, il faut que je confesse que c'est un Peuple fort bien tourné ; & en particulier touchant mon Maître, que, quoi qu'il ne fût qu'un Fermier, ses traits pourtant me paroissent très bien proportionnez, quand je les considérois à la distance de soixante pieds, c'est à-dire, quand je me tenois à terre tout près de lui.

Lors qu'on fût sorti de Table, mon Maître alla trouver ses Ouvriers, & autant que je pûs le découvrir par sa voix & par ses gestes, donna ordre à sa Femme d'avoir bien soin de moi. J'étois extrêmement las, & j'avois une furieuse envie de dormir. Ma Maîtresse qui le remarqua, me mit sur son propre lit, & me couvrit d'un mouchoir blanc, mais qui étoit plus grand & plus épais que la principale voile d'un Vaisseau de Guerre. Je dormis environ deux heures, & songeai que j'étois chez moi avec ma Femme & mes Enfants, ce qui redoubla ma tristesse, quand à mon réveil je me trouvai seul dans un vaste Appartement qui avoit deux à trois cent pieds d'étendue, & plus de deux cent en hauteur ; & dans un lit qui avoit quarante verges de largeur. Ma Maîtresse étoit sortie pour avoir soin de

ses affaires Domestiques , & avoit fermé après elle la porte de la Chambre où j'étois. Le Lit étoit à huit verges de terre. Pressé par quelque nécessité, j'aurois bien voulu descendre, mais je n'ôfai appeller personne, parce qu'aussi-bien tous mes cris auroient été inutiles, & ne seroient certainement pas parvenus jusqu'à la Cuisine, où toute la Famille étoit. Pendant que je me trouvois dans cet embarras, deux Rats grimperent contre les rideaux, & coururent de côté & d'autre en flairant. Un d'eux vint jusques sur mon visage, & me causa une terrible frayeur. Je me levai aussi-tôt, & tirai mon Epée pour me défendre. Ces horribles Animaux eurent la hardiesse de m'attaquer des deux côtez, & un d'eux me sauta au collet, mais j'eus le bonheur de lui fendre le ventre avant qu'il pût me faire aucun mal. Il tomba à mes pieds, & l'autre voyant le sort de son camarade s'enfuit; mais non pas sans avoir reçu une bonne blessure par derrière, que je lui donnai pendant qu'il s'enfuioit. Cet exploit achevé, je me promenai au petit pas de côté & d'autre sur le lit, pour me remettre de ma frayeur & de la fatigue que je venois d'essuyer. Ces Rats étoient de la taille d'un grand Dogue d'*Angleterre*, mais infiniment plus agiles & plus méchants: si bien que si j'avois ôté mon Epée avant que de me coucher, j'aurois été infailliblement dévoré. Je mesurai le Rat mort, & trouvai qu'il avoit deux verges moins un pouce de longueur.

Peu

Peu après ma Maîtresse entra dans la Chambre, & me voyant tout en sang, elle courut au plus vite à moi, & me prit dans sa main : je lui montrai le Rat mort, en riant & en faisant d'autres démonstrations de joye, pour lui donner à connoître que je n'avois aucun mal. Elle en fut charmée, & ordonna à une Servante de prendre le Rat avec des pincettes, & de le jeter par la fenêtre. Après cela elle me mit sur une table, où je lui montrai mon Epée toute sanglante, que j'essuyai un instant après, & que je remis dans son Fourreau. J'étois pressé de faire plus d'une de ces sortes de choses à l'égard desquelles les Procurations sont impraticables; & pour cet effet je m'efforçai de faire comprendre à ma Maîtresse, que je souhaitois d'être mis à terre; ce qui étant exécuté, ma pudeur ne me permit pas de faire d'autres gestes que de montrer la porte, & de me courber plusieurs fois. La bonne Femme me comprit enfin, quoi qu'avec grande peine: elle me prit dans sa main, & me mit à terre dans le Jardin. Je m'éloignai d'elle de deux cent verges; & lui aiant fait signe de ne me pas regarder & de ne me pas suivre, je me cachai entre deux feuilles d'Oseille, & satisfis à mes besoins.

J'espère que le Lecteur Benevole m'excusera si j'insiste quelquefois sur des particularitez de ce genre, qui quoique peu intéressantes aux yeux du vulgaire ignorant, ne laissent pas de donner un nouveau degré d'étendue aux idées & à l'imagination d'un Phi-

lofophe. D'ailleurs, je me fuis particulièrement attaché à la vérité, fans prêter à mon ftile les ornemens affectez du menfonge : & je puis dire que toutes les circonftances de ce Voyage ont fait fur moi une fi vive imprefion, & font fi profondément gravées dans ma mémoire, qu'en les mettant fur le papier, je n'en ai omis aucune, qui fut tant foit peu importante : Quoiqu'après une exacte revue, j'aye effacé quelques endroits moins importans, qui font dans ma première copie ; & cela crainte d'ennuier mes Lecteurs ; crainte qui, à ce qu'on dit, devoit agiter la plûpart des Auteurs de Voyages.



## C H A P I T R E II.

*Description de la Fille du Fermier. L'Auteur est mené à une Ville prochaine, & enfuite à la Capitale. Particularitez de ce Voyage.*

**M**A Maîtrefle avoit une Fille de neuf ans, qui étoit une très-aimable Enfant pour fon âge, qui faisoit de fon Eguille tout ce qu'elle vouloit, & d'une adrefle fuprenante à habiller fa poupée. Sa Mere & elle réfolurent d'accommoder pour la nuit fuivante le Berceau de la poupée pour moi :  
le



le Berceau fut mis dans un petit Tiroir d'un Cabinet, & le Tiroir placé sur une Tablette suspenduë en l'air de peur des Rats. Pendant tout le tems que je restai dans cette Maison, je n'eus point d'autre lit, quoique je le rendissè plus commune, quand j'eus un peu appris à parler la Langue du País, & que je fus en état d'exprimer tellement qu'ellement mes besoins. Cette jeune Fille étoit si adroite, qu'après que j'eus ôté deux ou trois fois mes habits devant elle, elle fut en état de m'habiller & de me déshabiller, quoique je ne lui aye jamais donné cette peine, quand elle vouloit me laisser faire. Elle me fit sept chemises, & quelqu'autre linge, qui quoique très-fin, ne laissoit pas d'être plus épais & plus rude qu'une Haire; & toujours elle eût la bonté de le laver elle-même. Elle tâcha aussi de m'apprendre la Langue du País: Quand je montrois quelque chose avec le doigt, elle m'en disoit le nom, de manière que dans peu de jours je pouvois demander tout ce que je voulois. C'étoit une très-bonne Enfant, & qui n'avoit pas tout à-fait quarante pieds de hauteur, étant petite pour son âge. Elle me donna le nom de *Grildrig*, nom que sa Famille me conserva, & par lequel je fus désigné ensuite par tout le Royaume. Ce mot revient au *Nanunculus* des Latins, au *Homuncelino* des Italiens, au *Mannikin* des Anglois, & au *Mirmidon* des François. C'est à elle principalement que je dois ma conservation dans ce País, & pendant tout le tems que j'y fus, je ne me séparai jamais d'elle; je l'appellois ma *Glumdalclitch*,

*clitch*, ou ma petite Nourrice. Et je serois le plus ingrat de tous les Hommes, si je ne faisois pas mention de sa tendresse & de ses soins à mon égard, que je souhaiterois de tout mon cœur être en état de reconnoître, au lieu que je suis, selon toutes les apparences, le fatal quoiqu'innocent instrument de sa disgrâce. On commençoit déjà à parler de moi dans le Voisinage. Le bruit s'y étoit répandu, que mon Maître avoit trouvé dans les Champs un Animal extraordinaire, de la grandeur d'un *Splacknuck*; mais dont toutes les parties étoient exactement faites comme celles d'une Créature humaine; à laquelle il ressembloit de plus dans toutes ses actions; qu'il parloit un petit langage qui lui étoit propre, qu'il avoit déjà appris quelques mots de leur Langue, marchoit sur ses jambes, étoit doux & apprivoisé, venoit quand on l'appelloit, faisoit tout ce qu'on vouloit, & avoit les plus jolis membres du monde, & un teint plus beau que celui d'une Fille de qualité de trois ans. Un autre Fermier qui ne demuroit pas loin de chez nous, & étoit un intime Ami de mon Maître, vint lui rendre visite, dans le dessein de s'informer de la vérité de cette Histoire. Je fus d'abord produit & placé sur une Table, où je me proménai de côté & d'autre, selon qu'on me l'ordonnoit, tirai mon Épée, la remis dans le Fourreau, fis la Révérence à celui qui étoit venu rendre visite à mon Maître, lui demandai en sa propre Langue comment il se portoit, & lui dis qu'il étoit le bien venu,  
pré-

précisément comme ma petite Nourrice m'avoit instruit. Cet homme qui étoit vieux & qui n'avoit pas la vuë trop bonne, mit ses Lunettes pour me mieux considérer, & j'avoüé que la singularité de ce spectacle m'arracha un éclat de rire fort impoli. Nos gens s'apperçurent pourquoi je riois, & éclatèrent dans le même instant, ce qui pensa fâcher ce vieux Fou. Il passoit pour Avare, & par malheur pour moi il ne justifia que trop cette espèce de réputation. Il conseilla à mon Maître de me montrer comme une Rareté dans la Ville voisine un jour de Marché. En voyant mon Maître & son Ami qui causoient long-tems ensemble, & dont la vuë portoit souvent sur moi, je craignis qu'il ne se tramât quelque chose qui me regardât; & dans ma frayeur je crus même comprendre une partie de ce qu'ils disoient. Mais le matin suivant *Glumdalclitch* ma petite Nourrice, me raconta fidèlement tout ce qui avoit été dit, en aiant été informée par sa Mere. La pauvre Fille me mit dans son sein, & se mit à pleurer de l'air du monde le plus touchant. Elle appréhendoit qu'il ne m'arrivât quelque malheur, & que quelque Rustre ne me brisât en pièces en me tenant entre ses mains. Elle avoit remarqué en moi plusieurs traits de Modestie & de noble Fierté, & étoit persuadé que je serois indigné au dernier point, si pour de l'argent on me faisoit voir à toutes sortes de gens comme une Marionette. Elle dit, que son Papa & sa Maman lui avoient promis que *Gildrig* seroit à elle, mais qu'elle voyoit bien qu'ils lui feroient com-

me l'année passée , qu'ils lui promirent un Agneau , qui dès qu'il fut gras , fut vendu à un Boucher. En mon particulier , je puis protester que j'étois moins inquiet de cette nouvelle que ma Nourrice. Je n'avois jamais perdu l'espérance de recouvrer un jour ma liberté ; & pour ce qui regarde l'ignominie d'être promené en qualité de Monstre , je considérai que j'étois Etranger dans le País , & que ce malheur ne pourroit jamais m'être reproché si je revenois en *Angleterre* ; puisque le Roi de la *Grande-Bretagne* lui-même auroit été obligé de passer par-là s'il avoit été à ma place.

Mon Maître suivant l'avis de son Ami , n'attendit que jusqu'au premier jour de Marché pour me porter dans une Boëte à la Ville prochaine , & ne prit avec lui que ma petite Nourrice. La Boëte étoit fermée de tous côtez , & n'avoit qu'une petite porte par laquelle je pouvois entrer & sortir , & quelques petits trous pour que l'air y entrât. *Glumdalclitch* avoit eu la précaution de mettre dans la Boëte le Matelas du lit de sa poupée , pour me coucher dessus. Malgré cette précaution , le Voyage , qui ne fut que d'une demie heure , m'avoit presque roué. Car les Chevaux avançoient quarante pieds à chaque pas , & trottoient d'une manière si peu commode , qu'un Vaisseau agité par une grande Tempête s'élève & s'abaisse encore moins que je ne faisois à chaque instant. Il y avoit tant soit peu plus loin de nôtre Logis à la Ville prochaine que de *Londres* à *St. Albans*. Mon Maître s'ar-  
rêta

rêta à son Auberge ordinaire ; & après avoir consulté l'Hôte , & fait quelques préparations nécessaires , il loua le *Gnutrud* , ou le Crieur public , pour aller notifier à haute voix par toute la Ville , qu'il y avoit une Créature inconnüe à voir à l'enseigne de l'*Aigle verte* ; que cette Créature n'étoit pas si grande encore qu'un *Splacnuck* ( Animal du País environ de six pieds ) & que dans toutes les parties de son corps elle ressembloit à un Homme , prononçoit différens mots , & faisoit mille gentilleses.

Je fus placé sur une Table dans la principale Chambre de l'Auberge , qui pouvoit bien avoir trois cent pieds en quarré. Ma petite Nourrice se tenoit sur une chaise basse tout près de la Table , pour prendre garde à moi , & pour m'ordonner ce que j'aurois à faire. Afin d'éviter la presse , mon Maître voulut que je ne fusse vû que de trente personnes à la fois. Je me proménai sur la Table comme la Fille de mon Maître me l'ordonnoit ; elle me fit quelques questions qu'elle sçavoit que j'entendois , & j'y répondis le plus haut qu'il me fût possible. Je m'adressai plusieurs fois aux Spectateurs , dis qu'ils étoient les bien-venus , les assurai de mes Respects & me servis de quelques autres Phrases que j'avois apprises. Je pris un de rempli de Liqueurs , que ma petite Nourrice m'avoit donné en guise de coupe , & bûs à leur santé. Je tirai mon Epée & fis le moulinet à la manière des Maîtres d'Armes en *Angleterre*. *Glumdalclitch* me donna un brin de paille avec lequel je fis l'exerci-

ce de la pique que j'avois appris dans ma jeunesse. Je fus montré ce jour-là à douze Compagnies différentes, & autant de fois obligé de recommencer le même Manège, jusqu'à ce que je fusse à demi mort de lassitude & de frayeur. Car, ceux qui m'avoient vû, avoient fait de moi de si étranges rapports, que le Peuple étoit sur le point d'enfoncer les portes par un motif d'intérêt. Mon Maître ne voulût pas permettre que personne, excepté ma Nourrice, me touchât; & , pour prévenir tout malheur, des Bancs furent mis tout autour de la Table, & à telle distance qu'il étoit impossible d'atteindre jusqu'à moi. Nonobstant cela un fripon d'Ecolier me jetta une Noisette à la tête : ce fut un grand bonheur qu'elle ne m'attrapa point, car sans cela elle m'auroit fait sauter la Cervelle, étant à-peu-près de la grosseur d'une Courge. Mais j'eus le plaisir de voir que ce petit Coquin fut bien rossé, & puis chassé hors de la Chambre.

Mon Maître fit publier par toute la Ville que le jour de Marché suivant il me feroit voir encore, & en même tems eût soin de me préparer une Voiture plus commode, ce qu'il avoit grande raison de faire; car j'étois si fatigué de mon premier Voyage, & de toutes les belles choses qu'on m'avoit fait faire huit heures de fuite, que je pouvois à peine me tenir sur mes pieds ou proférer un seul mot. Il me fallut plus de trois jours avant que de pouvoir me remettre; & comme s'il avoit été dit qu'au Logis même je

je n'aurois aucun repos, tous ceux qui demeuroient autour de nous, à plus de cent miles à la ronde, se rendirent à la Maison de mon Maître pour me voir; ce qui lui valut de grandes sommes. Ainsi, quoique je ne fusse pas mené à la Ville, j'avois fort peu de relâche chaque jour de la Semaine (excepté le Mercredi qui est leur jour de Sabat.)

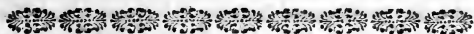
Mon Maître voyant le profit qu'il tiroit de moi, forma le dessein de me promener par les Villes les plus considérables du Royaume. S'étant donc pourvû de tout ce qui lui étoit nécessaire pour un long Voyage, & ayant réglé ses Affaires Domestiques & pris congé de sa Femme, le 17 Août 1703. environ deux mois après mon arrivée, nous partîmes pour la Capitale, située à-peu-près au milieu de tout l'Empire, & à plus de mille lieues de nôtre Maison: mon Maître fit monter sa Fille *Glumdalclitch* à Cheval derrière lui. Elle m'avoit mis dans une Boîte qu'elle tenoit sur son giron. La bonne Fille avoit garni la Boîte de l'étoffe la plus douce qu'il lui avoit été possible de trouver, sans oublier le lit de sa poupée, ni aucune autre chose qu'elle croyoit pouvoir m'être nécessaire ou agréable. Pour toute compagnie nous n'avions qu'un Garçon de Logis, qui venoit à Cheval derrière nous avec le Bagage.

Le dessein de mon Maître étoit de me faire voir dans toutes les Villes qui seroient sur sa route, & de quitter le grand-Chemin, quand il n'y auroit que cinquante ou cent

miles à faire pour arriver à un Village ou Château de quelque grand Seigneur: écart qu'il espéroit lui devoir rapporter quelque chose; après quoi son plan étoit de reprendre le chemin de la Capitale. Nous ne faisons que cent quarante ou cent soixante miles par jour: car *Glumdalclitch*, pour me faire plaisir, se plaignit que le trot du Cheval l'avoit fatiguée. Quand je le voulois, elle me prenoit hors de la Boëte, pour me faire prendre l'Air & voir le País. Nous passâmes cinq ou six Rivières bien plus larges que le Nil ou le Gange, & il y avoit peu de Ruisseaux qui fussent aussi étroits que la *Tamise* au Pont de *Londres*. Nous mêmes dix semaines à faire notre Voyage, & je fus montré dans dix-huit grandes Villes, sans compter les Villages & quelques Maisons particulières. Le 26 d'Octobre nous arrivâmes à la Capitale, appellée dans leur Langue *Lorbrulgrad*; c'est-à-dire, l'*Admiration du Monde*. Mon Maître loüa un Appartement dans la principale ruë de la Ville, tout près du Palais-Royal, & fit répandre des billets, qui contenoient une exacte description de ma personne. La Chambre ou les Spectateurs devoient se rendre pour me voir, avoit entre trois & quatre cent pieds d'étendue; & je devois jouer mon Rôle sur une Table, qui avoit soixante pieds de diamètre, & qui étoit environnée à trois pieds du bord de palissades pour m'empêcher de tomber du haut en bas. J'étois visible dix fois par jour au grand étonnement & à l'entière satisfaction du Peuple. J'avois déjà appris leur



leur Alphabet, & savois même me servir à propos de quelques phrases par-ci par-là; car *Glumdalclitch* avoit eu soin de m'instruire pendant que nous avions été au logis, & avoit continué ses leçons durant nôtre Voyage. Elle avoit presque toujours en poche un petit livre, qui n'étoit guères plus grand qu'un Atlas de Samson: c'étoit une espèce de Traité à l'usage des jeunes Filles, pour leur donner une idée abrégée de leur Religion: c'est de ce Livre qu'elle se servoit afin de me faire connoître les lettres, & même de me donner quelque intelligence de la connoissance des mots.



### CHAPITRE III.

*L'Auteur est conduit à la Cour. La Reine l'achette du Fermier & le présente au Roi. Il dispute avec les Professeurs de Sa Majesté: Est logé à la Cour, & fort dans les bonnes graces de la Reine. Il défend l'Honneur de sa Patrie, & a querelle avec le Nain de la Reine.*

L'Exercice fatiguant que j'étois obligé de faire chaque jour, avoit alteré ma santé en peu de semaines; & il sembloit que le profit que j'apportoïis à mon Maître, ne servoit qu'à accroître le désir qu'il avoit de

gagner d'avantage encore. J'avois entièrement perdu l'appetit, & étois devenu d'une horrible maigreur. Le Fermier s'en apperçût & aiant conclu que je n'en ferois pas longue, il résolut de ne rien épargner pour me conserver une vie si propre à augmenter encore une Fortune qu'il avoit déjà si bien commencé à faire. Pendant qu'il étoit occupé à ces raisonnemens, un *Star-dral*, ou Ecuyer vint de la Cour, avec ordre à mon Maître de m'y mener incessamment pour divertir la Reine & les Dames de la Cour. Quelques-unes de celles-ci étoient déjà venues me voir, & avoient raconté les choses du monde les plus incroyables de ma Beauté & de mon Esprit. Sa Majesté & ceux dont elle étoit accompagnée furent charmez de mes manières au-delà de toute expression. Je me jettai à genoux, & demandai d'avoir l'honneur de baiser le pied de la Reine; mais cette gracieuse Princesse me tendit (après qu'on m'eût mis sur une Table) son petit doigt, que je ferrai entre mes deux bras, & sur le bout duquel j'appliquai mes lèvres avec le plus profond respect. Elle me fit quelques questions générales sur mon País & sur mes Voyages, auxquelles je répondis aussi clairement & en aussi peu de mots qu'il m'étoit possible. Elle me demanda si je serois content de passer ma vie à sa Cour. Je fis une profonde révérence, & répondis d'un air soumis que j'appartenois à mon Maître, mais que si j'étois le maître de disposer de moi, je serois charmé de consacrer ma vie au service de Sa Majesté: Alors elle demanda à

mon

mon Maître s'il voudroit me vendre. Lui, qui croyois que je ne pourrois pas vivre un Mois, ne fit pas grande difficulté, & demanda mille pièces d'or, qui lui furent payées sur le champ : & je remarquai que chaque pièce étoit d'une prodigieuse grosseur. La somme étant reçue, je dis à la Reine, que puisque j'étois à présent le très-humble Esclave de Sa Majesté, je lui demandois en grace que *Glundalclitch*, qui m'avoit toujours soigné avec tant de tendresse, & qui s'y entendois si bien, fut admise à son service, & continuât à me servir de Nourrice & de Précepteur. La Reine m'accorda ma demande, & obtint aisément le consentement du Fermier, qui fut bien-aise que sa Fille fut placée à la Cour : & la pauvre Fille elle-même ne pût dissimuler sa joye. Son Pere s'en alla me souhaitant toute sorte de bonheur, & ajoûtant qu'il m'avoit laissé dans une bonne Condition ; je ne répondis pas un mot, & me contentai de lui faire une assez petite révérence.

La Reine s'aperçût de mon air froid, & quand le Fermier fut sorti de la Chambre, elle m'en demanda la raison. Je pris la liberté de dire à Sa Majesté, que je n'avois d'autre obligation à cet Homme, que de ne pas avoir écrasé une misérable petite créature comme moi, quand il m'avoit trouvé dans son Champ ; obligation dont je me croyois suffisamment dégagé par le profit qu'il avoit tiré de moi en me montrant à mille personnes, & par la somme qu'il venoit de recevoir de Sa Majesté. Que la  
vie,

vie, que j'avois menée depuis qu'il m'avoit trouvé, étoit assez pénible pour tuer un Animal dix fois plus fort que moi. Que ma fanté étoit fort altérée par le travail continu de divertir toutes sortes de personnes à toutes les heures du jour, & que si mon Maître n'avoit pas crû ma vie en danger, Sa Majesté ne m'auroit pas eu à si bon marché. Mais que me trouvant à présent sous la Protection d'une si grande & si bonne Reine, l'étonnement de la Nature, la merveille du Monde, l'Amour de ses Sujets, & le Phenix de la Création; j'espérois que la crainte de mon Maître se trouveroit fausse, puisque je sentojs déjà en moi comme une nouvelle vie, qui étoit l'effet de son auguste présence.

C'étoit-là le précis de mon Discours, dans lequel je fis certainement bien des fautes de langage, & hésitai plus d'une fois; la dernière partie en étoit tout-à-fait dans le stile de ce Peuple, dont j'avois appris quelques phrases de *Glumdalclitch*, en allant à la Cour.

La Reine ne fit pas seulement attention à mes fautes de langage, mais parut surprise de trouver tant d'esprit & de bon sens dans un si petit Animal. Elle me prit dans sa main, & m'aporta au Roi, qui étoit alors dans son Cabinet. Lui, qui étoit un Prince grave & austère, ne voyant pas bien ma Figure, demanda à la Reine d'un air froid & sérieux, depuis quand elle étoit dans le goût de *Splacnuck*; car c'est pour cet Animal qu'il me prenoit, pendant que j'étois couché sur

ma poitrine dans la main droite de Sa Majesté. Mais, cette Princesse, qui avoit infiniment d'esprit & de gayeté, me mit sur mes pieds au haut d'une Etudiale, & m'ordonna d'instruire moi-même Sa Majesté de ce qui me regardoit, ce que je fis en peu de mots, & *Glumdalclitch*, qui m'attendoit à la porte du Cabinet, & qui souffroit impatiemment que je fusse hors de sa vuë, aiant été admise, confirma tout ce qui s'étoit passé depuis mon arrivée dans la Maison de son Pere.

Le Roi, quoiqu'il eût fait son cours de Philosophie; & qu'il se fut appliqué avec attention aux Mathématiques, aiant examiné avec soin ma Figure, & me voyant me proméner, crût avant que de m'avoir entendu parler, que j'étois un Automate, fait par quelque Artisan fort ingénieux. Mais, quand il eût oui ma voix, & trouvé que je parlois avec raison, il ne pût cacher son étonnement. Il ne fut nullement content du récit que je lui avois fait touchant la manière dont j'étois venu dans son Royaume, & crut que c'étoit une Fable concertée entre *Glumdalclitch* & son Pere, qui m'avoient appris quelques mots & quelques Phrases afin de me vendre à plus haut prix. Ce soupçon fit qu'il me proposa plusieurs questions, auxquelles je répondis toujours d'une manière sensée, & sans autre défaut que l'embarras de m'exprimer un mauvais accent, & quelques Phrases rustiques, que j'avois apprises dans la Maison du Fermier, & qui n'étoient guères en usage à la Cour. Sa  
Ma-

Majesté fit quérir trois Professeurs, qui étoient en semaine alors (suivant la coutume du Pais.) Ces Messieurs, après avoir examiné ma Figure pendant quelque tems avec exactitude, furent de différens avis. Ils convinrent seulement en ceci, que je ne pouvois avoir été produit selon les Loix régulières de la Nature, parce que j'étois privé du Talent de pouvoir me conserver la vie, soit en volant en l'Air, ou en grim pant sur des Arbres, ou en creusant des trous en Terre. Ils conclurent de mes dents, qu'ils examinèrent avec grand soin, que j'étois un Animal carnacier; cependant ils ne sçavoient point de quoi je pouvois m'être nourri, parce que la plupart des Animaux à quatre pieds étoient trop forts pour moi, & les Mulots aussi-bien que quelques autres bêtes, trop agiles, il ne restoit à leurs avis que les Limaçons & quelques autres insectes; encore eurent-ils la cruauté de prouver par plusieurs doctes Argumens, que ce genre de nourriture ne m'en pouvoit pas servir à moi. Un de ces habiles gens inclinoit fort à croire que j'étois un Embryon, ou tout au plus un Avorton. Mais cette opinion fut rejetée par les deux autres, qui observèrent que tous mes membres étoient finis & parfaits dans leur taille, & que j'avois déjà vécu quelques années, comme il paroissoit par ma barbe, dont ils voyoient distinctement les poils à l'aide d'un Microscope. Ils ne voulurent pas me reconnoître pour un Nain, parce que ma petiteffe étoit au-dessous de toute comparaison; car le

Nain

Nain favori de la Reine, qui étoit le plus petit qu'on eût jamais vû dans le Royaume, avoit près de trente pieds. Après plusieurs débats, ils décidèrent unanimement, que j'étois seulement *Replum Scalath*, ce que les Latins apellent *Lusus naturæ*; Définition exactement conforme à notre Philosophie moderne, dont les Professeurs dédaignent les *causes occultes*, par lesquelles les Disciples d'*Aristote* cherchent vainement à déguiser leur ignorance, ont inventé cette merveilleuse solution de toutes les difficultez, au grand avancement des connoissances humaines.

Après une Décision si authentique, je demandai la permission de dire seulement deux mots. Je me tournai vers le Roi, & assûrai Sa Majesté que je venois d'un País habité par plusieurs millions de personnes des deux Sexes, & tous de ma Taille, que les Animans, les Arbres & les Maisons y étoient dans la même proportion, & que par conséquent j'étois aussi capable de m'y défendre, & d'y trouver ma subsistance, qu'aucun des Sujets de Sa Majesté dans son País; & il me parut que cette réponse suffisoit pour refuter les Argumens de ces Messieurs. Ils n'y repliquèrent que par un souris méprisant, disant, que j'avois bien retenu la leçon que le Fermier m'avoit dictée. Le Roi qui avoit l'esprit bien plus pénétrant qu'eux, après avoir renvoyé ses Sçavans, fit quérir le Fermier, qui par bonheur n'étoit pas encore sorti de la Ville. Il l'examina d'abord en particulier, & puis le confronta avec *Glumdalclitch* & avec moi;

&

& comme nous ne nous coupâmes jamais dans nos réponses, il commença à croire qu'il se pourroit bien que nous disions vrai. Il pria la Reine de donner ordre qu'on eût bien soin de moi, & fut d'avis que ma petite Nourrice devoit continuer à rester auprès de moi, parce qu'il avoit remarqué que nous nous aimions beaucoup l'un l'autre. On lui donna un Appartement fort commode à la Cour, une Gouvernante pour avoir soin de son éducation, une Servante pour l'habiller, & deux Valets pour la servir; mais pour moi j'étois entièrement confié à ses soins. La Reine commanda qu'on me fit, sur le modèle que *Glumdalclitch* & moi trouveroient bon, une Boëte pour me servir de Chambre de lit. L'Ouvrier qui y fut employé étant fort habile, me fit, en moins de trois semaines, une Chambre qui avoit seize pieds en quarré, & douze en hauteur, avec des Fenêtres à chassis, une porte & deux Cabinets. Le plafond pouvoit être haussé & baissé par le moyen de deux gonds, pour y mettre un lit que le Tapissier de Sa Majesté avoit déjà préparé, & que *Glumdalclitch* avoit la bonté de faire chaque jour de ses propres mains. Un Artisan, qui s'étoit rendu fameux par son adresse à travailler en petit, entreprit de me faire deux Chaises, avec leurs Dossiers, & toutes les autres pièces, d'une matière qui ne ressembloit pas mal à de l'ivoire, & deux Tables avec un Cabinet pour mettre ce que je voudrois. La Chambre étoit mâtelassée de tous côtez, aussi-bien que le plan-



plancher & le plafond, pour prévenir tous les malheurs qui auroient pû arriver par la négligence ou par l'étourderie de ceux qui me portoient, & afin que je sentisse moins la force des secouffes en allant en Carosse. Je demandai que ma Chambre fut fermée à clé afin que les Rats & les Souris n'y pûssent entrer. Après plusieurs essais, un Ouvrier fut assez adroit pour faire la plus petite serrure qu'on eût jamais vuë dans ce País, car j'ai connu un Gentilhomme en *Angleterre* qui en avoit une plus grande à la porte de sa Maison. Je fis de mon mieux pour mettre la clé dans ma poche, de peur que *Glumdalclitch* ne la perdit. La Reine donna aussi ordre, qu'on prit la Soye la plus mince qui se pourroit trouver pour me faire des Habits. Cette Soye n'étoit guères plus épaisse que nos couvertures de lits en *Angleterre*, & j'avouë que j'eus quelque peine à m'y accoûtumer. Mes Habits étoient faits à la mode ou País, qui a quelque chose de fort décent, & qui tient une espèce de milieu entre la manière de s'habiller des *Persans* & celle des *Chinois*.

La Reine prit peu-à-peu tant de goût à ma conversation, qu'elle ne pouvoit plus dîner sans moi. J'avois une Table placée sur celle à laquelle Sa Majesté dînoit, & une Chaise pour m'asseoir. *Glumdalclitch* se tenoit debout près de la Table pour me servir & pour avoir soin de moi. J'avois pour moi un service complet de Plats & d'Assiettes d'Argent, qui en comparaison du service de la Reine, n'étoit guères plus grand que ce que j'ai vû dans ce genre à *Londres*  
dans

dans une Boutique de Tabletiers, pour servir d'Ameublement à la maison d'une Poupée. Ma petite Nourrice avoit soin de le garder en sa poche dans une Boëte d'argent, me le donnant quand j'en avois besoin, & le nettoyant elle-même. Personne ne dînoit avec la Reine que les deux Princesses Royales, dont l'Aînée avoit alors seize ans, & la Cadette treize & un mois. Sa Majesté avoit coûtume de mettre sur un de mes plats un morceau de viande, dont je coupois ensuite ce que je voulois; & un de ses grands plaisirs étoit de me voir manger en mignature. Car la Reine (qui étoit une petite mangeuse) mettoit à la fois dans sa bouche autant que douze Païsans *Anglois* pourroient manger dans tout un Repas, ce qui étoit souvent un spectacle fort dégoûtant pour moi. Elle ne vous faisoit par exemple qu'une bouchée d'une Aîle d'Aloüette avec les Os, quoique cette Aîle fut neuf fois plus grande que celle d'un grand Cocq d'Inde parmi nous; & le talent de boire étoit exactement proportionné chez elle à celui de manger.

C'étoit un usage établi à cette Cour, que chaque Mercredi, qui, comme je l'ai remarqué ci-devant, étoit leur jour de Sabat, la Reine & toute la Famille Royale de l'un & l'autre sexe, dînassent avec le Roi dans son Appartement. J'étois déjà fort avant dans les bonnes graces de ce Monarque, qui les jours de Sabat me faisoit placer à sa main gauche près d'une des salières, au lieu que les autres jours ma place étoit à la main gauche de la Reine. Ce Prince prenoit un

fin-

singulier plaisir à me faire des questions sur les Mœurs, la Religion; les Loix & les Sciences des Peuples de l'Europe, & je faisois de mon mieux pour contenter sa curiosité sur tous ces points. Quelque obscures que de certaines choses dûssent naturellement lui paroître, il les comprit néanmoins avec une extrême facilité, & fit des réflexions fort judicieuses sur tout ce que je lui racontai. Mais il faut que j'avouë, que m'étant un peu trop étendu sur le sujet de ma chère Patrie, sur nôtre Commerce, nos Schismes en fait de Religion, & nos Factions dans l'Etat; les préjugés de l'Education eurent tant de pouvoir sur lui, qu'il ne pût s'empêcher en me prenant sur sa main droite, & en me caressant doucement de l'autre, de me demander avec un grand éclat de rire, si j'étois *Whigs* ou *Thorys*. Se tournant ensuite vers son Premier Ministre, qui se tenoit derrière lui avec son Bâton Blanc à la main; il observa combien étoient méprisables les grandeurs humaines, puisque de petits insectes comme moi se méloient d'y aspirer: & cependant, disoit-il, j'oserois parier que ces insectes ont leurs Titres d'Honneur, qu'ils ont de petits nids & des terriers auxquels ils donnent les noms de Maisons & de Villes; qu'ils tâchent de briller par leurs Habits & par leurs Equipages; qu'ils s'aiment, qu'ils se battent, qu'ils disputent, qu'ils se trompent, qu'ils se trahissent. Il continua quelque tems sur le même ton, & je ne sçaurois exprimer l'indignation que je ressentis, à l'ouïe d'un

Discours dans lequel mon Auguste Patrie, la Maîtresse des Arts & des Sciences, le Fleau de la France, l'Arbitre de l'Europe, le Séjour de la Vérité, de la Vertu & de l'Honneur, & l'objet de l'Admiration & de l'Envie de tout l'Univers, étoit si cruellement ravalée.

Mais, comme d'un côté je n'étois guères en état de venger ces sortes d'injures de l'autre; après y avoir bien pensé, je commençai à douter si j'avois été injurié ou non. Car, après m'être accoûtumé pendant quelques mois à la vuë & à la conservation de ce Peuple, & remarqué que chaque objet sur lequel je jettois les yeux, étoit dans une exacte proportion de grandeur avec tous les autres, l'horreur dont j'avois été frappé d'abord, s'étoit tellement évanouie, que si j'avois vû alors une compagnie de Seigneurs & de Dames Angloises dans tous leurs Atours, & faisant toutes ces simagrées que la politesse prescrit; Pour dire le vrai, j'aurois été violemment tenté de rire d'eux d'aussi bon cœur que le Roi & les Seigneurs de sa Cour le faisoient de moi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que peu s'en faisoit que je ne me trouvasse moi-même ridicule, quand la Reine en me mettant sur sa main devant un Miroir, où je pouvois nous voir l'un & l'autre entièrement, me faisoit sentir l'immense disproportion qu'il y avoit entre nous.

Rien ne me piqua & ne me mortifia davantage que le Nain de la Reine, qui étant d'une petitesse sans exemple dans le País. (car sans mentir il n'avoit pas tout-à-fait trente pieds)

pieds) devint insolent en voyant une Créature si fort au-dessous de lui, qu'il affectoit de me regarder de haut en bas, quand il passoit près de moi dans l'Antichambre de la Reine, pendant que j'étois sur une Table à causer avec les Seigneurs & les Dames de la Cour, & ne manquoit aucune occasion de me donner quelques lardons sur ma petiteffe; dont je me vangeois en l'appellant *Frere*, en lui faisant un Appel, & en lui disant tels autres quolibets qui sont en usage parmi les Pages de Cour. Un jour pendant le dîné ce petit Coquin fut si piqué de quelque chose que je lui avois dis, qu'il me prit par le milieu du corps, ne songeant à rien moins qu'au malheur qui me ménaçoit, & me laissa tomber dans un grand plat d'argent plein de crème, après quoi il s'enfuit de toute sa force. J'enfonçai dans la crème jusques par-dessus les yeux, & si je n'avois pas été bon Nageur, j'aurois couru grand risque de me noyer; car *Glumdalclitch* étoit dans ce moment à l'autre bout de la Chambre, & la Reine fut si effrayée de ma chute, qu'elle n'eût pas la présence d'esprit de me secourir. Mais ma petite Nourrice accourut aussi-tôt, & me tira du plat, après que j'eus avalé plus d'une pinte de crème. Je fus mis au lit; cependant mes habits entièrement gâtez furent tout le mal que j'eus. Le Nain fut étrillé comme il faut, & pour plus grande punition, forcé de boire la crème dans laquelle il m'avoit laissé tomber; jamais depuis ce tems-là il ne rentra en faveur: car peu après la Reine le donna à une Dame de la

première qualité, tellement que je ne le vis plus, ce qui me fit un très-sensible plaisir; car il m'est impossible d'exprimer jusqu'où j'aurois pû porter le ressentiment contre ce malicieux Fripon.

Il m'avoit déjà joué auparavant un fort vilain tour, qui fit bien rire la Reine, quoi qu'en même tems elle en fut si fâchée, qu'elle l'auroit chassé sur le champ, si je n'avois eu la générosité d'intercéder pour lui. Sa Majesté avoit pris sur son Assiette un Os qui étoit plein de moëlle, & après avoir ôté la moëlle, avoit remis l'Os debout dans le plat comme il étoit auparavant; le Nain, qui avoit attendu à faire son coup que *Glumdalclitch* fut allée au Buffet, monta sur sa chaise, me prit dans ses deux mains, & joignant mes deux jambes l'une contre l'autre, me mit jusqu'au milieu du corps dans l'Os où avois été la moëlle, & où il faut avouër que je faisois une figure souverainement ridiculs. Je crois qu'il se passa bien une minute avant que personne sçût ce que j'étois devenu, car il me paroissoit au dessous de moi de crier. Mais comme les Princes mangent rarement chaud, mes jambes ne souffrirent rien: il n'y eût que mes bas & mes culottes qui payèrent la façon de cette Avanture. Par mon intercession le Nain n'eût d'autre châtiment que d'être bien fouïetté.

La Reine me railloit très-souvent sur ma timidité, & elle avoit coûtume de me demander si mes Compatriottes étoient d'aussi grands Poltrons que moi; voici à quelle occasion.

Dans ce Royaume on est furieusement  
tour-

tourmenté des Mouches en Été , & ces odieux Insectes , dont chacun est de la taille de nos Aloüettes , ne me laissoient pendant que je dînois aucun moment de repos , avec leur bourdonnement continuel autour de mes oreilles. Elles se mettoient quelquefois sur mon manger , & avoient même l'insolence d'y faire leurs ordures , ce qui étoit un spectacle fort peu ragoûtant pour moi , mais que les Naturels du País ne pouvoient appercevoir , parce que leurs yeux n'étoient pas taillez comme les miens pour voir de petits objets. Quelquefois elles se mettoient sur mon nez ou sur mon front , où elles me piquoient jusqu'au vif ; & y laissoient toujours des traces de cette matière visqueuse , à laquelle elles doivent la faculté de marcher la tête en bas contre un plafond , à ce que disent nos Naturalistes. J'avois beaucoup de peine à me défendre contre ces vilains Animaux , & ne pouvois m'empêcher de tressaillir quand iis venoient sur mon visage. Une des malices ordinaires du Nain étoit d'attraper dans sa main un bon nombre de ces Insectes , comme les Ecoliers font parmi nous , & puis de les laisser voler tout d'un coup sous mon nez , pour me faire peur , & en même tems pour divertir la Reine. Le seul remède que j'y sçavois étoit de les couper en pièces avec mon couteau pendant qu'ils voloient en l'air : Exercice dont je m'acquittois avec une adresse qui m'attiroit les applaudissemens de tous les Spectateurs.

Je me souviens qu'un matin que *Glum-*

*Salclitch* m'avoit mis sur le bord d'une fenêtre, ce qui étoit sa coûtume quand il faisoit beau, afin que je pûsse prendre l'air (car je n'ôsois pas hazarder de laisser pendre ma Boëte à un clou hors de la fenêtre, comme nous attachous nos cages en Angleterre) je me souviens, dis-je, qu'ayant levé un de mes chassis, & m'étant assis à ma Table pour manger un morceau de Masepain pour mon déjeûné, plus de vingt guêpes, attirées par l'odeur, entrèrent dans la Chambre, faisant plus de bruit par leur bourdonnement, que n'en auroient pû faire autant de Cornemuses. Quelques-unes se jettèrent sur mon Masepain & l'emportèrent pièces par pièces? Les autres se mirent à voler autour de ma Tête, m'étourdissant par leur bourdonnement, & ne me causant pas une médiocre frayeur par leurs aiguillons. J'eus néanmoins le courage de me lever, de tirer l'Epée, & de les attaquer dans l'air. J'en tuai quatre, le reste s'envola, & je fermai la fenêtre après elles. Ces bêtes étoient de la grandeur de nos Perdrix. Je pris leurs aiguillons, & trouvai qu'ils avoient un pouce & demi de longueur, & qu'ils étoient aussi pointus que des éguilles. Je les ai tous soigneusement gardez, & les aiant montrez depuis avec quelques autres curiositez dans plusieurs endroits de l'Europe; à mon retour en Angleterre j'en ai donné trois au Collège de *Gresham*, & gardé le quatrième pour moi.





## C H A P I T R E IV.

*Description du País. Projet pour la correction des Cartes Géographiques. Ce que c'étoit que le Palais du Roi & la Capitale. Manière dont l'Auteur voyageoit. Description d'un des principaux Temples de la Capitale.*

**M**On dessein est à présent de donner à mes Lecteurs une courte Description de ce País, au moins de ce que j'en ai vû, n'ayant été qu'à mille lieuës en circuit de *Lorbrulgrud* la Capitale; car, la Reine que je ne quittois jamais, avoit coûtume de n'accompagner pas plus loin le Roi dans ses Voyages, & s'arrêtoit à cette distance de la Capitale, jusqu'au retour de Sa Majesté des Frontieres. L'Empire de ce Prince a environ trois mille lieuës en longueur, & deux mille en largeur. Ce qui m'a fait conclure que nos Géographes *Européens* se sont furieusement trompez, en ne mettant qu'une vaste étenduë de Mers entre le *Japon* & la *Californie*; car j'ai toujours été dans l'opinion, qu'il doit y avoir de grandes terres pour contrebalancer le continent de la *Tartarie*: Voilà pourquoi ils doivent corriger leurs Cartes Géographiques, en joignant cette vaste étenduë du País au Nord-

West de l'Amerique, en quoi je suis prêt de les aider de mes lumières.

Le Royaume est une presque-Isle, bornée au Nord-Est par une suite de Montagnes haute de quinze lieues, & qu'il est impossible de passer à cause des Volcans qu'il y a aux sommets. Personne ne sçait quelles sortes de créatures habitent au-delà de ces Montagnes, ou même s'il s'y trouve des Habitans. L'Océan sert de bornes aux trois autres côtes. Il n'y a aucun Port de Mer dans tout le Royaume, & les endroits de la Côte où les Rivières se jettent dans la Mer sont si pleins de Rochers, qu'il n'y a pas moyen d'y naviger avec les plus petites Châloupes; ce qui fait que ce Peuple n'a absolument aucun commerce avec le reste de l'Univers. Mais il y a fortes Vaisseaux dans les grandes Rivières, qui abondent en poisson d'un goût excellent; car les Habitans en prennent rarement, dans la Mer, parce que le poisson y est de la même grandeur qu'en Europe, & par conséquent ne leur vaut pas la peine d'être pris; en quoi il paroît clairement, que dans la production de ces Plantes & de ces Animaux d'une si extraordinaire grandeur, la Nature s'est uniquement bornée à ce Continent, dont je laisse la raison à démêler aux Philosophes. Cependant, de tems en tems ils prennent quelques Baleines qui viennent échouer contre les Rochers, & dont les gens du commun se font un grand Regal. J'ai vû de ces Baleines, qui étoient si grandes, qu'un Homme avoit peine à en porter une sur ces Épaules,

les, & quelquefois par curiosité on en porte dans des paniers à *Lorbrulgrad*. On en servit un jour à la Table du Roi une qui passoit pour quelque chose de fort rare, mais je ne remarquai pas qu'il en fit grand cas; car je crois que la grosseur de ce poisson le dégoûtoit, quoique j'aye vû des Baleines encore plus grandes dans la *Nouvelle Zemble*.

Ce País est fort Peuplé, puisqu'il contient cent cinquante Villes, tant grandes que petites, & un nombre prodigieux de Villages. Pour donner quelque idée de ces Villes à mes Lecteurs, je me contenterai de leur faire la Description de la Capitale. Une Rivière passe au milieu de cette Ville, & la partage en deux parties égales. On y compte plus de quatre-vingt mille Maisons & environ six cent mille Habitans. Sa longueur est de trois *Glonglungs* (qui font environ cinquante quatre miles Angloises) & sa largeur de deux & demi, comme je l'ai mesuré moi-même dans une Carte faite par l'ordre exprès du Roi, & qui fut mise à terre pour cet effet.

Le Palais du Roi n'est pas un Edifice regulier, mais plusieurs Bâtimens joints ensemble, & qui ont à-peu-près sept miles de tour. Les principales Chambres ont généralement deux cent quarante pieds de hauteur, & sont longues & larges à proportion. *Glumadalclitch* & moi avions un Carosse dans lequel sa Gouvernante la prenoit souvent pour voir la Ville, ou les Boutiques; & j'étois toujours de la partie, placé dans ma Boëte; quoique

cette bonne Fille me prit dehors auffi souvent que je le voulois, & me tint dans sa main, afin que je pûsse mieux voir les Maisons & le Peuple, quand nous passions par les ruës.

Par-dessus la grande Boëte, dans laquelle j'étois porté d'ordinaire, la Reine en fit faire pour moi une plus petite, d'environ douze pieds en quarré & dix en hauteur, pour voyager plus commodément : & cela parce que l'autre ne pouvoit pas bien tenir dans le giron de *Glumdalclitch*, & embarrassoit trop dans le Carosse. Cette manière de Cabinet de voyage, étoit un quarré parfait, dont trois côtez avoient une fenêtré au milieu, & chaque fenêtré étoit treillissée avec des Fils-de-fer, pour prévenir tout accident dans de longs Voyages. Au quatrième côté où il n'y avoit point de fenêtrés, il y avoit deux fortes gâches, auxquelles celui qui ménoit le Carosse, attachoit ma petite Chambre avec un ceinturon de cuir qu'il avoit au milieu du corps, lorsque j'avois envie d'être plus à l'air. Cet Emploi étoit toujours confié à quelque Serviteur sage & posé, soit que j'accompagnasse le Roi & la Reine dans leurs Voyages, où soit que je rendisse visite à quelque Ministre d'Etat, ou à quelque Dame de la Cour, quand il se trouvoit que *Glumdalclitch* étoit indisposée: car je ne tardai pas long-tems à être connu & estimé des grands Officiers de la Couronne, moins, à mon avis, par mon mérite, que par l'amitié que Sa Majesté me témoignoit. En Voyage, quand j'étois fatigué

tigué du Carosse, un Valet à Cheval attachoit ma Boîte avec une Boucle, & la plaçoit devant lui sur un couffin; & alors je pouvois voir le Pais de trois côtez par mes trois fenêtrés. J'avois dans ce Cabinet un Lit de Camp & un Estrapontin pendu au plafond, deux Chaises & une Table attachée avec des vis au plancher, de peur qu'elles ne fussent renversées par le mouvement du Cheval ou du Carosse. Ces sortes de mouvemens quoique souvent assez violens, m'incommodoient moins qu'un autre qui n'auroit pas été accoutumé comme moi aux agitations de la Mer.

Toutes les fois que j'avois envie de voir la Ville, c'étoit toujours dans mon Cabinet de Voyage, que *Glumdalclitch* assise dans une Chaise-à-Porteurs, tenoit dans son giron. Cette Chaise étoit portée par quatre hommes, & accompagnée de deux autres de la Livrée de la Reine. Le Peuple, qui avoit souvent entendu parler de moi, s'empressoit autour de ma Chaise; & ma petite Nourrice avoit souvent la complaisance d'ordonner aux Porteurs de s'arrêter, & me prenoit dans sa main pour me faire voir plus distinctement.

Je mourrois d'envie de voir un fameux Temple qu'il y avoit dans la Capitale, & particulièrement la Tour, qui passoit pour la plus haute du Royaume. *Glumdalclitch* m'y mena un jour; mais je puis dire en vérité que je fus trompé dans mon attente; car la hauteur n'alloit pas au-delà de trois mille pieds; ce qui, à considérer la différence qu'il y a entre la taille de ce Peuple & celle des

Européens, n'est pas un grand sujet d'admiration, & même est encore, si je ne trompe, au-dessous en fait de proportion avec le Clocher de *Salisbury* : Mais, pour ne faire aucun tort à une Nation, à laquelle je reconnoîtrai toute ma vie, avoit de grandes obligations, il faut avouer que ce qui manque en hauteur à cette fameuse Tour, est suffisamment réparé par sa beauté & par sa force. Car les murailles ont près de cent pieds d'épaisseur, & sont faites de pierre de taille, dont chacune a quarante pieds en quarré, & ornées de tous côtez de Statuës de Dieux & d'Empereurs. Je mesurai un petit doigt qui étoit tombé d'une de ces Statuës, & trouvai qu'il avoit exactement quatre pieds & un pouce de longueur. *Glumdalclitch* l'envelopa dans un mouchoir, & l'apporta au logis pour le mettre avec d'autres babioles, dont elle étoit folle, comme cela est ordinaire aux Enfants de son âge.

La Cuisine du Roi est sans contredit un magnifique Bâtiment, fait en forme de Voûte, & haut d'environ six cents pieds. Le grand Four n'est pas tout-à-fait si large que le Dôme de l'Eglise de *St. Paul* : car j'ai mesuré celui-ci à dessein après mon retour. Que si j'entrois dans un détail circonstancié touchant la taille de la batterie de Cuisine, les pots, les chaudrons, les morceaux de viande qui tournoient à la Broche, & d'autres choses du même genre, j'aurois peine à être crû; au moins une critique un peu sévère me taxeroit d'outrer, comme la plupart des Voyageurs ont coutume de faire. Ce-  
pen-

pendant bien loin de mériter cette espèce de censure, je crains d'avoir donné dans l'autre excès ; & que si ce Voyage est jamais traduit en langage de *Brobdingnag* (qui est le nom général de ce Royaume) & transporté dans le País, le Roi & le Peuple ne se plaignent que je les ai injuriez en les appetissant pour l'amour du vraisemblable. Sa Majesté a rarement dans ses Ecuries plus de six cent Chevaux, qui généralement parlant, ont entre cinquante-quatre & soixante pieds de hauteur. Mais, quand il sort, à de certains jours solennels, il est accompagné d'une Garde de cinq cents Chevaux, qui étoit certainement le plus magnifique spectacle dont j'eus jamais été témoin, n'ayant pas encore vû une partie de son Armée en Bataille, comme j'aurai occasion de raconter dans la suite.



## CHAPITRE V.

*Différentes Aventures qu'eût l'Auteur.  
Exécution d'un Criminel. L'Auteur  
montre son habileté dans l'Art de la  
Navigation.*

**J**'Aurois passé mon tems d'une manière assez agréable dans ce País, si ma petiteffe ne m'avoit pas exposé à plusieurs Aventures très-dangereuses pour moi, quoiqu'en elles-

mêmes fort ridicules. J'en raconterai quelques-unes. *Glumdalclitch* se proménoit souvent dans les Jardins de la Cour en me portant dans ma petite Boëte, dont elle me tiroit quelquefois pour me mettre à terre. Je me souviens que le Nain de la Reine nous suivit un jour dans ces Jardins; & que ma Nourrice m'ayant mis à terre, comme j'étois seul avec lui, près de quelques Arbres nains (c'étoient des Pommiers) je ne pûs m'empêcher de faire quelque mauvaise plaisanterie sur le rapport qu'il y avoit entre lui & ces Arbres, qui par hazard s'appellent dans leur Langue de la même manière que dans la nôtre. Pour toute réponse, le petit Coquin attendit que je fusse sous un de ces Arbres, & puis se mit à le secouër si fort qu'une douzaine de pommes tombèrent tout autour de moi: mais il y en eût une qui me tomba sur le dos pendant que je me baiffois, & qui me fit tomber sur le nez: ce qui n'est pas étonnant, puis que ces pommes ont la même proportion avec les nôtres, que les habitans du Pais ont avec nous. Voilà tout le mal que j'eus, & j'intercédaï pour le Nain afin qu'il ne fut point châtié pour cette espèce de plaisanterie, à laquelle j'avois moi-même donné lieu.

Un autre jour *Glumdalclitch* me laissa sur un gazon fort uni, pendant qu'elle se proménoit avec sa Gouvernante à quelque distance de-là. Dans le même tems il commença à grêler avec tant de force, que dans un instant je fus abattu à terre. Pendant que j'étois dans cette situation, la grêle me fai-  
soit



soit par tout le corps les contusions les plus dou'ourefes ; cependant pour tâcher de me mettre à couvert , je me traînai à quatrepâtes sous une rangée de Citronniers , mais si meurtri depuis les pieds jusqu'à la tête , qu'il se passa plus de dix jours avant que je pûsse me remuer sans douleur. Que si quelqu'un trouve ce fait incroyable , j'espère qu'il y ajoûtera foi , quand je lui aurai dit que les grains de grêle sont dans ce Pais dix-huit cent fois plus grands que ceux qui tombent en *Europe* : ce qui est bien sûr , puisque je les ai pésez & mesurez moi-même.

Mais il m'arriva un accident bien plus dangereux dans le même Jardin , un jour que ma petite Nourrice , croyant m'avoir mis dans un endroit où je n'avois rien à craindre , ce que je la priois fort souvent de faire , afin de pouvoir rêver en liberté , & aiant posé ma Boëte à terre pour n'avoir pas la peine de la porter , s'étoit renduë dans un autre endroit du Jardin avec sa Gouvernante & quelques autres Dames de sa connoissance. Pendant son absence , un petit Epagneul qui appartenoit à un des principaux Jardiniers , étant entré par hazard dans le Jardin , vint dans l'endroit où j'étois. A peine m'eût-il vû que courant tout droit à moi , il me prit dans sa gueule , m'apporta à son Maître , & me mit doucement à terre. Par le plus grand bonheur du monde il avoit été si bien dressé , qu'en me portant entre ses dents , il ne me fit aucun mal , & n'endommagea aucunement mes habits. Mais le pauvre Jardinier , qui me connoissoit bien & qui m'aimoit très-fort ,

fort, eût furieusement peur. Il me prit entre ses deux mains, & me demanda comment je me portois; mais j'étois si effrayé, & tellement hors d'haleine, que je ne pûs prononcer un seul mot. - Peu de minutes après je revins à moi, & il m'apporta pain & sauf à ma petite Nourrice, qui pendant ce tems-là s'étoit rendue à l'endroit où elle m'avoit laissé, & étoit dans de terribles angoisses de ne me pas voir paroître, & de ce que je ne répondois pas quoi qu'elle m'appellât. Elle gronda le Jardinier d'avoir laissé courir son Chien. Mais la chose fut supprimée, & jamais on n'en a rien sçû à la Cour; car *Glumdalclitch* craignoit que la Reine ne se mit en colère contre elle; & pour ce qui me regarde, je fus discret, parce qu'il me sembloit que l'Avanture ne me faisoit pas autrement honneur.

Cet accident fit prendre à ma Nourrice la résolution de ne me jamais perdre de vuë. Il y avoit déjà long-tems que je craignois qu'elle ne formât ce dessein, c'est ce qui m'avoit porté à lui cacher quelques petites Avantures défastreuses, qui m'étoient arrivées pendant que j'étois seul. Un Milan, qui voloit au-dessus du Jardin, fondit un jour sur moi, & si, après avoir courageusement tiré l'Epée, je ne m'étois pas fourré dans un Espalier fort épais, il m'auroit indubitablement emporté entre ses griffes.

Une autre fois je tombai jusqu'au cou dans une Taupinière, & je fus obligé d'avoir recours à un menfonge, pour déguiser la véritable cause pourquoi mes habits étoient gâ-

tez. Une autre fois enfin je me cassai la jambe droite contre la coquille d'un Limaçon sur laquelle j'eus le malheur de tomber pendant que je me proménois tout seul, & que je songeois à ma pauvre Patrie.

Je ne sçai ce qui l'emportoit chez moi, le plaisir ou la mortification, quand j'observois dans mes promenades solitaires, que les plus petits Oiseaux n'avoient aucune peur de moi, mais cherchoient à la distance d'une verge des vers & d'autres alimens avec autant de sécurité que s'il n'y avoit eu aucune créature tout près d'eux. Je me souviens qu'une Grive eût la hardiesse d'emporter hors de mes mains avec son bec un morceau de Gâteau, que *Glumdalclitch* m'avoit donné pour mon déjeûné. Quand je voulois prendre quelqu'un de ces Oiseaux, ils me résistoient courageusement, tâchoient de me piquer dans les doigts, que j'avois grand soin de retirer, & un instant après ils cherchoient autour de moi des Vers ou des Limaçons, avec la même indifférence & la même tranquillité qu'auparavant. Mais un jour je pris un gros bâton, & j'en donnai un coup si fort & si adroitement dirigé à une Linote, que je la renversai à terre, & après l'avoir prise avec mes deux mains par le cou, je l'apportai d'un air triomphant à ma Nourrice. Cependant comme l'Oiseau n'avoit été qu'étourdi du coup, il revint à lui, & se débattit avec tant de violence, que je fus plus d'une fois tenté de lâcher prise; mais un Valet vint à mon secours, & tordit le cou à l'Oiseau, qui par ordre de la Reine me fut le len-

lendemain servi à dîner. Cette Linote, autant qu'il m'en souvient, étant tant soit peu plus grande que ne sont nos Cignes en Angleterre.

Les Filles d'Honneur prioient souvent *Glumdalclitch* de venir dans leurs Appartemens, & de m'y mener avec elle, afin d'avoir le plaisir de me voir & de me toucher. Elles me mettoient quelquefois nud comme la main, & me plaçoient tout de mon long dans leur sein, ce qui me causoit un affreux dégoût, parce que pour dire le vrai, elles ne sentoient pas fort bon; ce que je ne dis pas dans le dessein de décrier ces aimables Filles, pour qui j'ai toute la considération possible; mais je croi que ma petitesse étoit cause de la finesse de mon odorat, & que ces illustres personnes paroïssent aussi ragoûtantes à leurs Amans, que nos Filles Angloises aux leurs. Et après tout, je trouvai que leur odeur naturelle étoit beaucoup plus supportable que celle qu'elles se donnoient par des parfums. Je ne sçaurois oublier qu'un de mes intimes Amis de *Lilliput*, un jour qu'il faisoit fort chaud & que j'avois fait beaucoup d'exercice, se plaignoit d'une odeur excessivement forte qui s'exhaloit de mon corps, quoique je sois aussi peu sujet qu'un autre à cette sorte d'incommodité. Mais je conjecture que son odorât étoit aussi fin à mon égard, que le mien l'étoit à l'égard des Habitans de *Brobdignag*. Et sur ce point je suis obligé de rendre justice à la Reine ma Maîtresse, & à ma petite Nourrice *Glumdalclitch*, & de déclarer qu'il n'y a pas de Dames en

Angleterre plus exemptes qu'elles du défaut dont je viens de parler.

Ce qui me déplaisoit le plus parmi ces Filles d'Honneur, quand ma Nourrice me ménoit dans leur Appartement, c'est qu'elles me traitoient sans aucune ombre de cérémonie, & comme une Créature absolument sans conséquence. Il n'y a sorte de liberté qu'elles ne prissent en ma présence: & il me seroit impossible d'exprimer le dégoût que la plûpart de ces libertez me causoient. Une d'elles entre autres, qui étoit d'une humeur extrêmement folâtre, faisoit de moi tout ce qui lui venoit dans l'esprit, & il y venoit les plus plaisantes folies du monde; auxquelles pourtant je prenois si peu de plaisir, que je priai *Glumdalclitch* de ne m'y plus exposer.

Un jour un Gentilhomme, qui étoit Neveu de la Gouvernante de ma Nourrice vint & pria l'une & l'autre de venir voir une Exécution. Le Criminel avoit tué un Ami intime de ce Gentilhomme. *Glumdalclitch* topa enfin à la proposition, quoique ce fût contre son gré, car elle étoit fort compatissante de son naturel: Et pour ce qui me regarde, quoique j'aye touûjours eu de l'horreur pour ces sortes de Spectacles, ma curiosité néanmoins de voir quelque chose de fort extraordinaire, l'emporta sur mon inclination. Celui qui devoit être exécuté, étoit attaché à une chaise sur l'Echaffaut, & sa Tête fut emportée d'un seul coup de Sabre, long de quarante pieds. Le sang qui sortoit des Veines & des Artères, étoit en si grande quantité, & s'é-

le-

levoit à une telle hauteur, que pour le tems que cela dura, le Jet d'eau de Versailles n'y faisoit œuvre; & la Tête en tombant sur l'Échaffaut, donna un si grand coup, que j'en tressaillis, quoique je fusse à la distance d'une demi mile Angloise.

La Reine qui aimoit fort à m'entendre raconter mes Voyages par Mer, & qui ne perdoit aucune occasion de me divertir quand j'étois mélancolique, me demanda un jour si je m'entendois à gouverner une Voile ou un Aviron, & s'il ne seroit pas bon pour ma fanté que je m'exerçasse quelquefois à ramer. Je lui répondis que je m'y entendois fort bien, que quoique mon Emploi eût été celui de Chirurgien de Vaisseau, j'avois souvent néanmoins quand la nécessité le requeroit, travaillé comme un simple Matelot. Mais, que je ne concevois pas comment cela se pouvoit faire dans son País, où les plus petits Bâtimens étoient de la taille de nos plus grands Vaisseaux de Guerre. Elle me repliqua que je n'eusse qu'à imaginer, comment je voulois que mon petit Bâtiment fut fait; que son Menuisier exécuteroit les ordres que je lui donnerois à cet égard, & qu'elle-même auroit soin de me faire préparer une place où je pourrois naviger. Le Menuisier, qui étoit habile dans son métier, acheva dans l'espace de dix jours une Châloupe, telle que je l'avois ordonnée, & dans laquelle dix Européens pouvoient aisément tenir.

Quand elle fut faite, la Reine la trouva si jolie, qu'après l'avoir mise dans son Giron, elle courut la montrer au Roi, qui donna

ordre qu'on la mit dans une Cîterne pleine d'eau, & moi dedans pour en faire l'essai ; mais la Reine avoit déjà auparavant fait un autre projet. Elle avoit ordonné au Menuisier de faire une espèce d'Auge, qui eut trois cent pieds de longueur, cinquante de largeur, & huit de profondeur. Cette Auge, après avoir été bien poissée de peur que l'eau ne pénétrât à travers, fut mise à terre dans un Appartement extérieur du Palais. Deux Valets pouvoient aisément remplir cette machine d'eau en moins d'une demie heure. C'étoit là dedans que je me divertissois à faire aller ma Châloupe à la rame, & l'on ne sçauroit croire le plaisir que la Reine & ses Dames prenoient à admirer mon adresse & mon agileté. Quelquefois je haussais la voile, & alors mon unique occupation étoit de me tenir au Gouvernail, pendant que les Dames faisoient avec leurs éventails le vent dont j'avois besoin, & quand elles étoient lasses, les Pages faisoient aller ma Châloupe en soufflant dans la Voile, pendant que je faisois paroître ma dextérité en gouvernant à Bas-bord & à Stribord, suivant que l'en vie m'en prenoit. Lorsque j'avois fait, *Glum-dalclitch* portoit toujours ma Châloupe dans son Cabinet, & la pendoit à un clou pour sécher. Un jour, un des Valets qui étoient chargez de remplir deux fois par semaine d'eau fraîche l'Auge dont j'ai parlé, y mit (sans s'en appercevoir) une grosse Grenouille, qui, selon toutes les apparences, s'étoit fourrée dans son sçeau, quand il avoit puisé de l'eau. La Grenouille ne parut pas avant que

je fusse mis dans l'Auge avec ma Châloupe, mais voyant alors un endroit où elle pouvoit se reposer, elle grimpa dessus, & la fit tellement pancher d'un côté, qu'afin que ma Barque ne tournât pas sans dessus dessous, je fus obligé de me jeter de l'autre côté, pour servir de contrepoid. Quand la Grenouille fut entrée, elle sauta d'un seul coup d'un bout de la Châloupe jusqu'au milieu, & puis par dessus ma tête en avant & en arrière, en arrosant mon visage & mes habits de cette matière visqueuse dont ces Animaux sont toujours pleins. La grandeur de ses Membres me le fit trouver l'animal du monde le plus horrible; cependant je suppliai *Glumdalclitch* de me laisser vuider seul la querelle que j'avois avec lui : Pendant un tems je l'étrillai avec une de mes Rames, & à la fin je le forçai à sauter hors de la Châloupe.

Mais le plus grand danger que j'aye jamais couru dans ce Royaume, me vint d'un Singe, qui appartenoit à un des Clercs d'Office. *Glumdalclitch* aiant quelque chose à faire ou quelque visite à rendre, m'avoit enfermé dans son Cabinet. Comme il faisoit fort chaud, elle avoit laissé la fenêtre du Cabinet ouverte, aussi-bien que les fenêtres & la porte de ma grande Boëte, dans laquelle j'étois ordinairement, parce qu'elle étoit spacieuse, & d'ailleurs fort commode. J'étois dans une profonde rêverie, quand tout d'un coup j'entendis quelque chose qui faisoit du bruit à la porte du Cabinet, & qui sautoit de côté & d'autre. Quelque effrayé  
que



que je fusse, je tâchai, sans me lever de ma chaise, de voir ce que c'étoit, & je vis alors cette vilaine Bête, qui, après avoir fait quelques sauts & quelques gambades, s'approcha de ma Boëte, qu'elle me parut regarder avec plaisir. Je me retirai au bout le plus éloigné de ma Boëte; mais le Singe qui ne quittoit une fenêtre que pour se mettre un instant après devant un autre, me fit si peur, que je n'eus pas la présence d'esprit de me cacher sous le lit, comme je l'aurois facilement pû faire. Après que ses contemplations entremêlées de grimaces eurent duré quelque tems, il m'apperçût enfin, & avançant une de ses pâtes par la porte, comme font les Chats quand ils jouënt avec une souris, quoique je changeasse souvent de place pour n'être point attrapé, il me saisit à la fin par le pan de mon habit (qui étant fait d'une Etoffe du Pais, étoit très épais & très fort) & me tira hors de ma Boëte. Il me prit dans sa pàte droite de devant, & me tint comme une Nourrice fait un Enfant à qui elle va donner le sein, précisément comme j'ai vû la même sorte d'animal faire avec de petits Chats en Europe: & quand je voulois me débattre, il me serroit si fort, que je jugeai que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit de ne faire aucun mouvement. Il y a grande apparence qu'il me prit pour quelque jeune de son espèce; car pendant qu'il me tenoit dans une de ses pâtes, il me caressoit doucement avec l'autre. Ce divertissement fut interrompu par un bruit qu'il entendit à la porte du Cabinet, comme si quel-

quelqu'un alloit y entrer; sur quoi il sauta vite sur la fenêtre par laquelle il étoit venu, & de-là sur les tuiles & sur les goutières, marchant sur trois pâtes, & me tenant dans la quatrième, jusqu'à ce qu'il fut parvenu au haut du Palais. *Glumdalclitch* l'avoit vû sauter hors de la fenêtre, & avoit jetté un cri que j'avois entendu. La pauvre Fille étoit dans une furieuse émotion. Tout le Palais fut d'abord en allarme: les Valets s'empressoient à chercher des échelles. Plusieurs centaines de personnes voyoient distinctement le Singe au haut du Palais qui me tenoit entre ses pâtes, & qui me caressoit comme un de ses petits. Ce spectacle faisoit rire la plûpart de ceux qui y assistoient; & je ne sçaurois guères les blâmer; car il est certain, qu'excepté moi, tout le monde devoit trouver la chose parfaitement ridicule. Quelques-uns s'avisèrent de vouloir jeter des pierres au Singe pour le forcer à descendre; mais cela fut expressément défendu: & ce fut un grand bonheur pour moi, car sans cela, par un excès d'affection on auroit fort bien pû me casser la Tête.

Les Echelles étant dressées, plusieurs Hommes y montèrent pour venir à mon secours; ce que le Singe n'eût pas plutôt vû, aussi-bien que l'impossibilité d'échaper avec sa proye en ne marchant que sur trois pâtes, qu'il me mit sur une tuile creuse, & s'enfuit. Je fus là quelque tems à la distance de trois cent verges de Terre, attendant à tout moment que le vent me jetteroit en bas, ou que quelque vertige me feroit rouler des

des tuiles dans une goûtière. Mais un des Valets de ma Nourrice, qui étoit un garçon fort officieux, grimpa jusqu'à moi, & après m'avoir mis dans une poche de ses culottes, me porta sain & sauf à terre.

La peur & la douleur que ce vilain Animal m'avoit faites, me causèrent une maladie, qui me força à garder le lit pendant quinze jours. Le Roi, la Reine, & tous les principaux Seigneurs de la Cour envoyoient chaque jour demander des nouvelles de ma santé, & la Reine même eût la bonté de me rendre plusieurs visites pendant ma maladie.

Quand j'allai rendre mes devoirs au Roi après mon rétablissement, pour le remercier de tous ses Bienfaits, il me fit quelques railleries sur l'Avanture qui avoit été cause de mon incommodité. Il me demanda ce que je pensois, & de quelles spéculations j'étois occupé pendant que le Singe me tenoit entre ses pâtes, & comment j'avois trouvé l'air qu'on respire au haut du Palais. Qu'auriez-vous fait, ajoûta-t-il, si pareille chose vous fut arrivée dans votre País ? Je dis à Sa Majesté que nous n'avions point de Singes en Europe, excepté ceux qu'on y apportoit d'autres País par curiosité ; & qu'ils étoient si petits, que j'aurois aisément pû tenir tête à une douzaine s'ils avoient ôsé m'attaquer. Que pour ce qui regardoit l'Animal monstrueux (car sans hyperbole il étoit de la taille d'un Elephant) qui venoit de me jouer un si vilain tour, si ma frayeur m'avoit permis de faire usage de mon épée (en prononçant

ces mots je mis la main sur la garde d'un air fier) quand il avançoit sa pâte dans ma Chambre, je lui aurois peut-être fait une telle blessure, qu'il n'auroit pas manqué de la retirer, tout au moins aussi vite qu'il l'avoit avancée. Cette réponse fut faite d'un ton qui marquoit combien j'étois indigné de la demande injurieuse qui venoit de m'être proposée : Cependant elle ne servit qu'à exciter un éclat de rire bien plus mortifiant encore. Je voulus d'abord me fâcher, mais cette envie ne me dura guères, parce que je considérai, que c'est la plus grande de toutes les folies, que de prétendre se faire valloir parini ceux qui sont hors de toute comparaison.

Il ne se passoit point de jour que je ne regalasse la Cour de quelque scène ridicule; & quoique *Glumdalclitch* m'aimât fort, elle ne laissoit pas de raconter à la Reine tout ce qui pouvoit la faire rire à mes dépens. Sa Gouvernante l'avoit amenée un jour qu'elle étoit indisposée à une lieue de la Ville pour prendre l'air. J'accompagnai dans ce Voyage ma petite Nourrice, qui après être sortie de Carosse, mit ma Boëte à terre dans un petit sentier. Je voulois me proméner, mais par malheur je rencontrai en mon chemin une Bouse de Vache, par dessus laquelle je devois sauter pour pouvoir passer outre. J'essayai de le faire, mais je réussis si mal, que je sautai précisément au milieu, où j'enfonçai jusqu'aux genoux. Je m'en tirai le mieux que je pûs, & un Valet de pié m'essaya tellement qu'ellement a-

vec son mouchoir ; car j'étois effroyablement croté , & *Glumdalclitch* me tint dans ma Boëte jusqu'à ce que nous fussions de retour au logis , où la Reine fut bientôt informée de mon Avanture , ce qui fit rire toute la Cour à mes dépens durant quelques jours.



## CHAPITRE VI.

*L'Auteur tâche par toutes sortes de moyens de s'acquérir la Bienveillance du Roi & de la Reine. Il fait paroître son habileté dans la Musique. Le Roi s'informe de l'Etat de l'Europe , & l'Auteur satisfait amplement sa curiosité. Réflexions du Roi sur ce que l'Auteur vient de lui raconter.*

J'Avois coûtume de me trouver une ou deux fois par semaine au lever du Roi , & j'ai été souvent présent quand son Barbier le rasoit , ce qui , avant que j'y fusse accoutumé , me paroissoit un terrible spectacle : car le rasoir étoit deux fois plus long qu'une faux ordinaire. Sa Majesté se faisoit raser deux fois par semaine , suivant la coûtume du País. Un jour j'obtins du Barbier un peu de cette Eau de Savon , dont il venoit de se servir , j'en tirai quarante ou cinquante poils , que

j'accommodai dans un morceau de bois fait en forme de dos de peigne, où j'avois fait plusieurs trous à distance égale l'un de l'autre avec une aiguille. J'agençai si adroitement les poils dans les trous, que je vins à bout de faire un peigne, dont je pouvois me servir au défaut du mien, dont presque toutes les dents étoient cassées : car il n'y avoit aucun Ouvrier dans le País, qui fut assez adroit pour m'en faire un autre. Cet essai m'en fit venir dans l'esprit un autre, qui m'amusa pendant plusieurs jours. Je demandai aux Femmes de la Reine, de me garder quelques peignures des cheveux de Sa Majesté, dont j'eus en peu de tems une assez raisonnable quantité : Après cela, je fis venir mon Ami le Menuisier, qui avoit reçu ordre une fois pour toutes, de me faire tous les petits ouvrages que je voudrois. Je le priai de me faire deux Chaises de la grandeur de celles qui étoient dans ma Boëte, mais sans fond & sans dossier. Mon dessein étoit de tresser les cheveux de manière qu'ils pussent servir de dossiers & de fonds, à-peu-près comme ces Chaises à fond de Canes qu'on a en Angleterre. Quand tout fut fait, j'en fis présent à la Reine, qui les mit dans son Cabinet, où elle les montrait comme des Raretez ; & à dire le vrai, personne ne les vit sans être frappé d'admiration. La Reine me dit de m'asseoir sur une de ces Chaises, mais je ne voulus absolument point lui obéir, protestant que je souffrirois plutôt mille morts, que de placer une si indécente partie de mon corps sur ces Cheveux précieux,

cieux , qui avoient servi d'Ornement à la tête de Sa Majesté. De ces mêmes cheveux je fis aussi une jolie petite Bourse, qui avoit cinq pieds de longueur, avec le nom de la Reine en lettres d'Or, & dont je fis présent à *Glumdalclitch*, par permission de Sa Majesté. A la vérité, cette Bourse étoit plus pour la montre que pour l'usage, n'ayant pas assez de force pour soutenir le poids des plus grandes pièces de monnoye; aussi n'y mettoit-elle que quelques petits jouërs fort légers.

Le Roi qui aimoit passionnément la Musique, ordonnoit souvent qu'on fit des Concerts à la Cour, auxquelles j'assistois quelquefois placé sur une Table, dans ma Boëte. Mais la Musique étoit si bruyante, qu'il m'étoit impossible d'en distinguer les tons. J'ôsois dire même que toutes les Trompettes & tous les Tambours d'une Armée, quand on en sonneroit & qu'on les battroit à la fois dans un même Appartement, feroient un bruit moins grand que celui de ces Concerts. Ma méthode étoit de faire mettre ma Boëte le plus loin des Musiciens qu'il étoit possible, & puis d'en fermer les portes & les fenêtres; après quoi je trouvois leur Musique assez supportable.

Etant jeune, j'avois un peu appris à jouer de l'Épinette: *Glumdalclitch* en avoit une dans sa Chambre, & un Maître venoit deux fois par semaine pour lui enseigner à en jouer. Je l'appelle une Épinette, parce que l'instrument de Musique qu'elle avoit y ressembloit assez, & pour la figure & pour la manière de s'en servir. Il me vint dans l'esprit de di-

vertir le Roi & la Reine en jouant un air Anglois sur cet instrument. Mais j'eus beaucoup de peine à en venir à bout : car l'Épinette avoit près de soixante pieds de longueur, & chaque Clef étoit large d'un pied, tellement que je n'en pouvois parcourir que cinq en étendant les Bras : d'ailleurs j'aurois été obligé de donner de furieux coups avec mes poings pour les abaïsser, & encore n'en ferois-je pas venu à bout. Voici donc ce que j'inventai. Je préparai deux Bâtons ronds plus gros d'un côté que de l'autre, & je couvris les plus gros bouts d'une pièce de peau de souïs, afin qu'en en frappant je n'endommageasse pas le dessus des Clefs, & que le bruit des coups que j'aurois donnez ne se mêlât désagréablement à ceux que devoit rendre l'Épinette. Un Banc fut placé devant cet Instrument, environ quatre pieds plus bas que les Clefs, & je fus mis sur ce Banc. Je courus dessus, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, frappant les Clefs qu'il falloit avec mes deux Bâtons, & tâchant de jouer une Gigue, que Leurs Majestez parurent écouter avec grand plaisir : mais je puis dire n'avoir jamais fait un Exercice aussi violent ; encore me fut-il impossible de parcourir plus de seize Clefs, & par conséquent, de jouer la Basse & le Dessus ensemble, comme font d'autres Musiciens ; ce qui auroit ajoûté un nouvel agrément à la Gigue que je jouois.

Le Roi, qui comme je l'ai dit, étoit un Prince très-habile & très-spirituel, me faisoit souvent apporter dans ma Boëte, & mettre sur une Table dans son Cabinet ; après cela



cela il m'ordonnoit de prendre une de mes Chaises, qu'il faisoit placer avec moi au dessus de ma Boëte à la distance de trois verges du bord, ce qui me mettoit à-peu-près de niveau avec son visage. De cette manière j'eus avec lui plusieurs conversations. Un jour je pris la liberté de lui dire, que le mépris qu'il rémoignoit pour l'Europe & pour le reste de la Terre, ne me paroissoit pas s'accorder avec ce Discernement admirable que j'avois toujours remarqué en lui. Que les degrés d'intelligence n'étoient pas reglez suivant la grandeur des corps : Qu'au contraire, on remarquoit en mon País, que les personnes les plus grandes en étoient ordinairement le moins pourvuës. Que parmi les Animaux, les Mouches-à-Miel & les Fourmis, passoit pour avoir plus d'industrie & plus d'adresse que d'autres Animaux infiniment plus grands. Et que, tel que je lui paroissais, j'espérois de lui rendre quelque service signalé. Le Roi m'écouta avec attention, & commença à concevoir de moi une toute autre opinion qu'auparavant. Il me pria de lui donner du Gouvernement de l'Angleterre l'idée la plus exacte qu'il me seroit possible; parce que, disoit-il, quelque entêtez que les Princes soient d'ordinaire de leurs propres coûtumes, ce lui seroit un grand plaisir d'apprendre quelque chose qu'il pût imiter.

Combien de fois & avec quelle ardeur ne souhaitai-je pas dans ce moment l'éloquence d'un *Cicéron* ou d'un *Démosthène*, pour célébrer dignement toutes les loüanges

que ma chère Patrie mérite à si juste titre!

Je commençai mon Discours par informer Sa Majesté, que nos Etats consistoient en deux Isles, qui formoient trois Puissans Royaumes sous un seul Souverain, exceptez nos Plantations en Amérique. J'insistai longtemps sur la fertilité de nôtre Terroir & sur la temperature de nôtre Climat. Je l'entretins ensuite de la Constitution d'un Parlement Anglois, formé en partie par un Corps illustre, appelé la Maison des Pairs, qui étoit des Hommes du Sang le plus Noble & des plus anciennes Familles du Royaume. Je lui parlai du soin extraordinaire qu'on prenoit toujours de leur éducation, afin de les rendre capables d'être Conseillers nez du Roi & du Royaume, d'avoir part au pouvoir législatif, d'être Membres de la plus haute Cour de Justice, dont les Décisions sont sans Appel, & de défendre par leur Sagesse & par leur Valeur leur Patrie & leur Roi contre toutes les entreprises de leurs Ennemis. Qu'ils étoient l'Ornement & le Rempart de leur País, dignes Successeurs de leurs Illustres Ayeux, dont ils n'avoient jamais démenti la Vertu. Qu'à eux étoient joints comme Membres du même Corps, des Personnages d'une éminente Piété, sous le titre d'Evêques, dont la fonction particulière étoit de veiller au maintien de la Religion, & à l'instruction du Peuple: Qu'ils étoient toujours choisis par le Roi & ses plus sages Ministres, parmi ceux qui se distinguoient dans la Prêtrise, par la pureté de leurs Mœurs, & par la profondeur de leur Erudition.

Que

Que l'autre partie du Parlement confiftoit dans une Affemblée nommée la Maifon des Communes , & compofée de Gentilshommes & de bons Bourgeois , librement choifis par le Peuple même , à caufe de leur habileté & de leur zèle pour le bien de la Patrie. Que ces deux Corps formoient enfemble la plus Augufte Affemblée de l'Europe , & que c'étoit en eux , conjointement avec le Prince , que réfidoit l'Autorité Souveraine.

Je lui expliquai alors ce que c'eft que nos Cours de Juftice : Que ceux qui y préfident font de vénérables Interprètes de nos Loix , appelez à nous maintenir dans nos Droits & dans nos Poffeffions , à punir le crime & à protéger l'innocence. Je lui parlai de la prudence avec laquelle nos Tréfors étoient ménacez . & de la grandeur de nos Forces tant par Mer que par Terre. Je lui fis le dénombrement de nôtre Peuple , en calculant combien de millions il y en avoit de différentes Sectes en matière de Religion , ou de différens Partis en fait de Politique. Je n'oubliai pas nos Divertiffemens ; en un mot , je n'ômis rien de tout ce que je croïois pouvoir faire honneur à ma Patrie. Et je finis par un Abregé Historique de tout ce qui étoit arrivé de plus confidérable en Angleterre depuis un fiécle ou environ.

Le fujet étoit vafte , comme on voit : aufi me fallut-il plufieurs Audiences , dont chacune dura quelques heures avant que de pouvoir l'épuifer. Le Roi m'écouta toujours fort attentivement , & quoiqu'il ne m'interrompit pas , il ne laiffa rien paffer fans

remarque, comme il parut par les questions qu'il me propofa dans la fuite.

Quand j'eus tout dit, Sa Majesté me fit un grand nombre de Demandes & d'Objections fur chaque Article. Il m'interrogea fur la manière dont on s'y prenoit pour cultiver les talens de l'esprit & du corps de nôtre jeune Noblesse, & dans quel genre d'occupations elle paffoit la première & la plus disciplinable partie de fa Vie. Ce qu'on faisoit, quand quelque Noble Famille venoit à s'éteindre, pour remplir sa place dans la Maison des Pairs. Quelles qualitez étoient requises dans ceux à qui le titre de Lord étoit conféré : Si le caprice du Prince, une somme d'argent donnée à quelque Dame de la Cour, ou le dessein de fortifier un parti opposé à l'intérêt public, n'étoient pas souvent les causes auxquelles on étoit redé-vable de ces sortes de distinctions. Jusqu'à quel point ces Seigneurs étoient versez dans la connoissance des Loix de leur Pais : Qu'il falloit qu'ils fussent bien habiles, pour pouvoir décider en dernier ressort des questions qui regardoient la vie & les biens de leurs Concitoyens. S'ils étoient toujours assez exempts d'avarice, & assez au-dessus du besoin, pour que les présens ou quelques autres motifs criminels fussent incapables de les corrompre. Si les Seigneurs appelez à maintenir la Religion, étoient toujours élevez au rang qu'ils occupoient, à cause de leur habileté dans les matières qui concernent leur Profession, ou de la Sainteté de leur vie : Si pendant le tems qu'ils n'étoient que  
de

de simples Chapelains , ils ne se déshonoroient jamais par une lâche complaisance pour leurs Seigneurs , dont ils continuoient peut-être à suivre servilement les opinions , après avoir été admis dans cette Auguste Assemblée.

Il souhaita alors de sçavoir de quels moyens on se servoit pour être élu Membre de la Maison des Communes. Si un Etranger à force d'argent ne pouvoit pas se faire choisir préférablement à un Seigneur du Pais, ou à quelque Gentilhomme distingué du voisinage. Comment il se pouvoit faire , que tout le monde marquât tant d'empressement d'entrer dans cette Assemblée ( dont je lui avois dit qu'on ne pouvoit être Membre sans qu'il en coûtât beaucoup ) & cela, sans aucun Salaire ni aucune Pension : Car, disoit-il, ce degré de vertu est trop éminent, pour qu'il puisse toujours être bien sincère. Il me pria ensuite de lui apprendre, si ces Gentilshommes si zélés ne pouvoient pas avoir en vuë de se dédommager des soins & des dépenses qu'ils avoient été obligez de faire en sacrifiant le Bien-public aux desseins d'un Prince foible ou vicieux, ou d'un Ministère corrompu. A ces questions il en ajoûta un grand nombre d'autres, que je juge n'être ni prudent ni convenable de répéter.

Sur ce que je lui avois dit touchant nos Cours de Justice, Sa Majesté me pria de lui donner des éclaircissemens sur quelques Articles : Ce que je fus d'autant plus en état de faire, que j'avois autrefois presque été

ruiné par un long Procès que j'avois eu à la Chancellerie, & que j'avois perdu avec les dépens. Il demanda quel tems on employoit ordinairement à décider si une chose étoit juste ou injuste, & ce qu'il en coûtoit pour obtenir une pareille décision : Si les Avocats avoient la liberté de soutenir des causes notoirement injustes : Si la Secte de Religion ou le parti de Politique, dont on étoit, n'entroit jamais dans la balance de la Justice pour la faire pancher d'un ou d'autre côté : Si tous les Avocats étoient des Hommes versez dans la connoissance générale des Loix de l'Equité, ou bien seulement dans la connoissance de quelques Coûtumes particulières à leur Ville, à leur Province, ou à leur Nation : Si dans de différens tems ils avoient quelquefois soutenu le pour & le contre : S'ils formoient une Communauté pauvre ou riche : S'ils recevoient quelque récompense pécuniaire pour avoir plaidé ou donné des Avis : Et particulièrement, s'ils étoient jamais admis comme Membres dans le Sénat inférieur.

De ces Questions il passa à d'autres sur l'Administration du Trésor-public. Il faut certainement, me disoit-il, que vôtre mémoire vous ait abusé, puisque vous n'avez fait monter vos Taxes qu'à cinq ou six millions par an, & vos dépenses quelquefois au double; car il avoit particulièrement fait attention à cet Article; parce que, disoit-il, il espéroit que la connoissance de nôtre conduite pourroit lui être d'usage, & l'empêcher de se tromper dans ses calculs. Il me deman-  
da,

da, qui étoient nos Crédeurs ? Et, où nous prendrions de l'argent pour les payer ? Il s'étonnoit de ce que nous avons souvent porté la Guerre, toujours onéreuse, si loin de nôtre País. Il faut, ajoûtoit-il, que vous foyez un Peuple bien quérelleur, ou que vous ayez de biens méchans Voifins, & que vos Généraux deviennent nécessairement plus riches que vos Rois. Il me demanda quelles affaires nous avons hors de nos Isles, si nous en exceptions le Commerce, & la Défense de nos Côtes. Sur-tout, il étoit dans un étonnement inexprimable de m'entendre parler d'une Armée mercénaire, entretenuë au milieu de la Paix & dans le fein d'un Peuple libre. Il m'objecta, que si nous étions gouvernez de nôtre consentement par les personnes qui ne servoient qu'à nous représenter, il ne pouvoit concevoir de qui nous avons peur, ou contre qui nous voulions nous battre ; & me demanda par qui la maison d'un particulier étoit mieux défenduë. par lui, ses Enfans, & le reste de sa Famille, ou bien par une demie douzaine de Vagabonds choisis au hazard dans les ruës, & petitement payez, dans le tems qu'ils peuvent gagner mille fois davantage en coupant la gorge à ceux qui ont l'imprudencce de les choisir pour leurs gardes.

Rien ne lui paroïsoit plus plaisant que mon Arithmétique, en faisant entrer dans le Dénombrément de nôtre Peuple, les différentes Sectes de Religion, & les différentes Factions dans l'Etat. Il protestoit ne voir aucune raison, pourquoi ceux qui ont des opinions préju-

diciables au Public seroient obligez de changer, ou ne seroient pas obligez de les cacher ; Et que comme c'étoit une Tyrannie dans un Gouvernement d'exiger la première de ces choses, c'étoit une foiblesse de ne pas faire observer la seconde : Car il est permis à un homme de garder des poisons dans son Cabinet, mais non pas de les débiter pour des Cordiaux.

Il remarqua, que parmi les amusemens de nôtre Noblesse, & d'autres personnes de distinction, j'avois parlé du Jeu. Il désira de sçavoir à quel âge on prenoit d'ordinaire ce divertissement, & quand on y renonçoit. Quelle portion de tems y étoit employée, & si jamais on le pouvoit jusqu'à se ruiner : Si des gens de la lie du Peuple par leur dextérité ne pouvoient pas quelquefois acquérir de grandes richesses, & mettre les Nobles mêmes dans leur dépendance, aussi-bien que leur inspirer par leur Commerce des sentimens bas & lâches, & les forcer par les pertes qu'ils ont faites, à apprendre & à essayer sur d'autres l'infame adresse qui les avoit ruinés.

Il étoit frappé d'horreur, disoit-il, de l'Histoire que je lui avois faite de mon Pais pendant le dernier siècle, ajoûtant que ce n'étoit qu'un enchaînement de Conspirations, de Meurtres, de Rebellions, de Massacres, de Révolutions, de Bannissemens ; Fruits les plus execrables que l'Avarice, la Faction, l'Hypocrisie, la Cruauté, la Perfidie, la Rage, la Lâcheté, la Haine, l'Envie & l'Ambition puissent produire.

Dans



Dans une autre Audience Sa Majesté recapitula tout ce que je lui avois dit, & compara les réponses que je lui avois faites avec les demandes qu'il m'avoit proposées. Puis me prenant entre ses mains & me caressant doucement, il me dit ces mots, que je n'oublierai jamais, ni la manière dont il les prononça. Mon petit Ami *Grildrig*, vous avez fait un excellent panégyrique de vôtre Pais. Vous avez prouvé démonstrativement, que l'Ignorance, la Paresse & le Crime, peuvent être quelquefois les seuls ingrédiens nécessaires pour le Gouvernement d'un Etat. Que les Loix sont les mieux interprétées par ceux qui ont le plus d'intérêt & le plus d'habileté à les obscurcir & à les éluder : Je démêle au milieu de vous quelque trait d'un Gouvernement supportable dans sa première institution, mais que le vice & la corruption ont presqu'entièrement effacé : Dans tout vôtre récit il ne paroît pas qu'une seule vertu soit nécessaire pour être élevé à quelque Charge parmi vous ; bien moins encore que les hommes soient ennoblis à cause de leurs vertus ; que des Prêtres soient avancez en considération de leur piété ou de leur sçavoir ; des Soldats pour leur conduite ou leur valeur ; des Juges pour leur integrité ; des Sénateurs pour l'amour qu'ils portent à leur Patrie, ou des Conseillers pour leur Sageffe. Pour vous (poursuivit le Roi) qui avez passé la plus grande partie de vôtre vie à Voyager, je suis porté à croire que jusques à présent vous avez échappé à plusieurs vices de vôtre Pais. Mais, parce que j'ai pû rassembler

bler de vôtre Relation, & par les Réponses que j'ai eu mille peines à vous extorquer, je suis obligé de conclure que le gros de vôtre Nation, est la plus méchante & la plus odieuse petite vermine à qui la Nature aye jamais permis de ramper sur la face de la Terre.



## C H A P I T R E VII.

*Amour de l'Auteur pour sa Patrie. Il fait au Roi une offre fort avantageuse, qui est néanmoins rejetée. Ignorance du Roi en Politique. Bornes étroites dans lesquelles les Sciences de ce País sont renfermées. Loix & Affaires Militaires de cet Etat. Quels troubles l'ont agité.*

**I**L n'y avoit qu'un extrême Amour pour la Vérité, qui pût me porter à répondre aux questions du Roi avec autant de sincérité que je venois de faire. En vain aurois-je fait paroître un ressentiment, qui étoit toujours tourné en ridicule: Ainsi je fus obligé de renfermer ma douleur & mon indignation dans mon ame, pendant que mon Auguste & chère Patrie étoit traitée d'une manière si injurieuse. Je fus aussi affligé qu'aucun de mes Lecteurs peut l'être, de ce qui venoit de se passer. Mais ce Prince étoit si curieux,  
&

& m'interrogeoit avec tant de précision sur chaque Article , que j'aurois péché contre les Loix de la Politesse , & sur-tout contre celles de la Reconnoissance , si je ne lui avois pas donné toute la satisfaction dont j'étois capable. Cependant , je dois dire pour ma défense , que j'élu dai adroitement plusieurs de ses demandes , & qu'à chaque point je donnois un tour beaucoup plus favorable que l'exacte vérité ne pouvoit le permettre. Car j'ai toujours eu pour mon Pais cette louïable partialité que *Denis d'Halycarnasse* recommande avec tant de justice à un Historien. J'aurois souhaité de tout mon cœur de cacher les défauts de ma Patrie , & d'en placer les vertus dans leur plus beau jour. C'étoit -là le dessein que je me proposois dans les nombreux entretiens que j'eus avec ce Monarque; mais par malheur le succès ne répondit ni à mon attente ni à mes efforts.

Mais ce qui doit faire l'Apologie de ce Roi jusques à un certain point , c'est qu'il vivoit entièrement séparé du reste du Monde, ce qui faisoit qu'il n'avoit aucune notion des manières & des coutumes des autres Nations : Cette sorte d'ignorance est toujours une seconde source de *Préjugés*, & produit nécessairement je ne sçai quelle *Limitations d'idées & de conceptions*, dont nous aussi-bien que les Peuples les plus civilisez de l'Europe sommes entièrement exempts. Et , pour dire le vrai , ce seroit quelque chose de bien dût , si les notions qu'un Prince si éloigné a de la Vertu & du Vice, devoient ser-

servir de règle pour tout le Genre-humain.

Pour confirmer ce que je viens de dire, & pour montrer plus clairement encore les misérables effets d'une éducation resserrée dans de trop étroites bornes, je vais faire part à mes Lecteurs d'un fait qu'ils auront peut-être peine à croire.

Pour m'insinuer de plus en plus dans les bonnes grâces de Sa Majesté, je lui parlai d'une invention trouvée depuis environ trois ou quatre siècles, & qui consistoit à faire une certaine poudre, dont un monceau entier, fut-il grand comme une Montagne, fautoit en l'air & étoit consumé en un instant, avec un bruit plus terrible que celui du Tonnerre, & cela dès qu'une seule étincelle voloit dessus. Qu'une certaine quantité de cette poudre, bourée dans un tuyau de Fer, étoit capable de pousser une Bale de fer ou de plomb avec une violence & une vitesse si prodigieuse, qu'il n'y avoit rien qui fut capable d'en soutenir l'effort. Qu'il y avoit même de ces Boulets, qui étant déchargés, renversoient non-seulement des rangs tout entiers d'un seul coup, mais battoient aussi en ruine les plus fortes murailles, & couloient à fonds des Vaisseaux montés de plusieurs milliers d'hommes; que quand ces Boulets étoient attachez l'un à l'autre avec une chaîne, ils mettoient en pièces les Mats, les Agrets; en un mot, tout ce qu'ils rencontroient. Que nous mettions souvent cette poudre dans de grands Boulets creux de fer, que nous avons l'Art à l'aide d'une

ne

ne certaine machine, de jeter dans une Ville assiégée, & que par ce moyen un grand nombre d'assiégés étoient tuez, & presque toutes leurs Maisons réduites en cendres. Que je connoissois fort bien les ingrédiens qui entrent dans la composition de cette poudre; qu'ils n'étoient ni chers ni rares; que d'ailleurs je me faisois fort d'enseigner à ses Ouvriers l'Art de faire ces Tuyaux d'une grandeur proportionnée à tous les autres objets qui étoient dans l'Empire de Sa Majesté; & que les plus grands ne devoient pas avoir au-delà de cent pieds de longueur: Que vingt ou trente de ces Tuyaux chargez d'une quantité convenable de poudre & de boulets, pouvoient renverser en peu d'heures les murailles de la plus forte Ville qu'il y eût dans son Royaume, ou détruire de fond en comble la Capitale, si elle s'écartoit jamais de la soumission due à ses ordres Souverains. Je fis cette offre à Sa Majesté, en la priant de l'accepter comme une foible marque de cette reconnoissance que ses bienfaits avoient excitée en moi.

Le Roi fut frappé d'horreur à l'ouïe de la description de ces terribles Machines, & de l'usage que je lui proposois d'en faire. Il ne pouvoit concevoir comment un insecte si foible & si petit que moi (ce furent ses expressions) pouvoit se repaître d'idées si inhumaines, & être si peu ému en parlant de la désolation & du carnage, que je lui avois dit être les effets ordinaires de ces Machines exterminatrices, dont certainement, disoit-il, quelque Génie malaisant, & Ennemi du  
Gen-

Genre-humain, devoit avoir été le premier Inventeur. Que pour ce qui le regardoit , il protestoit que quoique de nouvelles découvertes, soit dans l'Art soit dans la Nature, lui fissent un singulier plaisir , il aimeroit mieux perdre la moitié de son Royaume, que d'apprendre un si abominable secret, dont il me commandoit si ma vie m'étoit chère, de ne lui plus jamais parler.

Etrange effet de cette *Limitation d'idées*, & de cette *petitesse de vuës* dont j'ai parlé ! Qui pourra jamais croire qu'un Prince qui possédoit d'ailleurs toutes les qualitez qui produisent la Vénération , l'Amour & l'Estime, & dont le Sçavoir, la Sageffe & la Bonté le rendoient l'admiration & les délices de ses Sujets ; pour un *vain petit scrupule*, dont nous n'avons pas même de notions en Europe, laisse échapper l'ineestimable occasion de se rendre Maître absolu de la Vie, de la Liberté & du Bien de son Peuple. Ce que j'en dis pourtant n'est pas dans l'intention de décrier les autres talens de ce Roi, à qui le Trait, que je viens de raconter, fera certainement grand tort dans l'esprit d'un Lecteur Anglois. Mais mon but est seulement de marquer combien sont lourdes les fautes qu'on commet, quand on ne réduit pas la *Politique en Science*, comme ont fait les plus grands Génies de l'Europe. Car je me souviens fort bien, qu'un jour en causant avec le Roi, je lui dis que parmi nous on avoit composé une infinité de volumes sur l'*Art du Gouvernement*, mais que contre mon intention, je lui donnai une fort petite idée de

nô-

nôtre habileté. Il me protesta qu'il avoit un Souverain mépris pour tout ce qu'on appelloit *Mystère, Refinedement & Intrigue*, soit dans un Prince, soit dans un Ministre. Il ne pouvoit comprendre ce que j'entendois par *Secrets d'Etat*, à moins qu'il ne s'agit de quelque Nation rivale ou ennemie. Il renfermoit la science du Gouvernement dans des *Bornes fort étroites*, en la restreignant au bon Sens, à la Justice, à la Clémence, & à la prompte expédition des Causes tant Civiles que Criminelles, avec quelques autres lieux communs qui ne méritent pas qu'on s'y arrête, & il étoit dans l'étrange opinion, que quiconque pouvoit faire que deux tuyaux de Bled ou deux brins d'Herbe vînssent sur un monceau de terre, où il n'en croissoit qu'un auparavant, rendoit un service plus essentiel à son País, que toute la race des Politiques ensemble.

Les connoissances de ce Peuple sont fort défectueuses, puisqu'elles consistent seulement en Morale, Histoire, Poësie, & Mathématiques, en quoi il faut avouër qu'ils excellent. Mais la dernière de ces Sciences n'est employée qu'aux usages de la Vie, & qu'à l'amélioration de l'Agriculture, & de tous les Arts Méchaniques. Ce qui regarde les Idées, les Entitez, & les Abstractions, jamais je ne pûs lui faire concevoir ce que c'étoit.

Aucune Loi dans ce País ne doit excéder en mots, le nombre des lettres de leur Alphabet, qui monte seulement à vingt & deux. Mais pour dire le vrai, il y en a peu qui aye  
tout

tout-à-fait cette longueur. Elles sont exprimées dans les termes les plus simples & les plus clairs, & ce Peuple est assez stupide pour n'y trouver qu'une seule interprétation. C'est même un crime capital que de vouloir expliquer une Loi par un Commentaire. Pour ce qui est de la décision des Causes Civiles ou Criminelles, les Procédures sont chez eux en si petit nombre, qu'ils auroient tort de se vanter d'être fort habiles dans l'une ou l'autre de ces choses.

Ils ont eu l'Art de l'Imprimerie, aussi bien que les *Chinois*, depuis un tems immémorial; mais leurs Bibliothèques ne sont pas fort nombreuses, puisque celle du Roi, qui passe pour une des plus grandes, ne contient qu'autour de mille Volumes, placez dans une Gallerie de douze cent pieds de longueur, dont j'avois permission de prendre les Livres que je voulois. Le Menuisier de la Reine avoit fait dans une des Chambres de *Glumdalclitch* une manière d'Echelle, haute de vingt & cinq pieds, & dont chaque Echelon avoit cinquante pieds de longueur. Je faisois appuyer le Livre que je voulois lire contre la muraille, puis montant au haut de l'Echelle, je commençois par lire la première ligne de la page, en marchant de côté, jusqu'à ce que je fusse au bout de la ligne; après quoi, quand il le falloit, je descendois un Echelon, faisant toujours le même manége jusqu'à ce que je fusse au bas de la page.

Le stile de ce Peuple est clair, mâle, & coulant, mais pas fleuri, parce qu'ils évitent



tent de se servir d'expressions superflûes. J'ai lû plusieurs de leurs Livres, particulièrement ceux qui rouloient sur l'Histoire ou sur la Morale. Entr'autres je parcourus avec un plaisir inexprimable un vieux petit Traité qui étoit toûjours dans la Chambre de lit de *Glumdalclitch*, & qui appartenoit à sa Gouvernante; Dame grave, qui ne lisoit que des Livres de Morale & de Dévotion. Ce Livre traitoit de la Foiblesse du Genre humain, & n'étoit en estime que parmi les Femmes & le Vulgaire. Je fus curieux de voir ce qu'un Auteur de ce Pais pouvoit dire sur ce sujet. Cet Ecrivain parcourut les mêmes lieux communs que nos Docteurs en Morale connoissent si bien, montrant combien l'Homme est un Animal petit, méprisable, & incapable de s'aider lui-même & de se défendre contre les injures de l'air & contre la fureur des Bêtes féroces: Combien il étoit inférieur à une Créature en force, à un autre en vitesse, à une troisième en prudence, & à une quatrième en industrie. Il ajoûtoit, que dans ces derniers tems, la Nature avoit dégénééré de sa première vigueur, & qu'elle ne produisoit plus que de petits Avortons en comparaison d'autrefois. Il dit qu'il étoit fort apparent, non-seulement que l'espèce des Hommes étoit primitivement plus grande, mais qu'aussi dans les premiers tems il doit y avoir eu des Géans, comme l'Histoire & la Tradition l'attestent d'un côté, & comme des os prodigieux qu'on a trouvez, le démontrent de l'autre. Il prétendoit que les Loix

de

de la Nature demandoient que nous eussions été faits au commencement d'une constitution beaucoup plus robuste, & bien moins sujets à être détruits par de petits accidens, par une tuile tombant d'une maison, ou par une pierre jettée par un Enfant. De ces raisonnemens, l'Auteur tiroit plusieurs conséquences morales, de grand usage pour la conduite de la vie, mais qu'il seroit inutile de placer ici. Pour ce qui me regarde, je ne pûs m'empêcher d'admirer combien étoit général le talent de tourner les lectures en Moralitez, & le panchant des Hommes à se plaindre de la Nature. Et je crois qu'après une exacte recherche, ces sortes de plaintes se trouveroient aussi peu fondées parmi nous, qu'elles l'étoient chez les Habitans de *Brobdingnag*.

À l'égard de leurs Affaires Militaires, ils m'ont assuré que l'Armée de leur Roi consistoit en cent soixante & seize mille Fantassins, & en trente deux mille Cavaliers: si le nom d'Armée peut convenir à un Corps formé par des Marchands rassemblez de différentes Villes, & par des Fermiers de la Campagne, dont les Commandans sont simplement des gens de distinction sans paie ni récompense. Il faut avouer qu'ils entendent fort bien l'Exercice, & qu'ils sont excellentement disciplinez, en quoi il n'y a pas grand mérite. Car, comment cela pourroit-il être autrement, dans un País où chaque Fermier est soumis au Seigneur de sa Terre, & chaque Citoyen aux Magistrats de sa Ville, choisis par *Scrutin* à la manière de *Venise*?

J'ai

J'ai souvent vû la Milice de *Lorbrulgrad*, faisant l'Exercice dans un grand champ près de la Ville. Il pouvoit y avoir vingt cinq mille Fantassins , & environ six mille Chevaux ; car il m'étoit impossible de compter exactement leur nombre , vû le terrain qu'ils occupoient. Un Cavalier monté sur un cheval de raisonnable taille , avoit plus de cent pieds en hauteur. J'ai vû un jour tous les Cavaliers de ce Corps , dans l'instant que leur Commandant en donnoit l'ordre, tirer leurs épées tout à la fois , & les brandir dans l'air. Ce Spectacle avoit quelque chose de surprenant au-delà de toute expression. C'étoit comme si dix mille éclairs étoient partis de différens côtez du Ciel en même tems.

J'étois curieux de sçavoir comment ce Prince, dans le País duquel il étoit impossible de pénétrer, pouvoit s'être avisé de songer à des Armées ; ou de faire instruire son Peuple dans la Discipline Militaire. Mais je fus bientôt mis au fait par le secours de la Conversation , & par la lecture de leurs Histoires. Car depuis plusieurs siècles les Habitans de ce País ont été travaillez de la même maladie à laquelle tant d'autres Nations sont sujettes : je veux dire , que la Noblesse avoit travaillé à y acquérir trop de pouvoir , le Peuple trop de liberté , & le Roi trop de despotisme. A la vérité , il avoit été pourvû à tous ces inconvéniens par de sages Loix : mais ces Loix avoient souvent été enfreintes par quelqu'un des trois

naître des Guerres Civiles, dont la dernière avoit heureusement été terminée par le Grand-Pere du Prince regnant, par une composition générale; & la Milice, dont le nombre avoit été fixé alors du consentement des trois Partis, avoit été tenue depuis ce tems-là exactement dans le devoir.



## C H A P I T R E V I I I .

*Le Roi & la Reine font un tour vers les Frontières; l'Auteur a l'honneur de les accompagner. De quelle manière il quitta ce País. Il revient en Angleterre.*

**J'**Avois toujours eu un fort pressentiment que je recouvrerois quelque jour ma liberté, quoiqu'il me fut impossible de concevoir par quels moyens, ou de former quelque projet qui eût la moindre ombre d'apparence de pouvoir réussir. Le Vaisseau sur lequel j'avois été étoit le premier qu'on eût jamais vû sur les Côtes de ce País, & le Roi avoit donné les ordres les plus précis, que si quelqu'autre y venoit, on s'en rendit maître, & qu'on l'amenât avec l'Equipage & les Passagers dans une Charette à *Lorbrulgrad*. Sa Majesté souhaitoit avec ardeur d'avoir quelque Femme de ma taille, par le moyen de laquelle mon espèce pût se  
con-

conserver : mais je crois que j'aurois plutôt souffert mille morts , que de m'exposer au risque de laisser après moi une postérité , qui auroit été ou mise en cage comme des Serins de Canarie , ou peut-être vendue à des personnes de qualité , moins à la vérité pour en faire des Esclaves , que comme des curiositez. J'avouë que j'étois traité avec beaucoup de douceur ; j'étois le Favori d'un grand Roi , & les Délices de toute sa Cour : mais cependant le rôle que j'y jouois ne me paroïssoit guères convenir avec la dignité de ma Nature. Il m'étoit impossible d'oublier ces autres moi-même que j'avois laissez dans ma Patrie. Je mourrois d'envie d'être au milieu d'un Peuple avec qui j'eusse une espèce d'égalité , & dans le País de qui je pûsse me promener sans craindre d'être écrasé comme une Grenouille ou un jeune Chien. Mais le moment de ma délivrance vint plutôt que je n'avois crû , d'une manière tout-à-fait extraordinaire. J'en vais rapporter l'Histoire & toutes les circonstances avec la plus exacte vérité.

J'avois déjà passé deux années dans le País , au commencement de la troisième. *Glumdalclitch* & moi accompagnâmes le Roi & la Reine dans une Tour que leurs Majestez firent vers la Côte Méridionale du Royaume. J'étois porté comme à l'ordinaire , dans ma Boîte de Voyage , laquelle comme je l'ai déjà dit , étoit un très-joli Cabinet de douze pieds de largeur. Et j'avois ordonné qu'on m'attachât un Estrapontin avec des cordages de soye d'égale longueur au haut des quatre

coins de ce Cabinet, afin de ne pas sentir la force des secouffes, quand un Valet me porteroit devant lui en allant à Cheval; & aussi pour y dormir à mon aise quand je serois en Voyage. Au plancher supérieur de ma Boëte, vers l'endroit de l'Estrapontin où je mettois la tête, j'avois fait faire à l'Ouvrier un trou d'un pied en quarré pour me donner de l'air en dormant quand il faisoit chaud; & je pouvois fermer ce trou avec une petite planche, que je haussais & que je baissais par le moyen d'une Rainure.

Quand nous eûmes fait nôtre tournée, le Roi jugea à propos d'aller passer quelques jours dans un Palais qu'il avoit près de *Flanflasnic*, Ville située à dix-huit miles Angloises de la Mer: *Glumdalclitch* & moi étions extrêmement fatiguez, j'avois gagné un froid, mais la pauvre Enfant étoit si indisposée qu'elle ne quittoit point sa Chambre. J'avois grande impatience de voir l'Océan, qui étoit la seule route par laquelle je pouvois jamais m'échaper. Je fis semblant d'être plus incommodé que je n'étois, & demandai permission d'aller prendre l'Air au bord de la Mer, avec un Page que j'aimois beaucoup, & à qui on m'avoit quelquefois confié. Je n'oublierai jamais la répugnance qu'eût *Glumdalclitch* à consentir à ce Voyage, ni la manière dont elle recommanda au Page d'avoir soin de moi, fondant en même tems en larmes, comme si elle avoit eu quelque pressentiment de ce qui alloit arriver. Le Page me porta dans ma Boëte jusqu'à ce que nous fussions au bord de la Mer.

Mer. Je lui dis alors de me mettre à terre, & après avoir levé un de mes chassis, mes tristes regards errèrent quelque tems sur la Mer. Je me trouvai mal, & dis à mon Conducteur que j'avois envie de me reposer un peu dans mon Estrapontin, & que j'espérois qu'un petit sommeil me feroit du bien. Je me couchai, & le Page ferma la fenêtre de peur que le froid qui auroit pû y entrer ne m'incommodât. Je ne tardai guères à m'endormir, & tout ce que je puis conjecturer est, que pendant que je dormois, le Page ne croiant pas que je pûsse courir aucun risque, s'étoit amusé à chercher des œufs d'Oiseaux dans les crévasses des Rochers; amusement auquel j'avois déjà vû qu'il se divertissoit, dans le tems que j'étois encore à ma fenêtre: Quoiqu'il en soit à cet égard, je fus soudain éveillé par un coup violent qui fut donné sur l'Anneau qui étoit attaché au-dessus de ma Boëte, pour qu'on pût me porter plus facilement. Je sentis que ma Boëte s'élevoit fort haut en l'air, & qu'ensuite elle descendoit avec une prodigieuse vitesse. La première secouffe avoit pensé me jeter hors de mon Estrapontin, mais après le mouvement fut plus doux. Je jettai plusieurs cris également inutiles, & en regardant par mes fenêtres, je ne vis que le Ciel & les Nuées. J'entendis précisément au-dessus de ma tête un bruit qui ressembloit à un battement d'Aïles, & commençai alors à entrevoir l'horreur de ma situation. Je devinai qu'un Aigle avoit pris l'Anneau de ma Boëte dans son bec, dans le dessein

de la laisser tomber sur un Rocher comme une Tortuë dans son écaille, & puis d'en tirer mon corps pour le dévorer: car l'odorât de cet Animal est si admirable qu'il sent sa proie à une très-grande distance, quand même elle seroit encore mieux cachée que je ne l'étois entre des planches qui n'avoient pas deux pouces d'épaisseur.

Quelques momens après j'entendis que le battement d'Aîles devenoit plus fort, & je m'aperçûs que ma Boëte haussait & baissait continuellement. Il me sembla que l'Aigle (car je n'ai jamais pû m'ôter de l'esprit que ce n'en fut une qui tenoit l'Anneau de ma Boëte dans son bec) étoit attaquée par quelque autre Oiseau, & un instant après je remarquai que je tombais perpendiculairement, mais avec une si prodigieuse rapidité que j'en fus presque hors d'haleine. Ma chute avoit environ duré une minute, quand ma Boëte survint à la surface de la Mer, & fit en tombant un bruit aussi grand que celui de la cataracte de *Niagara*; après quoi je fus dans l'obscurité pendant une autre minute, & puis ma Boëte commença à remonter assez pour que je pusse voir de la lumière vers le haut de mes fenêtres. Je m'aperçûs alors que j'étois tombé dans la Mer. Ma Boëte, par la pesanteur de mon Corps, aussi-bien que par celle des Meubles qu'elle renfermoit, & des plâques de fer attachées aux quatre coins en haut & en bas pour rendre le bâtiment plus fort, flottoit enfoncée de cinq pieds dans l'eau. Je m'imaginai alors, comme à présent, que l'Aigle en s'envolant  
avec



avec ma Boîte, avoit été poursuivie par deux ou trois autres Oiseaux de la même ou d'une différente espèce, & que pendant qu'elle se défendoit contre eux, qui apparemment vouloient avoir part de leur proie, elle avoit été forcée de me laisser tomber. Les plâques de fer attachées au plancher inférieur de la Boîte, car celles-ci étoient les plus fortes, avoient conservé la balance pendant qu'elle tomboit, & empêché que le choc de l'eau ne la mit en pièces. D'ailleurs elle étoit si bien fermée de tous côtez qu'il n'y entra que très-peu d'eau. Ce ne fut pas sans peine que je sortis de mon Estrapontin, après avoir eu auparavant la précaution de faire entrer un peu d'air frais, dont j'avois grand besoin, par l'ouverture qui avoit été faite au haut de mon Cabinet dans ce dessein.

Combien de fois ne souhaitai-je pas alors d'être avec ma chère *Glumda'clitch*, dont une seule heure m'avoit si fort éloigné ! Et je puis dire avec vérité, qu'au milieu de mes propres malheurs, je ne pûs m'empêcher de plaindre ma pauvre Nourrice, & d'être sensible aux maux que ma perte alloit probablement lui attirer. Il y a peut être peu de Voyageurs qui se soient trouvez dans des conjonctures aussi tristes que celle où j'étois, attendant à tout moment à voir ma Boîte mise en pièces, où engloutie par les ondes. Il n'y avoit plus de ressource pour moi, si un seul carreau de vitre étoit venu à se casser. Je vis l'eau qui entroit par plusieurs petites crévasses, que je tâchai de boucher le mieux qu'il

m'étoit possible , & j'eus le bonheur d'en venir à bout. Cependant mon état étoit bien déplorable : ma Boëte ne pouvoit manquer d'aller tôt ou tard à fond ; & quand même elle n'auroit pas couru ce risque, le froid & la faim m'auroient infailliblement causé la mort. Je fus quatre heures dans ces tristes circonstances , attendant & à la lettre souhaitant que chaque moment fût le dernier de ma vie.

J'ai déjà informé mes Lecteurs qu'il y avoit deux fortes Gaches attachées au côté de ma Boëte où il n'y avoit point de fenêtré ; dans lesquelles celui qui me portoit en allant à Cheval, avoit soin de passer un ceinturon de cuir qu'il se boucloit ensuite autour du milieu. Pendant que j'étois dans ce déplorable état , j'entendis , ou du moins je crus entendre quelque bruit vers le côté de ma Boëte auquel les Gaches étoient attachées , & un instant après je m'imaginai que ma Boëte étoit tirée sur la superficie de la Mer ; car de tems en tems je sentois que les flots battoient mes fenêtrés de la même manière que quand un Vaisseau fend les ondes. Je fus frappé alors d'un rayon d'espoir , quoique je ne conçûsse pas encore la possibilité d'échaper. Je désfis les vis qui attachoient une de mes Chaises à terre , & fis ensuite de mon mieux pour faire tenir cette Chaise justement au - dessous de la petite planche que je venois d'ouvrir ; après quoi je montai dessus , & après avoir approché ma bouche du trou le plus près qu'il me fut possible , je me mis à crier à l'aide à haute voix , & dans  
 tou-

toutes les Langues que je sçavois. J'attachai ensuite mon mouchoir à un bâton que je portois d'ordinaire, & après avoir fourré le mouchoir par le trou, je le tournai & le fis voltiger plusieurs fois en l'air, afin qu'en cas que quelque Vaisseau ou quelque Châloupe fussent près de là, les Matelots pussent deviner que quelque infortuné mortel étoit enfermé dans cette Boëte.

Tous mes cris & tous mes signaux ne furent à ce qu'il me paroïssoit ni vûs ni entendus, mais je m'apperçûs clairement que ma Boëte continuoit à être tirée. Une heure après, ce côté de ma Boëte où les Gaches étoient attachées, & où il n'y avoit point de fenêtre, donna contre quelque chose de dur. Je craignis que ce ne fût un Rocher, & je me trouvai plus secoüé qu'auparavant. J'entendis distinctement au-dessus de ma Boëte un bruit assez semblable à celui que fait un Cable qu'on tire à travers un Anneau. Je vis alors que ma Boëte montoit insensiblement, & qu'elle étoit de trois pieds plus haute qu'auparavant avant que de s'arrêter. Sur quoi je recommençai sur nouveaux fraix à crier au secours, & à faire voltiger mon Mouchoir; un cri, que plusieurs voix mêlées ensemble rendoit confus, me servit de réponse, & me causa un transport de joye qui ne peut être conçu que par ceux qui l'ont éprouvé. Un moment après j'entendis marcher sur ma tête, & quelqu'un criant par le trou à haute voix en Anglois, s'il y a quelques-uns en bas, qu'ils parlent. Je répondis que j'étois un Anglois, que sa

mauvaise fortune avoit mis dans la situation la plus affreuse où jamais homme eût été, & que je priois, par tout ce qui est capable d'émouvoir, de me tirer de la prison où j'étois. La voix repliqua que je n'avois rien à craindre, puisque ma Boëte étoit attachée à leur Vaisseau; & que le Charpentier viendroit incontinent pour faire au-dessus de ma Boëte un trou qui fut assez grand pour me tirer dehors. Je répondis, que cela étoit inutile & demanderoit beaucoup de tems: qu'il valoit bien mieux que quelqu'un de l'Equipage mit un doigt dans l'Anneau, & tirât ainsi ma Boëte de la Mer, pour la mettre ensuite dans la Cabane du Capitaine. Quelques-uns de ceux qui m'entendirent tenir ce langage, crurent que j'avois perdu l'esprit; d'autres n'en firent que rire; car j'avoüe à ma honte que je ne faisois pas attention que j'étois à présent parmi des hommes de ma force & de ma taille. Le Charpentier vint, & fit en peu de minutes une ouverture de quatre pieds en quarré, puis y fit passer une petite échelle, sur laquelle je montai pour me rendre dans le Vaisseau.

Tout l'Equipage étoit dans le dernier étonnement, & me faisoit mille questions, auxquelles je n'avois aucune envie de répondre. Je ne fus pas moins étonné de mon côté de voir tant de pigmées: car ils me paroissoient tels, pour avoir été si long-tems accoutumé à ne voir que des objets monstrueux. Mais le Capitaine, nommé *Thomas Wilcolks*, qui étoit un homme généreux & obligeant, remarquant que j'allois tomber

en foiblesse, me prit dans sa Cabane, me donna un Cordial pour m'empêcher de m'évanouir, & me fit coucher sur son propre Lit, afin que je prisse un peu de repos, dont certes j'avois grand besoin. Avant que de me mettre au Lit, je lui donnai à connoître que j'avois quelques nipes dans ma Boëte que je serois fâché de perdre; entre autres un bon Estrapontin, un assez joli Lit de Camp, deux Chaïses, une Table, & un Cabinet. Que ma Boëte étoit matelassée de tous côtez de soye & de coton, & que s'il vouloit la faire apporter par quelqu'un de l'Equipage dans sa Cabane, je lui montrerois ce que je lui venois de nommer, & quelques autres choses encore. Le Capitaine m'entendant préférer ces absurditez, crût que je révois. Cependant (à ce que je m'imagine pour me tranquilliser) il me promit d'y donner ordre, & s'étant rendu sur le Tillac, il fit descendre quelques-uns de ses gens dans ma Boëte, dont (comme je le trouvai depuis) ils tirèrent tout ce qu'il y avoit de bon; mais les Chaïses & le Cabinet étant attachez avec des vis au plancher, furent beaucoup endommagées par l'ignorance des Matelots, qui voulurent les enlever à force de bras. Quand ils ne virent plus rien qui leur valut la peine d'être pris, ils jettèrent à la Mer ma Boëte, qui étant ouverte en plusieurs endroits, ne tarda guères à aller à fond. Et, pour dire le vrai, je fus bien-aïse dans la suite de n'avoir pas été témoin de ce spectacle, qui m'auroit rappelé le souvenir le plus triste & le plus accablant.

Je dormis quelques heures , mais d'un sommeil troublé à chaque instant par la pensée du lieu que j'avois quitté, & des dangers auxquels je venois d'échapper. Néanmoins, je me trouvai un peu mieux à mon réveil. Il étoit alors environ huit heures du soir, & peu après le Capitaine ordonna qu'on servit le souper, croyant que j'avois déjà jeûné assez long-tems. Il m'entretint avec beaucoup de douceur, & quand nous fûmes seuls, il me pria de lui faire la Relation de mes Voyages, & de lui raconter par quel accident je m'étois trouvé dans cette énorme Machine de Bois. Il me dit, qu'environ à midi, regardant par sa Lunette d'approche, il avoit vû ma Boëte, & que croyant que c'étoit un Vaisseau, il avoit formé le dessein de tâcher de le joindre, dans l'espérance d'en acheter quelques Biscuits dont on commençoit à manquer à son Bord. Qu'en approchant, il avoit remarqué son erreur, & envoyé la Châloupe pour voir ce que c'étoit qui flot-  
toit sur l'eau. Que ses gens étoient revenus fort effrayez, jurants, qu'ils avoient vû une Maison flottante. Que s'étant moqué de leur folie, il s'étoit lui-même mis dans la Châloupe, après avoir donné ordre auparavant à ses gens de prendre un fort Cable avec eux. Que le tems étant calme, à l'aide des rames il avoit plusieurs fois fait le tour de ma Boëte, & considéré mes fenêtrés. Qu'il avoit découverte deux Gaches à un côté, qui étoit tout de planches, sans aucune ouverture pour donner passage à la lumière. Qu'il avoit commandé alors à ses Matelots d'approcher  
avec

avec la Châloupe de ce côté, d'attacher le Cable à une des Gaches, & puis de tirer la Caiffe (c'est le nom qu'il lui donnoit) jusqu'au Vaisseau. Quand cela fut fait, il ordonna qu'on attachât un autre Cable à l'Anneau qui étoit attaché au-dessus de ma Boëte, & qu'on la haussât avec des poulies; ce que tous les gens du Vaisseau ne purent faire au-delà de deux ou trois pieds. Il me dit qu'il avoit bien vû mon bâton & mon mouchoir, & qu'il en avoit conclu que quelque malheureux étoit enfermé dans cette étrange manière de Prison. Je demandai si lui ou quelqu'un de l'Equipage avoit vû quelques Oiseaux d'une grandeur prodigieuse dans l'Air, vers le tems qu'il m'avoit découvert la première fois. Sa réponse fût, que parlant sur ce sujet avec ses Matelots pendant que je dormois, un d'eux lui dit avoir observé trois Aigles volant vers le Nord, mais qu'il n'avoit pas remarqué qu'elles fussent plus grandes que les Aigles ordinaires, ce que j'attribuë à la prodigieuse hauteur à laquelle elles étoient: & il ne pût pas deviner la raison qui m'avoit porté à faire cette question. Je demandai alors au Capitaine à quelle distance il croyoit être de Terre; il dit qu'à son avis nous en étions au moins à une centaine de lieuës. Je lui protestai, qu'il se trompoit tout au moins de la moitié, puisqu'il n'y avoit que deux heures que j'avois quitté le Pais dont je venois quand je tombai dans la Mer. Cette réponse lui fit croire de nouveau que j'avois l'esprit égaré, ce qu'il fit assez connoître en me disant de m'aller coucher

dans une Cabane qu'il m'avoit fait préparer. Je l'assurai que sa conversation me faisoit plus de bien que le repos que je pourrois prendre, & qu'au reste j'étois dans mon bon sens autant que je l'avois été de ma vie. Alors il prit son sérieux, & me demanda en confiance, si je n'avois pas l'esprit troublé par les remords de quelque crime affreux, dont j'avois été puni par l'ordre de quelque Prince, qui m'avoit fait renfermer dans une Caïsse & jeter en Mer, comme dans d'autres Pais on expose à la merci des Flots dans une petite Barque sans provisions des Criminels du premier ordre : Il ajoûta que quoi qu'il fût fâché que son Vaisseau eut servi d'Azile à un scélérat, il s'engageoit néanmoins à me mettre sain & sauf à terre dans le premier Port où nous arriverions. Ce qui augmentoit ses soupçons, poursuivoit-il, étoient de certains Discours absurdes que j'avois premièrement tenus aux Matelots, & ensuite à lui-même, aussi-bien que mon air hagard & ma contenance troublée.

Je le suppliai d'avoir la patience de m'entendre conter mon Histoire, ce que je fis avec la plus exacte fidélité depuis mon départ d'Angleterre jusqu'au moment qu'il m'avoit découvert. Et comme la Vérité a toujours un certain pouvoir sur des Esprits raisonnables, je n'eus pas grand peine à persuader mon Capitaine, qui avoit quelque teinture de sçavoir & un sens droit, de ma candeur & de ma veracité. Mais pour le convaincre encore davantage, je le priai de donner ordre que mon Cabinet, dont j'avois



la Clef dans ma poche, fut apporté (car il m'avoit déjà notifié ce que les Matelots avoient fait de ma Boëte). J'ouvris le Cabinet en sa présence, & lui montrai la petite collection de Raretez que j'avois faite dans le Pais dont je venois de sortir d'une manière si miraculeuse. Je lui fis voir le peigne que j'avois fait des poils de la barbe du Roi; un grand nombre d'éguilles & d'épingles, dont les plus petites avoient un pied de longueur, & les plus grandes une demi verge; quelques peignures des cheveux de la Reine, & une bague d'or, dont elle me fit un jour présent de la manière du monde la plus obligeante, la tirant de son petit doigt, & me la mettant en guise de colier autour du cou. Je sollicitai le Capitaine d'accepter cette Bague comme une foible marque de ma reconnoissance, mais il ne voulut jamais y consentir. Enfin, pour ne laisser plus aucun doute sur le chapitre de ma véracité, je lui fis voir mes culottes, qui étoient faites de la peau d'une seule souëris.

Je ne pus lui rien faire accepter, sinon une Dent d'un Laquais, que je vis qu'il examinoit avec beaucoup de curiosité, & dont il me paroïssoit avoir grande envie. Il la reçût avec des remercimens qui n'étoient nullement proportionnez à la petitesse du présent. Cette Dent, qui n'étoit pas le moins du monde gâtée, avoit appartenu à un Valet de pied de *Glumdalclitch*, auquel un Chirurgien étourdi l'avoit arrachée au lieu d'une autre qui lui faisoit mal : Je la demandai pour la

conserver dans mon Cabinet. Elle avoit environ un pied de longueur & quatre pouces de diamètre.

Le Capitaine fut charmé du récit que je venois de lui faire, & dit, qu'il espéroit que je ne manquerois pas d'en faire part au Public, lorsque je serois arrivé en Angleterre. Je répondis, que le nombre des Voyages qu'on avoit imprimez n'étoit déjà que trop grand, qu'à cet égard il falloit, ou garder le silence, ou avoir quelque chose d'extraordinaire à raconter; sans imiter pourtant ces Auteurs, qui fourrent du merveilleux dans leurs écrits aux dépens de la vérité. Que mon Histoire ne contiendrait que des Evénemens ordinaires, sans avoir aucun de ces Ornaments que prête la Description des Plantes, des Arbres, des Oiseaux & des Bêtes féroces, ou bien celle des Coûtumes barbares & du Culte idolâtre de quelque Peuple sauvage: Ornaments dont aucun Livre de Voyages ne manquoit. Que cependant je lui étois fort obligé de la bonne opinion qu'il témoignoit avoir, & que je songerois à ce qu'il venoit de me dire.

Il me marqua être fort étonné de m'entendre parler si haut, demandant si le Roi ou la Reine de ce País étoient durs d'Oreilles. Je lui dis qu'il y avoit déjà plus de deux ans que j'étois accoûtumé à ce Ton, & que j'étois aussi surpris de l'entendre parler si bas, qu'il pouvoit l'être de ce que je criois si haut. Que pendant le tems que j'avois passé dans ce País, quand j'avois voulu parler à quel-  
qu'un

qu'un, j'avois été obligé de hauffer autant la voix, qu'un homme qui étant dans la Ruë auroit voulu se faire entendre d'un autre placé au haut d'un Clocher; excepté pourtant lorsque j'étois sur une Table, ou que quelqu'un me tenoit dans sa main. Je lui dis une autre chose que j'avois remarquée, à sçavoir, que dans le tems que je ne faisois que d'entrer dans son Vaisseau, & que tous les Matelots étoient autour de moi, ils me parurent les plus petites Créatures que j'eusse jamais vuës: Que cela étoit si vrai, que dans le Royaume dont je sortois, je n'avois jamais osé me regarder dans un Miroir, parce que, accoûtumé que j'étois à voir de si prodigieux objets, le sentiment de ma petitesse m'auroit trop mortifié. Le Capitaine me dit, que pendant que nous soupions, il avoit remarqué que je regardois chaque chose avec une espèce d'étonnement, & que plusieurs fois j'avois paru être sur le point d'éclater de rire, ce qu'il avoit attribué au desordre de mon Cerveau. Je lui répondis, qu'il étoit vrai, & que ma surprise venoit de l'infinie petitesse de tout ce que je voyois; & là-dessus je me mis à faire une description de tout ce qui avoit paru sur sa Table, telle que l'auroit faite un Habitant de *Brobdingnag*, s'il avoit été à ma place. Mon homme se mit à rire, & pour me faire mieux sentir le ridicule de ce que je venois de dire, me protesta, que du meilleur de son cœur il auroit donné cent guinées d'avoir vû l'Aigle tenant ma Boëte dans son bec, & la laissant

en.

ensuite tomber dans la Mer : Qu'il étoit bien dommage que personne n'eût été témoin oculaire d'un fait si singulier, & dont la description méritoit si fort d'être transmise à la postérité la plus reculée : Après cette raillerie vint la comparaison de *Phaëton*, qui étoit trop naturelle pour qu'il me l'épargnât.

Deux jours après que je fus venu à Bord, le vent qui auparavant n'avoit pas été fort bon, devint excellent, & rendit nôtre Voyage plus court & plus heureux que nous n'aurions osé espérer. Le Capitaine relâcha seulement à un ou deux Ports, & envoya la Châloupe à terre pour aller quérir quelques Provisions & de l'Eau douce, mais je ne sortis pas du Vaisseau avant que nous fussions arrivez aux Dunes, ce que nous fîmes le 3. de Juin 1706. environ neuf mois après ma sortie de *Lorbrulgrad*. J'offris au Capitaine de lui laisser en gage tout ce que j'avois pour sûreté du paiement de ce que je pouvois lui devoir pour m'avoir transporté dans mon Pais, & nourri si long-tems; mais il me protesta qu'il n'en vouloit pas un sou. Nous prîmes tendrement congé l'un de l'autre, & je lui fis promettre qu'il viendrait me voir chez moi quand il seroit à Londres. Je louai un Cheval & un Guide pour prix & somme de cinq schellins, que j'emprantai du Capitaine.

Sur la Route, considérant la petitesse des Maisons, des Arbres, des Bestiaux & des Hommes, je me crus tout-à-coup transporté dans l'Empire de *Lilliput*. Je craignois

gnois de marcher sur chaque Voyageur que je rencontrais, & je criai à plusieurs de s'ôter du chemin: Impertinence qui pensa me faire des querelles, toute involontaire qu'elle étoit.

Quand je fus arrivé chez moi, & qu'un des Domestiques m'eût ouvert la porte, je me baissai pour y entrer, ma Femme courut au devant de moi pour m'embrasser, mais je me courbai plus bas que ses genoux, m'imaginant qu'autrement il lui seroit impossible d'atteindre à ma bouche. Ma Fille s'agenouïllit pour demander ma bénédiction, mais je ne la vis que quand elle se fut levée, ayant été accoutumé depuis si long-tems à tourner la tête & les yeux vers des visages, qui étoient en hauteur à la distance de soixante pieds du mien. Je regardai mes Domestiques & deux ou trois Amis qui se trouvoient alors par hasard chez moi, comme autant de Pigmées à l'égard desquels j'étois un Géant. Je dis à ma Femme qu'elle avoit vécu avec trop de frugalité, puis qu'elle & sa Fille étoient amaigries & appetissées au-delà de toute expression. En un mot, je dis un si grand nombre de folies, que tous furent de l'avis, dont le Capitaine avoit été d'abord, & conclurent unanimement que j'avois perdu l'esprit. Ce que je rapporte comme un Exemple remarquable du pouvoir prodigieux de l'habitude. Cependant je ne tardai guères à revenir de cet-

cette espèce de Maladie : mais ma Femme protesta que je n'irois plus en Mer ; mais par malheur pour moi il étoit dit qu'elle n'auroit pas le pouvoir de m'en empêcher , comme mes Lecteurs pourront le voir ci-après.

*Fin de la seconde Partie  
& du Tome premier.*









300 150

---

490/100

100 100  
100 100



